

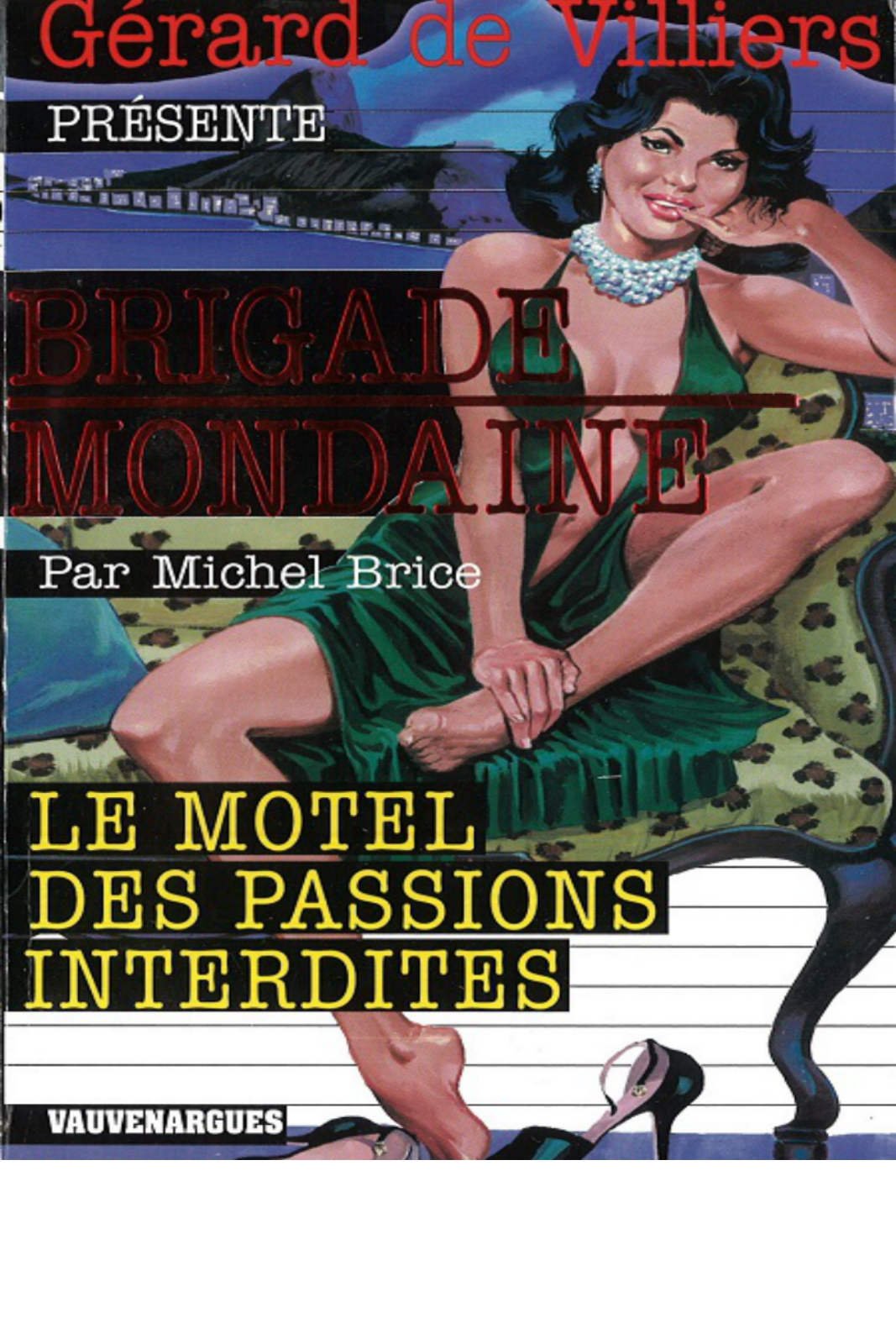
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [299]
– le motel des
passions**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LE MOTEL DES PASSIONS INTERDITES

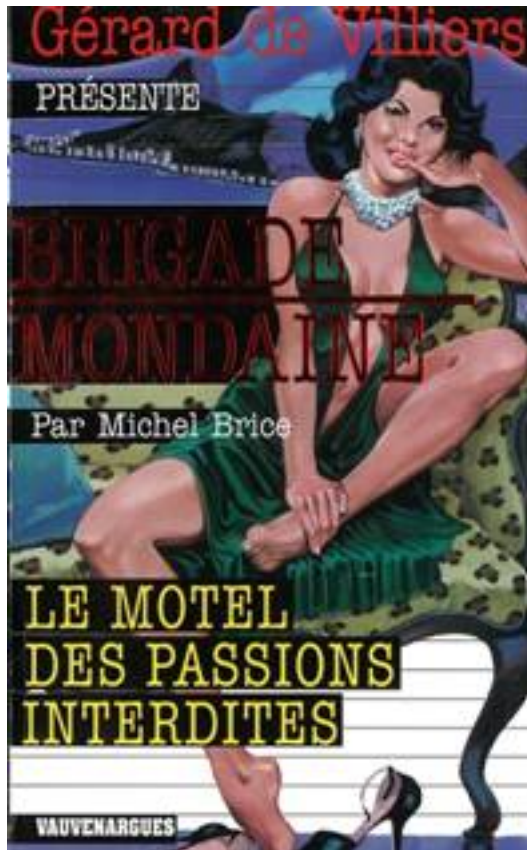
VAUVENARGUES

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°299)

LE MOTEL DES PASSIONS INTERDITES



Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Liselotte sortit de la réception du motel, les joues en feu.

Au moment où elle surgissait à l'air libre, une interminable limousine noire s'arrêtait sur l'esplanade. Liselotte vit un chauffeur en livrée sortir du véhicule et aller ouvrir la portière de droite. Elle fut stupéfaite de voir sortir de l'immense voiture une jeune mariée, portant la robe blanche et le voile traditionnels.

— Comme vous le voyez, il n'y a pas que les couples illégitimes pour venir s'aimer chez nous..., dit une voix rauque, juste à sa gauche.

Tournant la tête, Liselotte vérifia qu'il s'agissait bien de la brune à la robe rouge de la réception.

— Je m'appelle Does, la renseigne celle-ci, en posant sa main sur l'avant-bras, ce qui fit légèrement frissonner Liselotte, je suis brésilienne... et la directrice du domaine. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à vous adresser directement à moi. (Extrait du livre).

CHAPITRE PREMIER



— Vous allez au château ou bien au motel ? s'enquit le chauffeur de taxi, avec un petit coup d'œil de biais dans son rétroviseur intérieur.

Confortablement installée sur la banquette arrière de la Mercedes gris métallisé, Liselotte Faarup se sentit rougir, et s'en voulut un peu de son empourprement soudain.

— Au Motel... je crois...

Immédiatement, la jeune Suédoise blonde s'en voulut : pourquoi avait-elle ajouté ce « je crois » totalement stupide ? Elle en était parfaitement certaine depuis le matin ! Très exactement depuis que, à son lever, elle avait trouvé le petit mot de Géraldine Hébert, sa compagne, écrit sur un *post-it*, lui-même collé sur la cafetière :

« *Mon bel amour,*

Pour ton anniversaire, j'ai remplacé le cadeau traditionnel par une surprise : j'espère qu'elle te plaira autant qu'elle m'excite !

Retrouve-moi ce soir à neuf heures, au « Domaine des anges amoureux », à... »

Suivait l'adresse précise du mystérieux domaine, quelque part en vallée de Chevreuse, et le billet était signé du simple prénom de Géraldine. Qui avait en outre précisé à son amie : « *Fais-toi belle pour moi... et aussi « sexe » que possible !* »

Toute la journée, Liselotte s'était demandé quelle idée avait bien pu germer dans l'esprit de la jeune lieutenant de police dont elle partageait la vie depuis maintenant près de trois ans. Elle se sentait à la fois intriguée, excitée... et tout de même un peu craintive de ce qui l'attendait.

Même si elle avait toute confiance en la jeune femme rousse et pulpeuse dont elle était sincèrement amoureuse, et même de plus en plus. Amour qu'elle savait partagé et aussi fort, du côté de Géraldine.

Il n'empêche que, durant d'interminables heures, Liselotte s'était interrogée, sans résultat, à propos de ce que pouvait bien être ce *Domaine des anges amoureux*, dont le nom semblait à lui seul tout un programme...

Malgré l'envie qui l'en avait taraudée plusieurs fois au cours de la journée, elle avait résisté au soulagement d'aller taper ce nom étrange sur Internet, pour voir de quoi il retournait : puisque Géraldine avait parlé d'une « surprise », il fallait que cela en reste une.

C'est le chauffeur de taxi, un gros Noir d'une cinquantaine d'années, qui lui avait finalement « cassé le morceau », alors que Liselotte s'était bien gardée de rien lui demander, se contentant de donner le nom et l'adresse.

— Ah ? Vous allez passer la soirée au « motel de l'amour » ? s'était enquis le gros homme avec un sourire mi-complice, mi-égrillard. Vous avez de la chance ! Moi, c'est pas dans mes moyens, mais il paraît que, pour les couples, c'est génial ! L'éclate totale, comme dirait mon fils...

Puis, il s'était ravisé, comme saisi par un soudain scrupule d'honnêteté intellectuelle :

— Mais peut-être que vous allez juste au château, au fait ? Après tout, vous êtes toute seule...

Sur le coup, Liselotte n'avait rien répondu. Et c'est pour cela que, après avoir engagé sa Mercedes dans une allée sablonneuse et rectiligne, bordée de chaque côté par de superbes et sans doute très vieux marronniers, le chauffeur venait de lui poser la même question.

Et, là, après l'avoir fait, la belle Scandinave s'aperçut que, finalement, elle n'avait pas eu si tort que cela d'ajouter « je crois » à sa réponse. Car, au fond, dans son billet de ce matin, Géraldine n'avait pas expressément précisé que c'était au motel qu'elles avaient rendez-vous : peut-être était-ce au château, après tout ? Puisque château il y avait.

Mais, à présent, au fond d'elle-même, elle savait bien que c'était au motel qu'elle devait se rendre...

Au bout de l'allée, Liselotte découvrit un mur de pierre qui s'enfuyait à droite et à gauche, sous les arbres, de part et d'autre d'une haute et large porte en fer forgé, dont les deux battants étaient ouverts. À gauche, une plaque de métal cuivré était fixée au mur, où s'écrivaient en lettres dorées et rondes les mots *Domaine des anges amoureux*.

Liselotte sentit un petit frisson agréable lui parcourir la colonne vertébrale : elle était arrivée à destination, elle allait retrouver Géraldine.

Au même moment, consultant son poignet gauche, elle constata qu'il n'était que neuf heures moins vingt. Elle se dit que sa compagne ne serait peut-être pas encore là et elle en fut un peu contrariée.

Cependant, le taxi avait franchi la grille et roulait au ralenti sur une allée sablonneuse, qui serpentait entre les grands arbres, assez espacés à cet endroit.

Soudain, alors que, devant le muflle de la Mercedes, l'allée se séparait brusquement en deux branches divergentes, Liselotte aperçue sur sa droite, entre les arbres, la forme à la fois massive et élancée d'un château construit en petites briques rouge sombre et surmonté d'un toit d'ardoise aux pentes nombreuses et aux multiples clochetons de différentes tailles. À la jonction des deux allées, un petit panneau de bois en forme de flèche était fiché dans l'herbe soigneusement entretenu, sur lequel était écrit un seul mot, en lettres noires : *Motel*. C'est la direction que prit le chauffeur de taxi.

Environ cent mètres plus loin, la voiture déboucha sur une sorte d'esplanade, que prolongeait un vaste espace à vallonnements multiples, donnant l'impression que l'herbe fraîchement coupée ondulait comme des vagues figées. Au fond du plus vaste des vallons se trouvait un petit lac, qui, vu de l'esplanade, semblait aménagé pour la baignade.

Liselotte vit qu'il était entouré par une douzaine de bungalows, assez grands et très espacés les uns des autres, tous adossés au bois de feuillus qui semblait faire tout le tour de la propriété. Certaines de ces constructions étaient en bois, type « chalet », d'autres en différentes pierres, ardoises ou lauzes, de style ancien ou au contraire résolument moderne ; si bien que Liselotte eut l'impression d'avoir sous les yeux le concentré minuscule d'un pays entier.

Le taxi s'arrêta devant un bâtiment plus conventionnel, construit sur un seul niveau et sur le côté duquel s'étendait un petit parking où se trouvaient cinq ou six voitures plutôt « haut de gamme », pour autant que la jeune femme put en juger, elle qui n'y connaissait rien. De l'autre côté se trouvaient rangées de petites voitures électriques comme celles qui sont en usage sur les terrains de golf.

— Vous voulez que j'attende un peu, des fois que vous vous seriez trompée de soir ? demanda le chauffeur, avec un bon sourire, tout en lui rendant sa monnaie.

— Non, je ne crois pas que ce soit nécessaire... répondit Liselotte en lui rendant son sourire, avant de descendre de la voiture, son petit sac de voyage bien en main.

Elle se dirigea vers la maison à un seul étage, crépie de rose pâle, et s'aperçut que ses jambes tremblaient légèrement. D'appréhension ? D'excitation ? Peut-être un peu des deux, difficile à dire...

Une fois poussée la porte, sans rien voir de ce qui l'entourait, le cœur battant un peu trop vite, Liselotte fonça droit vers le comptoir de réception. La lumière était douce, tamisée, légèrement bleutée. Derrière le comptoir se trouvait une jeune femme blonde, au décolleté plongeant, qui lui souriait d'un air engageant. À sa gauche, légèrement en retrait, une sculpturale femme brune, toute en courbes généreuses, semblait plongée dans l'étude d'un tableau de service mural. Bien que ne la voyant que de trois-quarts, Liselotte se dit qu'elle avait quelque chose d'exotique, de tropical – ce qui lui provoqua

un petit pincement au creux de la poitrine.

Au dehors, le ciel de ce début de mois de mai exceptionnellement doux commençait de s'assombrir, et le soleil déclinant envoyait dans le ciel uniformément bleu de longues flèches sanglantes, frangées de rose orangé.

— Bonsoir Madame... Que puis-je pour votre service ? s'enquit la petite blonde de la réception, d'une voix douce, presque caressante.

— On m'a donné rendez-vous...

Le sourire de la réceptionniste s'élargit, tandis que la plantureuse brune, moulée dans une robe rouge vif, tournait légèrement la tête pour la regarder :

— Puis-je vous demander le nom de la personne avec qui vous avez rendez-vous ?

Liselotte baissa la voix malgré elle pour donner le nom de Géraldine. Après un rapide coup d'œil à l'écran d'ordinateur, à sa droite, la petite blonde eut un petit signe de tête approuvateur. Son regard se fit complice :

— Votre amie a réservé la suite « Jeux d'eau ». C'est le troisième bungalow à partir d'ici, en suivant la courbe du lac. Si vous voulez, nous pouvons vous faire accompagner dans l'un de nos véhicules électriques.

— Non, je crois que je vais marcher un peu...

— Vous avez bien raison : il fait une soirée superbe et ce n'est vraiment pas loin, intervint alors la brune pulpeuse, d'une voix étrangement rauque, où perçait une pointe d'accent que Liselotte estima sud-américain.

Puis, plongeant ses grands yeux noirs dans les siens, un petit sourire étirant ses lèvres lourdes et brillantes, la femme à la robe rouge ajouta, un ton en dessous :

— Ne flânez tout de même pas trop en chemin : votre amie semblait attendre votre arrivée avec beaucoup d'impatience et d'ardeur...

Elle avait dit cela sur un tel ton que Liselotte se sentit rougir. Elle pivota sur les talons sans répondre, et sortit de la petite maison, les joues en feu. Au moment où elle surgissait à l'air libre, une interminable limousine noire s'arrêtait sur l'esplanade, à une dizaine de mètres d'elle.

Liselotte vit un chauffeur en livrée sortir du véhicule, le contourner par l'arrière pour aller ouvrir la portière de droite. Elle fut stupéfaite de voir sortir de l'immense voiture une jeune mariée, portant la robe blanche et le voile traditionnels. Puis, de l'autre côté, un jeune homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un élégant frac gris perle.

— Comme vous le voyez, il n'y a pas que les couples illégitimes pour venir s'aimer chez nous... dit une voix rauque, juste à sa gauche.

Tournant la tête, Liselotte vérifia qu'il s'agissait bien de la brune à la robe rouge, qu'elle avait déjà identifiée à sa voix et à sa pointe d'accent. Elle se fit la réflexion qu'elle ne devait pas être loin de la quarantaine, que cela commençait un peu à se voir – à un certain alourdissement de ses formes

généreuses –, mais qu'elle était encore hautement désirable, avec sa croupe dure et saillante, ses seins abondants, cette bouche rouge comme un fruit trop mûr, et surtout le feu sensuel qui émanait de ses prunelles noires.

— Je m'appelle Dorès, la renseigne celle-ci, en posant sa main sur son avant-bras, ce qui fit légèrement frissonner Liselotte malgré elle. Je suis Brésilienne... et la directrice du domaine. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à vous adresser directement à moi.

D'un petit mouvement du menton, Dorès désigna le couple de jeunes mariés qui, à présent, se faisait prendre en photo par le chauffeur en livrée, devant la limousine :

— Vous ne les trouvez pas attendrissants ? Comme leurs deux familles sont à couteaux tirés, ils ont décidé de n'inviter personne à leur mariage et de venir passer une nuit de noces de rêve ici, dans notre suite « Fujiyama », qui est là-bas, presque en face de nous, de l'autre côté du lac. Et ils ont réservé pour vingt-quatre heures ! Mais je bavarde, je bavarde, alors que vous avez beaucoup mieux et plus agréable à faire : filez vite rejoindre votre amie...

La Brésilienne se dirigea vers les jeunes mariés pour les accueillir. Liselotte descendit vers la large allée sablonneuse qui longeait le lac et se dirigea vers les bungalows qui le bordaient, de loin en loin, chacun faisant une petite trouée lumineuse dans le soir tombant.

Le premier bungalow qu'elle dépassa était invisible, protégé par un mur percé d'une unique porte en bois plein. « Sans doute pour que ses occupants puissent baiser en plein air sans être vus ! », songea la Scandinave, à la fois amusée et de plus en plus émoustillée par cette bien étrange soirée, voulue et organisée pour elle par Géraldine.

Elle marcha encore deux ou trois cents mètres avant de parvenir au deuxième bungalow. L'air doux était absolument immobile ; elle entendait coasser des grenouilles quelque part dans le lointain ; et il lui sembla bien voir passer rapidement deux ou trois chauves-souris silencieuses.

Arrivant à hauteur du deuxième bungalow, qui ne présentait aucun caractère particulier, Liselotte dut se forcer à ne pas s'arrêter net, clouée sur place par la stupeur. Elle parvint à seulement ralentir le pas, ne tournant que les yeux, pour qu'on ne s'aperçoive pas de sa curiosité.

Devant le bungalow, sur la terrasse, à une vingtaine de mètres d'elle, se trouvait un très vieil homme, tassé dans un fauteuil de paralytique, une couverture unie enveloppant ses cuisses jusqu'au-dessous des genoux.

À côté de lui, à sa droite, une jeune et pulpeuse infirmière brune, dont la blouse très courte dévoilait des cuisses pleines et dorées, était occupée à vérifier sa perfusion. Le plus étrange est que, à ses gestes sûrs et rapides, Liselotte comprit qu'il s'agissait d'une *véritable* infirmière.

Mais que pouvait bien faire ici, dans ce motel entièrement dédié à l'amour et à l'érotisme, conçu pour accueillir les ébats torrides des couples licites ou

illicites, ce vieillard impotent et son infirmière ?

Au moment où ils allaient disparaître de son champ de vision, Liselotte entendit le malade dire d'une voix cassée :

— Soyez gentille de me pousser jusqu'à l'intérieur, Mademoiselle : il commence à ne plus faire très chaud, il me semble...

— Bien, Monsieur, répondit aussitôt l'infirmière, sur un ton strictement professionnel.

Et Liselotte entendit, dans son dos, la porte du bungalow se refermer avec un petit claquement sec.

Elle n'était toujours pas revenue de sa stupeur lorsqu'elle arriva finalement à hauteur du troisième bungalow, baptisé curieusement la suite « Jeux d'eau ».

Liselotte s'arrêta, regarda la petite bâtisse élégante, entièrement construite en bois – comme une maison Scandinave, songea-t-elle, amusée –, et sentit les battements de son cœur s'accélérer quelque peu.

Derrière cette porte, Géraldine Hébert, sa compagne, son amour, l'attendait.

Lenuta Krusevac croisa ses deux bras devant sa poitrine nue, moins par pudeur que pour tenter de chasser le froid intense qui continuait d'occuper tout son corps. D'un rapide coup d'œil semi-circulaire, elle put constater qu'il en allait de même pour les trois autres filles : Apolonija et Marjeta, les Slovènes, et Jadranka, la Croate.

Elle-même était la seule Serbe de leur petit groupe, de ces quatre filles de 19 à 21 ans qui, quarante-huit heures plus tôt, n'avaient jamais entendu parler les unes des autres.

Mais qui étaient toutes tombées plus ou moins dans le même piège infernal.

Depuis une demi-heure qu'on les avait brutalement extraites du camion, elles n'avaient pas échangé une parole entre elles ; à part les deux Slovènes qui, de loin en loin, se chuchotaient un mot à l'oreille l'une de l'autre.

Depuis près de deux jours, Lenuta avait peur. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait, elle n'était même pas certaine d'être bien arrivée en France, comme « on » le lui avait expressément promis, juste avant son départ de Sarajevo. Donc, elle avait peur.

Mais, depuis une dizaine de minutes, elle sentait monter en elle un autre sentiment, qui avait toujours été, chez elle, plus fort que la peur, et capable même de faire refluer celle-ci, jusqu'à la faire presque taire. Disparaître.

La colère.

Lenuta la sentait monter en elle, irrésistiblement, cette colère mêlée de révolte ; d'un raidissement de tout son esprit qui, chaque fois, la conduisait à la rébellion, que ce soit contre ses parents lorsqu'elle était enfant, puis contre qui que ce soit qui prétendait l'asservir ou lui faire subir une injustice.

Pour tenter d'apaiser le tumulte qui commençait de bouillonner en elle, la jeune Serbe aux longs cheveux noirs, au corps à la fois mince et musclé, admirablement proportionné, entreprit de détailler l'une après l'autre ses compagnes d'infortune, en commençant par les deux Slovènes, qui se tenaient enlacées afin de se réchauffer.

Apolonija et Marjeta formaient entre elles, surtout lorsqu'elles se tenaient l'une contre l'autre comme à présent, un savoureux contraste. La première était une petite blonde, aux cheveux courts et en bataille, surmontant un petit museau pointu de musaraigne – surnom que lui avait accolé Lenuta dès leur premier contact. Elle avait un corps de gamine montée en graine, avec ses petits seins à peine renflés et ses hanches étroites, impression juvénile encore renforcée par le fait que son pubis, aussi blond que ses cheveux, ne présentait qu'un léger duvet de poils très fins, presque invisibles.

À l'inverse, Marjeta était une grande rousse au visage ovale, une crinière abondante, et les formes d'une femme épanouie, malgré ses 20 ans tout juste fêtés. Sa poitrine était lourde, agrémentée de larges aréoles brunes, ses hanches étaient évasées et ses cuisses pleines. Elle avait aussi une croupe saillante et dure, ce qui pour l'instant ne se devinait pas puisqu'elle était assise sur la petite banquette à deux places qui faisait face à l'immense baignoire creusée dans le sol recouvert de marbre de la salle de bain.

Quelques heures plus tôt, lorsqu'on les avait contraintes toutes les quatre à se mettre nues, Lenuta avait aperçu un tatouage sur la face interne de sa cuisse droite, mais elle n'avait pas eu le temps de voir ce qu'il représentait.

Quant à Jadranka, la Croate, c'était une brune au visage rond, de petits yeux noirs surmontés de sourcils épais, une bouche un peu vulgaire, mais un regard désarmant d'innocence. Ce qui surprenait le plus, chez elle, c'était la quantité incroyable de poils noirs qui proliférait à certains endroits de son corps un peu trop lourd. Lors de leur déshabillage collectif, Lenuta avait été stupéfaite de constater que non seulement la Croate avait un pubis invraisemblablement fourni, épais et large, mais qu'en plus, elle ne se rasait pas les aisselles et semblait s'accommoder très bien des longs filaments bruns qui essaïmaient autour de ses tétons, eux-mêmes étonnamment saillants.

En toute modestie, et son examen terminé, Lenuta se dit qu'elle était certainement la mieux faite et la plus jolie d'elles quatre. Cette constatation ne lui procura aucun plaisir. Bien au contraire, même.

Car elle n'était pas assez sotte pour ne pas comprendre quel sort on leur réservait. Dans quel piège elles étaient tombées, toutes les quatre, en cédant au mirage d'un travail bien payé et d'une vie de rêve « à l'ouest », comme on continuait souvent de dire dans l'ex-Yougoslavie, par une habitude ancienne

puissamment ancrée dans les esprits.

Le fait qu'elles aient été amenées jusqu'ici de manière clandestine, qu'on leur ait pris leurs papiers d'identité au moment du départ, sous prétexte de faciliter le passage des frontières, et surtout qu'on leur ait ordonné de se mettre entièrement nues et d'attendre les ordres, dans cette salle de bain étonnamment luxueuse, tout cela parlait clairement à Lenuta et lui disait le sort qu'on leur réservait.

Les hommes qui avaient pris leur argent pour les faire passer en France, en leur promettant de les faire rapidement naturaliser, ces hommes n'avaient en fait qu'un seul projet depuis le début : faire d'elles des prostituées, de gré ou de force, et gagner grâce à elles beaucoup d'argent.

En les livrant à l'avilissement, aux appétits de malades – en faisant d'elles des esclaves du sexe.

Lenuta Krusevac décroisa ses bras, découvrant sa superbe poitrine ferme et ronde, et ses poings se serrèrent sans qu'elle en eût conscience.

En ce qui la concernait : ces gens dont les bruits de voix lui parvenaient assourdis à travers la porte de la salle de bain, ces hommes immondes pourraient bien lui faire tout ce qu'ils voudraient, elle était décidée à mourir plutôt que de devenir leur esclave volontaire.

Au moment où cette résolution se formait dans le cerveau de la jeune Serbe, qu'elle s'y solidifiait, pour ainsi dire, la porte s'ouvrir bruyamment. Apparut la silhouette massive de Razvan Sibiu, le Roumain au faciès de brute, aux petits yeux trop rapprochés et au corps velu comme celui d'un singe, qui avait fait sortir les quatre filles du camion, deux heures plus tôt, avec une brutalité aussi sauvage qu'inutile.

— Ramenez vos culs, petites salopes ! marmonna-t-il en serbo-croate, avec un fort accent roumain. C'est l'heure de voir ce que vous valez...

Sans même oser se regarder entre elles, les quatre filles se levèrent et sortirent de la salle de bain, les deux Slovènes et la Croate le front baissé, les yeux obstinément fixés sur la pointe de leurs pieds nus.

Mais Lenuta Krusevac passa devant Razvan Sibiu la tête haute, et ne détourna pas le regard lorsqu'il croisa celui du Roumain.

Liselotte Faarup leva la main pour frapper à la porte de la suite « Jeux d'eaux », mais elle n'eu pas à le faire : le battant de bois luisant s'ouvrit en grand, et Géraldine Hébert apparut dans l'encadrement. Bien qu'elles ne se soient quittées que depuis quelques heures, Liselotte ressentit un petit pincement délicieux au creux de la poitrine en découvrant le sourire de sa compagne, en se plongeant comme elle aimait tant le faire dans le double lac de ses yeux émeraude, en redécouvrant, attendrie, la petite fossette de sa joue

droite.

— Comme tu es belle ! ne put s'empêcher de murmurer la Danoise, en pénétrant dans le bungalow de bois.

Au même moment, elle prit conscience de la musique qui se répandait dans la pièce, avant même de découvrir celle-ci. Une cascade de notes de piano, cristallines, piquées, aiguës, puis plongeant brusquement vers les graves, avant de rejaillir vers le haut tel un fin geyser irisé.

— *Jeux d'eau*... Maurice Ravel... murmura Géraldine Hébert, tout en se laissant complaisamment admirer par sa compagne. Comme c'est le nom de l'endroit, ils ne pouvaient pas faire moins que de mettre cette œuvre dans l'iPod gracieusement mis à notre disposition...

Mais Liselotte ne l'écoutait déjà plus. Elle était littéralement saisie par la beauté et la sensualité qui émanaient de Géraldine, comme si elle la découvrait seulement ce soir, après deux ans de vie commune.

La jeune femme rousse ne portait pour tout vêtement qu'une ample tunique de type oriental, ouverte sur le devant jusqu'à l'estomac, descendant presque jusqu'à ses chevilles et suffisamment transparente pour que Liselotte pût voir se dessiner les aréoles roses de sa poitrine haut placée ainsi que le buisson ardent de son ventre, aussi flamboyant et bouclé que sa chevelure.

— Bon anniversaire, mon amour... murmura alors Géraldine, en posant délicatement ses mains sur les hanches de Liselotte pour l'attirer à elle.

Avant de se laisser aller contre le corps souple et voluptueux de sa compagne, Liselotte réalisa qu'en effet elle avait 24 ans depuis maintenant une heure et demie, et un sourire de reconnaissance illumina son visage.

— Je veux que nous passions une nuit inoubliable... dit encore Géraldine, tandis que sa poitrine s'écrasait amoureusement contre celle, plus menue, de sa compagne.

Puis, les lèvres des deux jeunes femmes se joignirent lentement, et l'on n'entendit plus que le silence, souligné, magnifié par le piano aérien d'Alexandre Tharaud jouant les *Jeux d'eau* de Ravel...

En dehors de Razvan lui-même, il y avait là le dénommé Iancu, petit et sec, mais une lueur dangereuse dans le regard et un sourire mauvais flottant sur ses lèvres minces. Lenuta connaissait son prénom et elle savait qu'il était roumain lui aussi, car elle avait entendu Razvan l'apostropher, à leur descente du camion.

Le troisième homme, blond et un peu empâté, avait une « tête de Français », jugea Lenuta ; il se tenait debout, immobile, les mains croisées dans le dos, appuyé de l'épaule droite contre la porte d'entrée principale.

Quant au quatrième, avec une sorte d'instinct primitif, Lenuta devina tout de suite que c'était lui l'élément essentiel du groupe. Le chef de meute...

Il se tenait assis dans un étrange fauteuil, dont nous reparlerons plus loin.

Lenuta lui donna environ 45 ans et, en toute objectivité – si tant est que ce soit possible dans la situation où étaient les filles et elle –, le trouva plutôt beau, voire séduisant. Il avait un visage impassible, aux traits fins, ses cheveux étaient châains et ses yeux, effilés, d'un bleu si intense qu'il lui donnait un regard là la fois fascinant et difficilement soutenable. Il était vêtu avec une élégance sobre – costume de lin gris clair et chemise blanche à col ouvert –, son corps paraissait mince et délié, tout en dégageant une impression de grande puissance physique. Pour le moment, il observait l'entrée des quatre filles sans paraître s'intéresser spécialement à elles ; comme si rien de tout cela ne le concernait.

À sa droite, debout, légèrement en retrait, un bras appuyé sur le dossier du fauteuil, se tenait la seule femme de l'assemblée. Lenuta se dit qu'elle ne devait pas être beaucoup plus âgée qu'elle-même et ses trois compagnes d'infortune. Mais peut-être étaient-ce ses longs cheveux blonds très fins et l'air angélique de son visage triangulaire, ainsi que la minceur de son corps aux formes peu marquées, qui donnaient d'elle cette impression de grande jeunesse. Elle était vêtue d'une petite robe noire, en laine fine, toute simple, qui lui donnait un peu l'air d'une gouvernante de bonne maison.

Lenuta en était à se demander quelle pouvait bien être sa nationalité, lorsque l'homme du fauteuil leva la main droite pour attirer son attention et, sans même tourner la tête, d'une voix presque douce mais sans réplique, lui dit en roumain :

— Cosmina, très chère amie, voulez-vous avoir l'amabilité de procéder séance tenante sur ces jeunes femmes aux vérifications d'usage, je vous prie...

Lenuta savait suffisamment de roumain pour se rendre compte que l'homme au fauteuil s'exprimait dans une langue très châtiée, pour ne pas dire un peu « chichiteuse ». Mais la voix était douce, profonde, agréable.

La jeune Serbe remarqua aussi que, recevant cet ordre, le visage assez pâle de la dénommée Cosmina s'était légèrement empourpré, et qu'elle se mordillait la lèvre inférieure, tout en s'avançant vers les quatre filles nues.

C'est seulement à cet instant que Lenuta prit réellement conscience de l'endroit absurde, hallucinant, où ils se trouvaient tous réunis.

Un vaisseau spatial.

Ou, plus exactement, la salle de commandement d'un vaisseau spatial, tel qu'elle se souvenait d'en avoir déjà vu, à la télévision serbe, dans la série américaine *Star Trek*.

Le fauteuil où se tenait le « chef de meute » ressemblait à celui où, dans le feuilleton, se tenait ordinairement le capitaine Kirk, commandant du vaisseau *Enterprise*. Fauteuil « futuriste », moulé comme une coque dans du plexiglas ou une matière semblable, monté sur un pied unique et pivotant, légèrement surélevé.

Contre les deux murs latéraux de la pièce avaient été installés de faux

écrans de contrôles, des simili- consoles de tableau de bord, avec voyants lumineux clignotants, micros, haut-parleurs, leviers de commandes, etc.

Plus haut, sur chacun des murs, des écrans plasma donnaient à voir différentes vues de galaxies lointaines, réelles ou imaginaires, pour donner l'illusion de vastes hublots panoramiques ouvrant sur les espaces intersidéraux ; sur l'infini du cosmos...

Mais le plus étonnant était l'immense lit qui occupait presque un tiers de la grande pièce, complètement à gauche : surélevé d'un bon mètre par rapport au sol, accessible par une petite échelle escamotable, moulé lui aussi d'une seule pièce dans la même matière que le fauteuil « capitaine Kirk », ses concepteurs lui avait donné la forme à la fois profilée et massive d'un véritable vaisseau spatial en miniature, en quelque sorte, la réplique de la pièce tout entière dans laquelle il était installé, un peu suivant le principe des poupées russes, identiques et encastrées les unes dans les autres.

Lenuta sortit de sa rêverie stupéfaite lorsque l'homme au fauteuil se tourna vers son acolyte, celui à qui elle trouvait une « tête de Français » :

— Michel, va vérifier que le portail extérieur est bien fermé à clé : je ne tiens pas à ce que notre petite séance soit perturbée par des interventions extérieures et intempestives.

Il s'était exprimé dans une langue que Lenuta reconnut pour être du français, et dont elle ne comprit pas un mot. Michel lui répondit dans le même idiome :

— Il est fermé, Monsieur Vasile, je suis allé tout à l'heure à la voiture et je...

— Je t'ai dit d'aller vérifier ! le coupa le Roumain d'une voix glaciale, qui fit taire l'autre instantanément.

Puis, le dénommé Vasile – dont le nom de famille était Râmnicu, ainsi que Lenuta devait l'apprendre un peu plus tard – se tourna de nouveau vers les quatre filles, qu'avait rejointes Cosmina Suceava.

— Mesdemoiselles, vous avez souhaité venir vivre en France : vous y êtes, dit-il sur ce même ton cérémonieux et un peu trop poli qu'il avait déjà employé -sauf que, à présent, il s'exprimait en serbo-croate. Les gens qui ont arrangé votre voyage jusqu'ici vous ont promis que vous pourriez bénéficier de papiers d'identité français : vous les aurez...

Là, les traits de Vasile Râmnicu se figèrent brusquement et sa voix se fit plus impérieuse :

— Seulement, ce qui ne vous a pas été dit, c'est que ce sera long et que cela coûtera beaucoup d'argent ! Par conséquent, afin de payer tous les frais que nous allons devoir engager à cause de vous, il va vous falloir travailler pour moi. Or, que savez-vous faire ? Rien ! De toute façon, personne n'a besoin de vos services, dans ce pays ! personne n'attend après quatre pauvres filles dans votre genre ! Tout ce que vous mériteriez, c'est que l'on vous

renvoie d'où vous venez, et par le même chemin, encore !

Le Roumain se leva souplement de son fauteuil futuriste et descendit les deux marches qui faisaient de l'objet plus qu'un simple fauteuil, une sorte de trône. Il se planta face aux quatre filles qui, à l'exception de Lenuta, n'osaient même pas le regarder en face et restaient obstinément les yeux baissés vers le sol et leurs pieds.

— Cependant, reprit Vasile Râmnicu, d'une voix un peu moins sèche, vous êtes jeunes, agréables à regarder... il y aurait peut-être un moyen de vous garder ici et de vous confier un travail que seules des jeunes filles belles et très dociles peuvent faire... Est-ce que vous me suivez ?

« Nous y voilà... », songea Lenuta, qui sentit la rage sourde qui l'animait, telle une houle intérieure, gonfler encore et remonter vers sa gorge.

Alors que les trois autres restaient comme hébétées, les jambes tremblantes, la Serbe avait parfaitement compris ce que Vasile Râmnicu entendait faire d'elles.

Des prostituées soumises ; d'autant plus soumises qu'elles étaient clandestines ici et privées de leurs papiers d'origine ; des esclaves enchaînées, que le Roumain livrerait sans scrupule à des hommes riches, prêts à payer cher le plaisir de faire d'elles absolument tout ce qui leur passerait par la tête. Avec une préférence pour leurs fantasmes les moins avouables et les plus dégradants.

Car Lenuta Krusevac était assez intelligente, assez vive d'esprit pour comprendre qu'il ne s'agirait pas pour elles quatre de pratiquer une prostitution classique, *soft*, pour ainsi dire. S'il ne s'agissait que de payer une fille pour coucher avec elle ou s'offrir une simple fellation, les hommes de ce pays ne devaient avoir que l'embarras du choix, comme partout ailleurs, et trouver des filles quasiment au coin de leur rue.

Non, si Vasile Râmnicu et ses acolytes avaient pris la peine de faire venir jusqu'ici quatre filles dénichées au fin fond de l'ex-Yougoslavie, et s'ils avaient engagé des frais pour cela, ce n'était certainement pas pour leur faire faire des passes banales à quarante ou cinquante euros l'une.

Forcément, il y avait autre chose. Ce qu'on voulait leur faire subir devait coûter très cher aux clients intéressés. Et serait donc très désagréable à subir pour elles, il ne fallait se faire aucune illusion là-dessus.

Réalisant cela, Lenuta Krusevac se dit qu'elle ne reverrait jamais la Serbie. Qu'en croyant s'échapper vers le paradis, elle avait bêtement plongé en enfer. Elle en conçut un désespoir intense, mais très bref.

Quasiment dans la seconde suivante, son accablement fut balayé par une résolution farouche : si jamais elle devait mourir, au moins ce serait en n'ayant rien accepté d'ignoble, en étant restée libre – au moins dans sa tête.

Et elle se contraignit à garder la tête haute et à regarder le Roumain bien en face, au moment où il reprenait son discours, d'un même ton égal, en

désignant la blonde Cosmina, debout à sa droite :

— Dès à présent, considérez cette personne comme votre maîtresse, ou votre gouvernante, si vous préférez. Vous devrez lui obéir en tout, sinon vous serez sévèrement punies... et de manière fort douloureuse, je préfère vous en avertir ! Elle est en quelque sorte ma représentante, je lui délègue, lorsque je suis absent, toute l'autorité et le pouvoir que j'ai désormais sur vous, et que je conserverai tant que vous ne serez pas en état de me rembourser tous les frais que je vais engager pour vous.

Sa voix se fit encore plus coupante, et il ajouta, en détachant bien tous les mots :

— Personne ne sait que vous êtes ici, et personne ne le saura, mettez-vous bien ça dans vos petites cervelles d'idiotes ! C'est pourquoi j'ai droit de vie ou de mort sur vous quatre ! Si je décidais de vous tuer, là, maintenant, personne n'en saurait jamais rien !

Il y eut un gémissement sourd, émis par Apolonija, la petite Slovène blonde. Ses jambes se dérochèrent et elle se serait sans doute écroulée sur le sol, si sa compatriote, Marjeta, ne s'était pas empressée de la soutenir.

Sur un petit signe de tête de Vasile Râmnicu, Razvan Sibiu (que Lenuta avait machinalement surnommé « le Yéti », en raison de sa pilosité extrême) fit trois pas en direction d'Apolonija et la gifla à toute volée, un coup à droite puis un à gauche, lui arrachant un cri de douleur.

— Tiens-toi bien, salope ! gronda le Yéti. Sinon, tu vas goûter de mon ceinturon avant pas tard !

Toujours à demi soutenue par Marjeta, la petite blonde parvint à rester debout. Ses joues avaient pris une vilaine teinte écarlate et ses yeux étaient emplis de larmes, qui roulaient silencieusement vers sa bouche et son menton.

— Dans un premier temps, avant que ne débute votre *apprentissage* proprement dit (Râmnicu avait soigneusement détaché le mot), votre maîtresse va vous inspecter, afin de vérifier si vous êtes saines et propres.

Vasile se tourna vers la blonde :

— Cosmina, à toi...

Les joues de nouveau empourprées, la Roumaine au visage d'ange s'avança vers la plus proche d'elle des quatre filles, qui se trouvait être Jadranka Vojnovica, la Croate brune au système pileux étonnamment abondant.

Comme Lenuta se trouvait juste à la gauche de la Croate, Lenuta Krusevac crut voir passer, dans les yeux très clairs, presque incolores, de Cosmina Suceava une lueur trouble qui s'éteignit presque aussitôt, mais qui, durant une seconde ou deux, avait été bien réelle.

Elle se dit que la Roumaine qui était censée être leur « gouvernante » pourrait bien prendre son rôle plus à cœur que ce que sa feinte indifférence

voulait laisser croire.

Elle rangea l'information dans un coin de son cerveau, en se disant que ça pouvait toujours servir...

Après avoir adressé un tendre sourire à Liselotte, qui avait son téléphone portable vissé à l'oreille, Géraldine Hébert referma doucement la porte du chalet de bois, et huma avec délices l'air tiède de la nuit.

Le téléphone de Liselotte avait sonné juste après que les deux jeunes femmes étaient sorties du jacuzzi... où Géraldine avait bénéficié d'un splendide orgasme sous les lèvres douces et la langue habile de sa compagne. Lorsqu'elle avait entendu Liselotte parler en danois, elle avait compris que ce devait être ses parents qui l'appelaient de leur maison d'Aarhus (prononcé *Aurousse...*), afin de lui souhaiter son anniversaire. Autant par discrétion que par désir de prendre un peu l'air, elle avait alors choisi de faire quelques pas à l'extérieur.

Dans un premier temps, Géraldine faillit contourner le chalet, pour aller piquer une tête dans la piscine chauffée qui se trouvait derrière. Mais, sortant du jacuzzi, elle se dit que cela ferait un peu double emploi et choisit d'aller plutôt se promener le long du lac, sur le chemin sablonneux qui desservait les différents bungalows du domaine. Plutôt que de revenir vers la réception, elle partit dans la direction opposée, vers le fond du lac, légèrement oblong.

Elle était ravie et heureuse de son idée et de la perspective de cette nuit au motel, dont elle avait découvert par hasard une publicité, un mois plus tôt, dans un magazine féminin haut de gamme qui traînait dans le salon de sa copine journaliste, Justine Sandillon. C'est d'ailleurs Justine qui lui avait soufflé l'idée de cette soirée :

— Tiens, Didine, toi qui pleurniches parce que tu ne sais pas quoi offrir à Liselotte pour son anniv', pourquoi tu ne l'embarques pas pour une soirée « baise de rêve » ? Ça doit être un poil kitsch, mais c'est le genre de truc qui fait toujours plaisir à une fille amoureuse...

— C'est pas forcément idiot... avait murmuré rêveusement Géraldine, avant d'ajouter sur un ton plus sévère : et arrête de m'appeler Didine !

Et, maintenant, elle y était. Elles y étaient. Liselotte et elle. Après deux ans et demi de vie commune, Géraldine s'émerveillait non seulement d'être encore amoureuse de sa belle Danoise, mais de l'être même de plus en plus.

Parfois, elle arrivait à se faire peur toute seule en s'imaginant le jour où Liselotte la quitterait. Car Géraldine était persuadée qu'un tel bonheur ne pouvait pas durer et que ce serait sa compagne et non elle qui y mettrait fin.

— Tu comprends, Grand chef, avait-elle expliqué un soir à Boris Corentin, son supérieur hiérarchique à la Brigade mondaine, mais aussi son

ami le plus sûr, elle est trop belle, trop parfaite, ma Liselotte : un jour, y a forcément une salope qui va tout faire pour me la piquer, et finir par y arriver !

Boris Corentin avait hoché la tête :

— C'est accorder bien peu de confiance à cette pauvre Liselotte, que de penser un truc pareil d'elle, Petit bonhomme. Et bien peu de confiance à toi-même, aussi...

Géraldine avait été frappée par la justesse de la remarque formulée par son « Grand chef ».

Continuant d'avancer le long du lac, sur lequel la lune oblique faisait une coulée d'argent liquide et moiré, la jeune femme s'ébroua : elle n'allait tout de même pas laisser ternir cette nuit par des pensées pareilles !

Elle s'aperçut qu'elle arrivait à proximité d'un bungalow situé plus en renforcement que les autres, par rapport au lac, presque sous les arbres qui bordaient tout le domaine. Du moins, elle supposa qu'il s'agissait d'un bungalow faisant partie du motel, car, à cause des hauts murs qui le ceignaient, on n'en distinguait rien.

En revanche, et c'était un peu étonnant dans la mesure où les véhicules privés étaient censés demeurer au parking de la réception, un petit camion blanc était stationné devant, en amont du portail d'entrée. Quelque chose était écrit sur son flanc, qu'elle ne parvenait pas à lire d'où elle était.

Mue par une curiosité instinctive, Géraldine Hébert s'approcha de quelques mètres. Elle découvrit alors qu'il s'agissait d'un camion frigorifique. Du coup, elle se dit que ce ne devait pas être un bungalow pour les clients du motel, qui se trouvait derrière, mais plutôt une dépendance privée ou un entrepôt, ou la cuisine du motel (puisqu'on pouvait y dîner), ou quelque chose comme cela. Déchiffrant la raison sociale du véhicule, écrite en lettres rouges, Géraldine eut un petit sourire amusé. L'inscription disait :

Vasile Râmnicu & Associé Surgelés – Plats préparé

Avec une magnifique faute d'accord entre « plats » et « préparé » !

« Espérons qu'ils ont fait plus attention en inscrivant leur numéro de téléphone, songea Géraldine. Sinon, bonjour la clientèle perdue ! »

Puis, brusquement, elle tourna les talons et revint à grandes enjambées rapides vers le chalet de bois où Liselotte devait avoir fini de parler avec ses parents.

Brusquement, elle venait de se souvenir qu'elle avait aperçu deux ou trois *sex toys* dans le tiroir de l'une des deux commodes de la chambre somptueuse.

Et elle avait très envie de les essayer.

Lenuta Krusevac se mordit la lèvre presque jusqu'au sang, lors que le ceinturon manié par Razvan Sibiu s'abattit sur ses fesses nues. Elle ne voulait

pas crier. Elle ne voulait pas leur faire ce plaisir, à tous.

Cela faisait plus d'une heure maintenant que le cauchemar durait. Il avait commencé par l'« examen hygiénique » ordonné par Vasile Râmnicu et pratiqué par Cosmina Suceava, la « gouvernante » blonde.

En la voyant opérer sur Jadranka, la Croate qui se trouvait juste à côté d'elle, Lenuta avait compris que l'hygiène n'était qu'un prétexte. Le véritable but de cet examen était de commencer une série d'humiliations qui risquait d'être longue, très longue.

Cosmina avait palpé Jadranka sous toutes les coutures, introduisant ses doigts dans tous ses orifices, sous les regards lubriques et les remarques obscènes des hommes qui les entouraient.

À un moment, elle l'avait fait installer sur une sorte de chevalet, et la malheureuse fille s'était retrouvée, les reins creusés, la croupe en l'air, offerte à tous. Sans laisser paraître la moindre émotion, la blonde au visage si angélique avait sans ménagement écarté les grosses fesses de Jadranka et avait introduit un doigt, puis deux, dans son anus, sans se soucier du petit gémissement de protestation émis par la fille.

Mal lui en avait pris de gémir, d'ailleurs, car Iancu Zalau, le Roumain petit et sec, lui avait retourné aussitôt une paire de baffes à assommer un bœuf, en beuglant un « ta gueule, sale chienne ! » aussi menaçant que possible.

— Elle me semble idéalement étroite, avait alors dit la gouvernante, d'une voix aussi calme que si elle établissait un diagnostic médical dans une salle de dispensaire. Elle pourra satisfaire les plus exigeants...

— Idéalement étroite ? avait alors grondé Razvan Sibiu. Je demande à voir par moi-même...

Lenuta Krusevac avait surpris son regard en coin, vers Vasile Râmnicu, qui s'était réinstallé dans le fauteuil « capitaine Kirk », et le petit signe de tête approbateur qu'avait alors eu celui-ci.

Le « Yéti » s'était ensuite avancé vers le chevalet, non sans avoir pris au passage, sur le lit, l'un des petits coussins multicolores et satinés qui s'y trouvaient. Il avait posément dégrafé son pantalon et en avait extrait un membre viril tel que Lenuta n'en avait encore jamais vu : long, énorme, noueux, d'une raideur de fer, effrayant.

Le Yéti avait empoigné cette chose à pleine main pour en diriger la pointe vers le petit anneau plissé et fragile nichée au milieu d'une forêt de poils noirs.

Puis, d'un même mouvement, il s'était rué entre les reins de la malheureuse Jadranka, tandis que, de son autre main, il lui plaquait violemment le coussin sur le visage pour étouffer son hurlement de douleur.

Il se contenta d'aller et venir deux ou trois fois dans ce corps qui gigotait

sous lui, se tordait de souffrance, avant de se retirer et d'annoncer d'une voix parfaitement calme :

— C'est vrai, elle est plutôt étroite, cette truie...

En le voyant rengainer son monstrueux engin, Lenuta avait dû se faire violence pour ne pas se mettre à hurler de rage et lui sauter au visage.

Ce que voulaient ces hommes, c'était « casser » leur dignité et leurs résistances, aussi bien physique que psychologique. Et ils allaient se donner les moyens d'y parvenir. On sentait bien qu'ils n'en étaient pas à leur galop d'essai, dans ce domaine ignoble...

En effet, depuis une heure que durait la séance, leur succès était à présent presque total. Littéralement brisée par la violente sodomie subie d'entrée de jeu, Jadranka s'était effondrée la première. Dès qu'on l'avait redescendue du chevalet, elle avait accepté de faire tout ce qu'on exigeait d'elle, une intense terreur au fond de ses yeux sombres.

Elle n'avait même pas émis la plus petite protestation, pas eu le moindre mouvement de révolte, ni même de dégoût, lorsque, la tirant par ses longs cheveux jusqu'à la salle de bain, Iancu Zalau, avec un mauvais rictus, s'était servi de son corps comme d'un vulgaire urinoir...

Les deux Slovénes avaient fait un peu plus de « manières », avant de se soumettre à tout ce qu'on exigeait d'elles. Mais lorsque Razvan avait brandi son membre colossal devant la pauvre Apolonija, en lui promettant de lui « éclater le cul » avec si elle ne se montrait pas « bien sage et bien salope », toutes ses résistances avaient cédé d'un coup.

Sans plus émettre la moindre protestation, elle avait pris dans sa bouche toutes les verges qui se présentaient à ses lèvres, ouvert les cuisses à qui le lui demandait.

Voyant cela, sa copine Marjeta avait dû comprendre que toute résistance était non seulement inutile mais probablement dangereuse. Et elle aussi s'était pliée à tout ce que ces hommes brutaux avaient exigé d'elle.

Même quand Cosmina Suceava avait exigé qu'elle lèche le sexe et les fesses de sa compatriote, pratique qui la dégoûtait profondément, Marjeta avait obtempéré et plongé sa langue dans le sillon ouvrant en deux la croupe menue d'Apolonija, afin d'atteindre tour à tour les deux orifices les plus intimes de son corps de gamine montée en graine.

Seule Lenuta Krusevac refusait de se soumettre. Lorsque le deuxième coup de ceinture cingla ses fesses en diagonale, elle eut un peu plus de mal à retenir le cri de douleur qui lui montait irrésistiblement aux lèvres.

Elle avait les joues en feu des gifles qu'on lui avait assénées afin de la faire plier ; ses seins étaient douloureux car, lorsqu'elle avait refusé de lui administrer une fellation, le petit Iancu, écumant de rage, lui en avait tordu violemment les pointes, presque à les arracher.

Mais là encore, Lenuta n'avait pas crié.

Elle avait même réussi à demeurer silencieuse, malgré la souffrance infernale, lorsque, en désespoir de cause, le « Yéti » avait violé son sexe puis ses reins, avec son effrayante matraque de chair.

Toutes les violences qu'elle subissait depuis plus d'une heure, non seulement n'avaient pas encore réussi à faire craquer Lenuta, mais elles ne lui avaient pas non plus tout à fait ôté son sens de l'observation.

Par exemple, elle avait bien remarqué que, pendant que ses trois hommes de main s'acharnaient sur elles, Vasile Râmnicu n'avait pas bougé de son fauteuil « capitaine Kirk », comme s'il répugnait à se mêler à cette vulgaire séance de dressage, indigne de sa personne.

Lenuta avait vu aussi Cosmina, la « maîtresse », ou la « gouvernante », comme Râmnicu l'avait appelée à deux reprises, venir se placer à sa droite, debout, et se laisser caresser complaisamment les fesses par-dessus sa robe stricte tout d'abord, puis en dessous.

Mais ce que Lenuta avait surtout noté, c'était les regards enflammés dont la Roumaine blonde caressait le corps des quatre filles nues, principalement lorsqu'elles se trouvaient dans des positions obscènes.

Et, deux ou trois fois, lorsque ses yeux de porcelaine avaient croisé les siens, il avait semblé à la jeune Serbe qu'ils brillaient d'une chaleur étrange.

Lenuta Krusevac raidit tout son corps, dans l'attente du troisième coup de ceinture sur sa croupe déjà endolorie. En se disant que, cette fois, elle n'aurait sûrement pas la force de retenir ses cris.

Mais ce troisième coup ne vint pas. Le Yéti avait déjà le bras levé, lorsque la voix un peu trop policée de Vasile Râmnicu se fit entendre :

— Ça suffit comme ça ! Il ne s'agit pas de la massacrer non plus ! D'ailleurs, je crois que nous pouvons en rester là : la séance me paraît concluante...

Lenuta fut aussitôt détachée du chevalet où elle se trouvait, chevilles et poignets liés. Lorsque Razvan Sibiu la mit debout, elle crut qu'elle allait s'écrouler, tant ses jambes étaient faibles et molles sous elle.

Mais Cosmina Suceava se précipita pour la soutenir, la saisissant sous les aisselles. Malgré sa faiblesse, la jeune Serbe nota que, comme par hasard, la main droite de la gouvernante était venue se poser sur son sein...

Tout en se laissant tomber sur le siège baquet où Cosmina l'avait conduite, Lenuta vit que, à l'autre bout de l'étonnante chambre-vaisseau, Vasile Râmnicu était en conciliabule avec ses deux sbires roumains (le Français venait tout juste de sortir), lesquels se contentaient de hocher mécaniquement la tête en signe d'acquiescement.

Lenuta Krusevac se demanda ce qui allait se passer maintenant. Et une boule d'angoisse se forma dans sa gorge, sans qu'elle parvienne à la chasser.

À quelques mètres de là, dans le grand lit de la suite *Jeux d'eau*, Liselotte Faarup et Géraldine Hébert s'étaient enfin endormies, repues d'amour, nues et tendrement enlacées, leurs deux corps effleurés par les rayons d'argent de la lune.

CHAPITRE II



Dès qu'il vit le panneau « 70 », Valeriu Valcea leva le pied droit et le camion frigorifique fit un petit bond plongeant vers l'avant pour ralentir.

Il ne s'agissait pas qu'il se fasse prendre en excès de vitesse, même minime. Surtout pas ce soir. C'est pourquoi, depuis qu'il avait quitté le *Domaine des anges amoureux*, le Roumain respectait scrupuleusement tous les panneaux de limitation qu'il rencontrait.

Même si, à près d'une heure du matin, il risquait peu les contrôles, sur cette départementale qui, de la vallée de Chevreuse, remontait de biais vers le plateau de Vauxhallan, avant de redescendre dans l'autre vallée, celle de la Bièvre, qu'elle atteignait un peu avant Igny.

Ensuite, il ne lui resterait plus qu'à rejoindre la nationale qui remontait vers l'A 86, puis filait vers Paris.

Valeriu avait hâte d'arriver à Vélizy, où se trouvaient les locaux de la société *Vasile Râmnicu & Associé*, afin d'y laisser son camion. Il y avait peu de choses qui impressionnaient le Roumain dans la vie, mais, là, il avait hâte

d'en avoir terminé avec cette soirée.

Ce qui le rendait un peu tendu, c'était cette double exigence contradictoire que son patron lui avait répétée avec force avant qu'il ne quitte le motel :

— N'oublie pas que tu ne dois pas trainer en route, lui avait dit M. Râmnicu. Tu sais pourquoi, hein ? Et surtout, fais gaffe aux flics et aux radars !

Il en avait de bonnes, le patron ! D'un côté, il fallait se grouiller, de l'autre il devait ralentir au moindre panneau. C'était facile, tiens...

Valeriu Valcea venait de dépasser l'embranchement d'Orsay, et s'apprêtait à amorcer sa descente vers Bièvre et Igny, lorsqu'il la vit, dans le halo blanc et cru de ses phares, mis en position « feux de route ».

Une fille brune et visiblement jeune, sur le bord de la route, à une cinquantaine de mètres en avant de son camion, à l'entrée d'un petit chemin de terre.

Le pouce en l'air.

« Qu'est-ce qu'elle peut bien foutre, à faire du stop à une heure pareille dans ce coin paumé ? », se demanda le Roumain, en levant le pied malgré lui.

Se souvenant qu'il ne pouvait absolument pas se permettre de perdre du temps, vu son chargement, il allait réaccélérer et laisser la stoppeuse derrière lui.

Mais, au même moment, son camion s'approchant, il vit que la fille portait une jupe très courte, dévoilant des cuisses pleines et cuivrées, sous son blouson ouvert, un tee-shirt moulant une poitrine lourde et légèrement tombante ; et qu'elle avait franchement le type maghrébin, ce qui était l'un de ses fantasmes les plus « agissants ».

Comme, en outre, elle souriait d'un air plus qu'engageant dans sa direction, les reins cambrés, Valeriu Valcea écrasa la pédale de frein, avant même que son cerveau n'ait commandé à son pied de le faire.

« Après tout, songea-t-il, en rangeant son camion à demi sur le bas-côté herbu, je ne suis quand même pas à cinq minutes... Ni même à dix ! »

La fille ouvrit la portière et lui adressa un sourire lumineux. Elle avait le visage rond d'une adolescente, des dents éclatantes de blancheur et de larges yeux noirs qui exprimaient une sorte de fièvre troublante.

Valeriu jugea sommairement qu'elle ne devait pas avoir beaucoup plus que vingt ans.

— Je vais à Paris, dit-elle, d'une voix encore presque enfantine. J'étais à une fête chez des potes qui voulaient me raccompagner en caisse. Comme je voulais pas les déranger, j'ai dit que je ferais du stop, mais...

— Mais il n'est passé personne, sur cette route paumée et à cette heure-ci ! Allez, monte...

Ce que la beurette fit avec empressement. Le fait de s'asseoir fit remonter

encore sa jupe déjà courte, et le Roumain eut bien du mal à s'intéresser à la route devant lui, plutôt qu'aux cuisses de sa pulpeuse voisine, dénudées pratiquement jusqu'à leur affolant point de jonction.

— Je ne vais que jusqu'à Vélizy... lâcha-t-il à regret, craignant qu'elle ne décide de redescendre du camion.

Mais il fut très vite rassuré :

— Pas de souci : je devrais réussir à attraper le dernier RER pour Paris...

Dès qu'il eut démarré, la fille se tourna vers lui, en repliant une jambe vers l'extérieur du siège. Jetant un coup d'œil machinal, Valeriu crut que son sexe allait faire péter la fermeture de son jean.

Sa passagère ne portait pas le moindre sous-vêtement, et malgré l'obscurité relative il distinguait nettement la touffe noire et épaisse de son intimité. Il dut serrer ses mains sur le volant pour les empêcher de se ruer sur ces trésors qui s'offraient complaisamment à sa vue.

— Je m'appelle Fadila, je suis Marocaine d'origine dit-elle tout d'une traite, sans le quitter du regard et sans cesser de lui sourire. Et toi ?

— Moi ? Euh... Valeriu...

— C'est pas français, ça : t'es quoi ?

— Rou... Roumain...

— Ah ouais ? C'est cool... J'ai encore jamais eu de Roumain...

Valeriu eut du mal à avaler sa salive. Si ce que venait de dire Fadila n'était pas une proposition directe...

Seulement, il ne pouvait pas se permettre de traîner en route. Il devait absolument ramener le camion...

— T'es vachement belle, je trouve... murmura-t-il, en laissant glisser sa main droite du levier de vitesse à la cuisse dorée et charnue de sa passagère.

Fadila eut un petit rire de gorge, et elle accentua encore un peu l'ouverture de ses jambes :

— T'es pas mal non plus... J'ai eu de la chance de tomber sur toi... Surtout que cette fête, chez mes potes, m'a bien chauffée, je dois dire...

Et, pour bien montrer ce qu'elle entendait par là, sans ambiguïté, la jeune « Marocaine d'origine » se pencha en avant et posa sa petite main potelée directement sur la braguette surgonflée de Valeriu.

De saisissement, il fit faire une brusque embardée à son camion, qu'il rattrapa de justesse.

— Dis donc, je t'en fais un effet ! s'exclama Fadila, comme si elle en doutait.

Dès qu'il eut rétabli son contrôle du véhicule frigorifique, Valeriu reposa sa main sur la cuisse de sa voisine – mais nettement plus haut, cette fois-ci, au point que, du bout de ses doigts, il put effleurer les premières boucles de sa

toison intime, noire et drue.

— Tu as l'air d'avoir une drôlement belle queue ! souffla Fadila, qui la palpait à travers le tissu rêche. Voyons ça d'un peu plus près...

Elle parvint à le dégrafer sans trop de peine. Puis, sans hésitation ni fausse pudeur, elle plongea sa main dans le slip rouge vif et en sortit une verge bien raide, et en effet de belle dimension.

— Waoh ! fit-elle, en exagérant peut-être un peu son admiration. Il faut absolument que j'y goûte ! Ça te dit, une petite pipe pour payer mon transport ? Tu peux continuer à caresser ma chatte, en même temps : j'adore ça...

Valeriu ne savait plus du tout où il en était. Il conduisait machinalement, sans voir la route, négociant les virages par simple réflexe.

Rien ne comptait plus que les lèvres douces et épaisses qui venaient de coulisser doucement autour de son membre palpitant de désir. Et que ses propres doigts s'enfonçant lentement dans le ventre de Fadila, aussi onctueux qu'un pot de miel.

Il fut désappointé que la jeune Marocaine abandonne si vite son membre dur pour se redresser. Elle pointa l'index en avant, pour désigner quelque chose à travers le pare-brise d'une propriété approximative :

— Tiens, juste là, il y a une petite aire de repos, dit-elle très vite. Arrêtons-nous un petit moment : j'ai très envie que tu me la mettes...

Obnubilé à présent par le désir qui le tenaillait, Valeriu Valcea ne pensa pas du tout qu'il était censé rentrer à Vélizy le plus vite possible. Il ne songea pas non plus à se demander comment, penchée qu'elle était sur son sexe tendu à se rompre, Fadila avait fait pour savoir qu'il y avait un parking justement à cet endroit de la route.

Avec des gestes saccadés d'automate, il quitta la route, engagea son camion sur l'aire et alla se ranger à couvert des arbres, juste derrière le petit bâtiment de briques abritant les toilettes publiques.

Dès qu'il eut coupé son moteur, il se rua sur Fadila et empoigna ses seins lourds à pleines mains, tandis que sa bouche s'écrasait sur la sienne. La jeune Marocaine entrouvrit complaisamment ses lèvres épaisses afin de lui rendre son baiser avec une ardeur convaincante.

D'autant plus convaincante qu'elle avait de nouveau enroulé sa petite main autour de sa verge et la caressait avec une certaine science et un bel enthousiasme.

Au moment où les doigts impatients et fébriles de Valeriu plongeaient dans son intimité brûlante et humide, Fadila se déroba. Elle eut un petit rire de gorge, devant la mine frustrée et déconfitte de son partenaire.

— N'aie pas peur, je ne suis pas une allumeuse ! roucoula-t-elle. Et j'ai vraiment très envie que tu me baisses, maintenant ! Mais j'ai envie de faire ça

en plein air. Viens...

Et, avant que Valeriu ait eu le temps de protester, Fadila avait déjà sauté hors du camion.

Lorsqu'il descendit à son tour et contourna le véhicule, il la découvrit à quelques mètres en avant de lui, les fesses appuyées sur le bord d'une table de pique-nique en bois brut, jambes écartées, la jupe impudiquement retroussée sur son ventre, le buisson de son intimité offert à la brise légère qui en faisait frémir les poils bouclés.

— Viens ! lui ordonna-t-elle d'une voix rauque, en projetant son bassin vers l'avant. Viens me bouffer la chatte avant d'y fourrer ta grosse queue !

Ces paroles obscènes fouettèrent encore plus les sangs du Roumain. Il se précipita vers Fadila, tomba à genoux devant elle, lui enserra la croupe entre ses bras minces mais musclés, et enfouit en gémissant sa bouche dans le buisson touffu et capiteusement parfumé qui se tendait vers lui.

Au moment où sa langue débusquait le petit bourgeon dur et vibrant, niché dans les replis de la corolle, Valeriu crut entendre comme un bruissement de branchage, juste sur sa gauche. Mais, possédé par son désir, il décida de l'ignorer.

Il eut grand tort.

Une seconde ou deux plus tard, le bruit se fit plus net ; également plus proche.

Cette fois, le Roumain s'écarta légèrement du sexe trempé qu'il était occupé à fouiller de la langue et des lèvres. Il tourna la tête vers la gauche.

Il eut le temps de voir trois jeunes hommes, debout, à moins de deux mètres de lui.

Il eut également celui de constater qu'il s'agissait de deux Arabes et d'un Noir, tous les trois la tête recouverte d'une capuche de *sweat*.

Valeriu amorça un mouvement pour se relever, sentant le danger qui le menaçait.

C'était déjà trop tard : il était encore à demi accroupi lorsqu'il reçut un violent coup de clé à mollette sur la nuque qui le fit plonger en avant.

Il lâcha un juron et tenta de se relever pour faire face à ses agresseurs. Il n'en eut pas le temps : un deuxième coup, encore plus violent et donné cette fois sur la tempe droite, fit naître une gerbe d'étoiles très blanches dans son cerveau. Puis, toutes ces étoiles furent avalées d'un coup par un gigantesque trou noir, dans lequel lui-même disparut.

— Mais t'es con, Abdou, ou quoi ? s'emporta le plus âgé des deux Arabes, en s'adressant au grand Noir, le manieur de clé à mollette. Qu'est-ce qui t'a pris de cogner comme un malade ? Comment on va faire maintenant, pour qu'il nous donne son numéro de carte bleue, ce bouffon ?

Abdou sembla un instant déconcerté par la question de son pote. Puis, il

trouva la solution :

— Y a qu'à attendre qu'il se réveille...

Celui qui semblait être le chef du petit groupe eut une moue découragée :

— T'es vraiment un bouffon, ma parole ! Tu crois qu'on peut rester là des heures ? Avec les keufs qui passent cinq fois par nuit au moins ?

— Eh Farid ! et si, au lieu de vous engueuler, vous vous occupiez de ce qu'il a dans les poches, ce connard ? intervint Fadila, occupée à se rajuster.

Tandis que les deux autres s'accroupissaient devant le corps inanimé pour fouiller ses vêtements, le dénommé Farid entoura les épaules de la petite Marocaine de son bras droit et la serra contre son corps un peu trop maigre.

— Ça va, il ne t'a pas trop embêté, ce bouffon de sa race, pendant que vous étiez dans le camion ? s'enquit-il, sur un ton très « mâle protecteur ».

— Il m'a mis deux doigts dans la chatte, sa langue dans la bouche et il a voulu que je lui suce la queue, si c'est ça qui te tracasse, répondit Fadila du tac au tac, avec une nuance dans la voix qui passa totalement au-dessus des facultés de perception de son copain. Mais, bon : je suppose que ça aurait pu être pire que ça, hein ?

— Ce que je me demande, c'est pourquoi t'as choisi ce camion... soupira Farid. Ce type, c'est un pauvre con qui bosse : doit pas avoir des masses de thune sur lui...

Fadila s'écarta brusquement de lui, fronça les sourcils et lui fit face, les mains sur les hanches :

— Mais tu t'imagines quoi, là ? Que j'ai eu le choix ? Qu'il est passé douze Mercedes et quinze BM avant lui ? Je me suis gelé les couilles pendant vingt minutes toute seule, moi, je te ferai dire ! Et j'étais drôlement contente de le voir arriver, ce putain de camion ! Et surtout qu'il s'arrête... Cela dit, si t'es pas content, la prochaine fois, vous la tendrez sans moi, votre petite embuscade de merde !

— Bon, bon, te fâche pas... se radoucit aussitôt Farid, qui savait bien que, sans Fadila, la petite combine qu'il avait imaginée pour détrousser les automobilistes esseulés était absolument impraticable.

Pour se donner une contenance, faire diversion, il se tourna vers ses deux « seconds », comme il lui arrivait d'appeler Abdou et Mohammed :

— Alors, vous vous magnez, oui ? Il a quoi sur lui, ce bouffon ? Mohammed : va donc voir ce qu'il y a dans cette saloperie de camion !

Se relevant, Abdou fit la grimace :

— Pas terrible : quarante euros en liquide, un chéquier avec trois chèques et même pas de carte de crédit. Plus ses papiers, évidemment...

— Putain, tout ça pour ça ! soupira Farid, qui se sentait presque offensé personnellement. Je le crois pas...

Il se tourna vers l'arrière du camion :

— Alors, y a quoi, là-dedans ?

Mohammed revint vers les trois autres, la mine aussi écœurée que celle de son « chef » :

— Rien que de la bouffe congelée. Des putains de barquette de merde surgelée !

— Pour un coup d'essai, on s'en est vraiment tiré comme des champions ! conclut Fadila. Bon, on rentre aux Ullis, ou on attend que ça décongèle pour faire un pique-nique ?

Lorsque Valeriu Valcea reprit conscience, il eut l'impression que quelqu'un s'amusait à donner de grands coups de marteau à l'intérieur de sa tête.

Quand il tenta de se relever, tout se mit à tourner autour de lui et il dut rester un petit moment à quatre pattes, appuyé contre la table de pique-nique, en attendant que ce carrousel infernal veuille bien se calmer.

Enfin, il parvint à se lever et, vacillant, posa ses fesses sur le rebord de la table.

Il se tâta prudemment la tête et constata qu'il avait une énorme bosse à la tempe.

Durant quelques secondes, il ne sut pas très bien ce qu'il fichait là, tout seul en rase campagne. Et puis, brusquement, la mémoire lui revint.

Fadila ! Quelle ignoble salope...

Le Roumain jeta un coup d'œil rapide autour de lui et ses yeux tombèrent sur son portefeuille éventré, à moins d'un mètre de ses pieds.

Il soupira : cette petite pute l'avait fait tomber dans un traquenard minable... Des petites *cailleras* de banlieue qui s'amusent à détrousser les voyageurs, comme si on était encore à l'époque du far-west et des diligences... Et il s'était laissé piéger !

Soudain, tout le corps de Valeriu Valcea se raidit. La réalité venait de lui sauter pour ainsi dire à la figure.

Combien de temps avait-il pu rester dans les vapes ? Depuis quand était-il parti du motel ?

Tout le reste : papiers, argent, chéquier, tout cela disparut instantanément de son esprit. Parce que ça n'avait aucune importance.

La seule chose qui comptait, c'était son chargement.

D'une démarche encore titubante, le sang battant à ses tempes, le cœur pris dans un étouffement, l'esprit envahi par un sale pressentiment, Valeriu Valcea se dirigea vers l'arrière de son camion frigorifique...

CHAPITRE III



— C’est quand même n’importe quoi, l’époque moderne... déclara soudain le capitaine Aimé Brichot, en relevant le nez de son clavier d’ordinateur.

Cela faisait bien vingt minutes que le commandant Boris Corentin et lui ne s’étaient pas dit un mot, chacun étant absorbé dans sa tâche en cours, et que le silence régnait dans le bureau des Affaires recommandées, la section reine de la fameuse Brigade mondaine, rebaptisée BRP, Brigade de répression du proxénétisme. Ce qui fait que Boris Corentin fut un peu surpris de la soudaine sortie de son coéquipier et ami.

— Ce n’est pas faux, Mémé, dit-il en relevant le nez à son tour, pas fâché d’être un peu distrait des colonnes de chiffres concernant les statistiques de la délinquance, qu’il s’efforçait de débrouiller. Mais on peut savoir ce qui a provoqué cette illumination chez toi ?

— Ah oui, c’est vrai, je ne t’ai pas dit, répondit Aimé Brichot, en se renversant contre le dossier de son fauteuil à roulettes. Figure-toi que, hier, dans ma boîte mail perso, j’ai reçu une demande pour devenir ami avec un utilisateur du réseau *Facebook*. Tu vois ce que c’est ?

Boris Corentin haussa un sourcil :

— Oui, je te remercie, Mémé : je ne suis pas resté coincé au XX^e siècle !

C'est ce réseau qui s'est développé sur internet et qui permet à des gens, connus ou inconnus, d'entrer en contact les uns avec les autres, sur la Toile. Si ma mémoire est bonne, je crois que cela concerne près de cent cinquante millions de personnes, partout sur la planète.

— Voilà ! acquiesça Aimé Brichot. Eh bien, depuis hier, je suis « ami » avec un internaute, ou plutôt une... en fait deux, exactement...

— Bon, faudrait savoir, Mémé !

— Tu vas comprendre mon hésitation. Donc, je suis « ami », puisque c'est comme ça qu'il faut dire, paraît-il, avec deux jeunes internautes. Et tu sais de qui il s'agit ? Tu sais qui sont ces deux filles qui ont souhaité être amies avec moi ?

— Euh... non... Comment voudrais-tu...

— Rose et Colette ! s'exclama Aimé Brichot en jaillissant de son fauteuil. Mes propres filles ! Qui vivent sous mon toit depuis leur naissance, il y a un peu plus de treize ans ! Tu te rends compte de cette dinguerie ? Elles se sont ouvert une page sur ce truc, *Facebook* – entre parenthèses sans nous demander la permission, à leur mère ou à moi... – et le seul truc qu'elles ont trouvé, pour l'utiliser, c'est de vouloir devenir amies *avec leur propre père* !

— Ça prouve qu'elles t'aiment beaucoup... dit Corentin, d'un ton conciliant. Et puis, je te rappelle qu'elles sont entrées dans l'adolescence, mes chères filleules. Et qu'à cet âge-là on a souvent des idées un peu bizarres...

— Oui, je sais, mais enfin, là, tu avoueras que c'est pousser la bizarrerie jusqu'au...

Aimé Brichot fut interrompu par la sonnerie du téléphone, sur le bureau de Boris Corentin. Celui-ci attendit la deuxième sonnerie pour décrocher et se présenter.

Il y eut un assez bref silence, accompagné de plusieurs acquiescements machinaux de la tête. Puis :

— Très bien, nous arrivons.

— C'était Baba ? demanda Aimé Brichot lorsque Corentin eut raccroché le combiné.

Baba était le surnom que les inspecteurs de la Brigade mondaine donnaient couramment, mais bien sûr pas en sa présence, au commissaire divisionnaire Charlie Badolini, corse de son état et patron de la dite brigade.

Boris Corentin eut un petit sourire attendri :

— Pas du tout, qu'est-ce qui te fait croire ça, Mémé ? C'était juste Jean-Jacques Goldman qui voulait savoir si on serait prêt à présenter un petit duo, toi et moi, à la prochaine soirée des *Restos du cœur*. Ne doutant nullement de ta réponse, je lui ai dit qu'on arrivait...

Tout en se dirigeant vers la porte, Aimé Brichot arbora une mine faussement dégoûtée :

— Y a vraiment des jours où je me demande pourquoi je n'exige pas d'être muté sur-le-champ et définitivement dans une autre brigade...

— Ton vieux fond maso, probable !

Dans le grand bureau du commissaire divisionnaire régnait comme à l'accoutumée un brouillard goudronné et nicotiné, Charlie Badolini ayant décidé une fois pour toutes que les lois anti-fumeurs ne s'adressaient pas à lui et que son bureau, de fait, jouissait désormais d'une sorte d'extra-territorialité – privilège que personne n'avait encore osé lui contester.

— Entrez, Messieurs ! leur dit-il de sa voix éraillée par des décennies de tabagisme actif.

Boris Corentin et Aimé Brichot prirent place dans les deux fauteuils réservés aux visiteurs du patron, de style Empire comme tout le reste de son mobilier : c'est à ce genre de détails qu'on reconnaît le Corse authentique.

— Vous ne trouvez pas qu'il fait anormalement doux pour la saison, Messieurs ?

Corentin et Brichot échangèrent un rapide coup d'œil interloqué. Depuis près de vingt ans qu'ils travaillaient sous ses ordres, c'était bien la première fois que Charlie Badolini non seulement se souciait du temps qu'il faisait en dehors de son bureau, mais en plus prenait la peine de demander leur avis sur ce sujet à ses subordonnés.

— Euh... en effet, Monsieur le divisionnaire, c'est assez surprenant... prit sur lui de répondre Aimé Brichot, en tortillant machinalement la pointe de sa moustache. Je le disais encore ce matin à Jeannette...

— Eh bien, figurez-vous, reprit Badolini sans écouter Brichot, que malgré cette douceur, trois jeunes femmes sont mortes cette nuit... *gelées* !

— Gelées ??? firent en même temps ses deux inspecteurs.

— Gelées !!! répéta Charlie Badolini avec un accent puissant, presque triomphal.

Aimé Brichot faillit se mettre à rire. Durant deux secondes, il avait eu l'impression de revivre la scène fameuse du film de Patrice Leconte, *Les Grands Ducs* : « Et figurez-vous que notre train a été détourné sur Guingamp ! – Sur Guingamp ??? – Sur Guingamp !!! »

Mais, le commissaire divisionnaire ne semblant pas d'humeur particulièrement facétieuse, il se contint.

— Vous pouvez nous expliquez ça un peu plus en détail, patron ? suggéra Boris Corentin, en décroisant les jambes pour les recroiser dans l'autre sens.

— C'est à la fois ahurissant et tout simple, acquiesça Charlie Badolini. Ce matin, une voiture de patrouille de Vélizy a repéré, sur une aire de repos, à proximité de la vallée de la Bièvre, un camion frigorifique qui semblait abandonné, avec ses portières ouvertes. Et, à l'intérieur, dans le compartiment du fond, celui de la congélation proprement dite, ils ont eu la mauvaise de

surprise de découvrir les corps de trois filles, très jeunes, entièrement nues et mortes de froid.

— On sait à qui appartient le camion en question ? demanda tout de suite Boris Corentin, brusquement intéressé par ce qu'il venait d'apprendre.

— Bien entendu : c'était marqué dessus ! répondit Badolini, en ouvrant le mince dossier cartonné qui se trouvait devant lui. Il est la propriété d'une société qui fait aussi bien du transport frigorifique que de la restauration à domicile, basée à Vélizy, précisément : *Râmnicu & Associé*.

— Ce ne serait pas un peu roumain sur les bords, ça, comme nom ? glissa Aimé Brichot.

— Je suppose que nos collègues du SRPJ de Versailles ont déjà appelé la société en question ? demanda Boris Corentin, en lissant machinalement le pli de son pantalon.

— Ils ont ! confirma Charlie Badolini, en allumant l'une de ses cigarettes brunes sans filtre au mégot de la précédente. Mais c'était de toute façon inutile : ils possédaient depuis plusieurs heures la plainte pour vol déposée par Vasile Râmnicu, le patron de la société, auprès du commissariat de Vélizy.

— Pour le vol du camion en question ? demanda Aimé Brichot, en remontant ses lunettes de myope d'un petit geste sec et machinal de l'index.

— Exactement. D'après ce que je lis ici, il... mais vous verrez tout cela en détail plus tard. Car l'enquête nous retombe sur le dos, comme vous l'avez sans doute déjà compris.

— Où sont les trois victimes, patron ? voulut savoir Boris Corentin, en tentant de ne pas étouffer complètement, dans le nuage de fumée ambiant.

— Lorsque mon collègue de Versailles m'a appelé, elles étaient en route pour l'IML. Je suppose qu'elles doivent y être arrivées depuis un petit moment maintenant.

— Eh bien, nous allons donc commencer par là, décida Boris Corentin en se levant brusquement de son fauteuil, aussitôt imité par Aimé Brichot.

Une vingtaine de minutes plus tard, les deux inspecteurs de la Brigade mondaine pénétraient dans la cour de l'institut médico-légal, situé au bord de la Seine, entre le pont d'Austerlitz et le pont Charles-de-Gaulle, le long de la ligne de métro Bobigny-Place d'Italie.

Ils pénétrèrent dans le long bâtiment en petites briques rouges, remontèrent la galerie agrémentée de bustes en marbre un peu rébarbatifs, passèrent devant le bureau du directeur de l'Institut, puis devant la salle dite « des reconnaissances » : c'est là que l'on demandait aux familles, ou aux proches, de venir mettre un nom sur les cadavres à l'identité encore incertaine. Une épreuve qui laissait peu de gens indemnes...

Enfin, les deux policiers obliquèrent à gauche et pénétrèrent dans la partie proprement médicale de l'institut, où l'odeur d'éther se mêlait à une autre,

plus fade, plus insidieuse, mais aussi beaucoup plus difficile à supporter.

L'odeur de la mort elle-même.

Au moment où Boris Corentin allait frapper à une porte, une autre, juste à côté, s'ouvrit, pour laisser apparaître un petit homme rondouillard, au visage lunaire et réjoui, le cou sanglé dans un nœud papillon à gros pois et vêtu d'une blouse blanche sanglée sur son petit ventre rebondi.

Le docteur Flutiaux, médecin-légiste de son état, et, malgré ses airs d'éternel petit plaisantin, l'un des meilleurs de sa spécialité sur la place de Paris.

Découvrant les deux inspecteurs de la Brigade mondaine, il leva vers le plafond ripoliné de blanc ses bras courtauds et grassouillets, à l'image de sa personne, cependant qu'une stupéfaction jouée, surjouée même, se peignait sur son visage éternellement poupin :

— Mais quel étonnement, quelle surprise, que dis-je ? Quelle stu-pé-faction, de vous voir ici !

— Je ne vois pas ce que ça peut avoir de bien surprenant, grommela Aimé Brichot, qui avait toujours détesté cet endroit de mort, et qui, en plus, n'appréciait que très moyennement l'humour volontiers cynique, pour ne pas dire franchement macabre, du Dr Flutiaux.

— Comment ça, « pas surprenant » ? fit mine de s'étonner le médecin légiste. Vous en avez d'excellentes, capitaine Brichot ! En principe, je ne vois débarquer mes duettistes préférés que lorsqu'il y a de la viande fraîche en plat du jour. Or, aujourd'hui, mes pauvres amis, je n'ai rien d'autre à vous offrir *que du surgelé* ! Elle est pas triste, la vie ?

Même Boris Corentin, plus « blindé » que son coéquipier quant à l'humour carabin, trouva que, là, Flutiaux poussait le bouchon un peu loin. Il ouvrit la bouche pour émettre une protestation, mais l'autre était lancé :

— Remarquez, en ce qui me concerne, je n'ai pas à me plaindre : recevoir les clients *déjà congelés*, c'est plutôt un progrès, vous ne trouvez pas ?

Voyant, à leurs mines nettement agacées, que les deux policiers avaient atteint leur point de saturation, le Dr Flutiaux s'interrompit brusquement et tourna les talons avec une vivacité que sa petite silhouette replète rendait improbable :

— Suivez-moi, Messieurs...

À sa suite, Corentin et Brichot pénétrèrent dans la longue salle carrelée, qui sentait le détergent, l'éther, le formol et beaucoup d'autres choses encore, moins identifiables par un nez non professionnel. Les deux murs latéraux étaient occupés par les tiroirs métalliques, dans lesquels étaient allongés les cadavres en attente d'examen.

Au centre de la pièce, que Flutiaux appelait parfois sa « salle à manger », se trouvaient trois tables métalliques, de la taille d'un lit d'une personne,

approximativement.

Sur chacune d'elle, le corps d'une fille était allongé, raide, blafard, avec quelques traces moirées allant du bleuâtre au jaune « arnica ». S'approchant, Boris Corentin vit qu'il y avait une petite blonde assez fluette et deux brunes, dont l'une, la plus charnue, arborait un système pileux étonnamment développé, pour ne pas dire proliférant.

— Vous n'avez pas commencé l'autopsie ? demanda-t-il en se retournant vers le médecin légiste.

— Non, j'attends qu'elles soient à température ambiante, répondit celui-ci sans s'émouvoir. Découper de la viande gelée, j'aimerais vous y voir...

Boris Corentin allait remettre l'incorrigible Flutiaux à sa place, lorsque ses yeux accrochèrent quelque chose, sur le corps de l'une des deux brunes, celle qui était normalement poilue ; quelque chose qui se trouvait en partie dissimulée par les cuisses jointes du cadavre. Corentin la désigna du bout de l'index au médecin légiste :

— Toubib, vous pouvez écarter légèrement les cuisses de cette malheureuse, je vous prie ?

Le Dr Flutiaux prit un air désapprobateur :

— Vous croyez que c'est bien le moment de batifoler ? Enfin, c'est vous qui voyez...

Il dut faire jouer toute sa force pour ouvrir les jambes de la morte, dont la raideur cadavérique se trouvait renforcée par celle de la congélation qu'elle avait subie.

Lorsqu'il fut parvenu à ses fins, lui et les deux policiers se penchèrent sur le corps. Et découvrirent, tatouées sur la face interne de la cuisse droite, trois petites étoiles d'or disposée en triangle.

— C'est plutôt joli, apprécia distraitemment le médecin légiste. Ça devait agréablement distraire ses petits amis, en cas de broutage prolongé...

Les deux policiers ne relevèrent même pas la provocation grossière du Dr Flutiaux, occupés qu'ils étaient à examiner ces trois petites étoiles dorées, disposées au haut de la cuisse, en un parfait triangle équilatéral.

— C'est sans doute juste un motif de décoration... suggéra Brichot en se redressant. Quelque chose qui n'a pas de signification particulière...

— Possible, Mémé, possible... soupira Corentin, en se redressant à son tour. Il n'empêche que j'ai vu ces trois étoiles il n'y a pas longtemps. Exactement les mêmes. Mais du diable si je me souviens où et ce qu'elles signifiaient...

— Tu vas retrouver, déclara Aimé Brichot, qui avait une inébranlable confiance dans la fabuleuse mémoire de sa « flèche », autrement dit son chef d'équipe. Je suis sûr que ça va te revenir, pour peu que tu cesses d'y penser... Laisse travailler ton inconscient...

Comme pour suivre le conseil de son coéquipier, Boris Corentin se tourna vers le médecin légiste :

— Je sais bien que vous n’avez pas commencé l’autopsie, toubib, pour la raison que vous nous avez élégamment fournie, mais qu’est-ce que vous pouvez nous dire de ces trois filles, en attendant ? Car je suppose que vous les avez tout de même examinées en détail...

C’était là une manière de rendre hommage au Dr Flutiaux qui, au-delà de son penchant marqué pour l’humour douteux, était d’une conscience et d’une capacité professionnelle au-dessus de tout éloge.

— Évidemment ! répliqua-t-il d’ailleurs aussitôt, en redressant au maximum sa petite taille. Vous me prenez pour un « branlotin », comme dirait mon fils ?

— Et, donc ?...

— À en juger par l’aspect tumescent de leur vagin et de leur anus, je peux vous dire que ces trois filles ont eu, ou plutôt subi des rapports sexuels multiples avant de mourir.

— Pourquoi « subi » ? demanda Aimé Brichot.

— Parce que, en même temps, ou juste avant, ou juste après, je ne sais pas, elles ont encaissé des coups qui leur ont laissé ces marques que vous voyez là... et là... J’en déduis donc qu’on a dû en quelque sorte leur forcer la main. Mais enfin, ça, mes enfants, c’est plus votre boulot que le mien, hein !

Une ombre de sourire, généralement annonciatrice de blague scabreuse, apparut sur le visage rondouillard et épanoui du médecin légiste :

— C’est tout de même bizarre, la condition humaine, non ? À un moment vous vous sentez complètement en chaleur et, la minute d’après, vous vous retrouvez congelé !

— Plutôt que les lambeaux de votre philosophie d’entrepôt de chez Picard, j’aimerais mieux que vous me disiez des choses *intelligentes*, à propos de ces pauvres filles ! dit sévèrement Boris Corentin. S’il vous en vient, naturellement, ce qui ne semble pas gagné...

Le Dr Flutiaux ne releva pas la pointe. Il haussa ses épaules plutôt tombantes :

— Pas grand-chose de plus pour l’instant, lieutenant Columbo ! Sinon que, à part la petite blonde pour qui c’est impossible à dire, les deux autres pourraient, d’après leur allure générale et les traits de leurs visages, nous arriver d’Europe de l’Est. De l’ex-Yougoslavie, par là... Mais sans aucune certitude, bien entendu.

Le regard de Boris Corentin venait de s’embraser d’une lueur nouvelle. Il tourna vers Aimé Brichot un visage tendu par l’excitation :

— Mon vieux Mémé, je crois bien que je tiens le bon bout, à propos de ces trois petites étoiles tatouées ! Et c’est grâce à la remarque du toubib...

— Heureux d'avoir pu vous être utile ! fit Flutiaux avec une petite courbette.

Mais aucun des deux policiers ne faisait plus attention à lui depuis quelques secondes.

— On peut savoir ? s'enquit Aimé Brichot.

— Ça remonte à la semaine dernière, quand je suis tombé sur un documentaire diffusé par Arte...

— Ah ? Vous pratiquez Arte ? intervint Flutiaux. Je me disais aussi que vous aviez une petite mine, un air un peu morose, depuis quelque temps...

Là encore, les deux inspecteurs de la Brigade mondaine ignorèrent totalement sa remarque.

— C'était un documentaire sur certains des pays de l'ex-Yougoslavie précisément, reprit Boris Corentin. Et c'est dans cette émission que j'ai vu ces trois petites étoiles. Exactement les mêmes.

— Et elles signifient quoi ? demanda Aimé Brichot.

— Je ne sais pas ce qu'elles *signifient*, répondit Corentin. En revanche, je me souviens très bien maintenant *de quoi* elles font partie : du blason de la Slovénie !

CHAPITRE IV



— Il est l’heure de vous habiller, mon ami...

Bertrand d’Allaucourt eut un léger sursaut du buste en entendant, de derrière son fauteuil roulant disposé face à la large baie vitrée donnant sur l’arrière du parc, la voix un peu rauque de sa jeune épouse.

Il émit un petit soupir, que Dorez n’entendit pas, et reposa sur le guéridon d’acajou, à sa droite, le volume des *Pensées* de Pascal qu’il ne cessait de lire et de relire.

Depuis le stupide accident de chasse qui l’avait définitivement cloué à ce fauteuil de paralytique, quatre ans plus tôt, il ne lisait quasiment plus rien d’autre. Sinon, parfois, quand il se sentait exceptionnellement d’humeur moins sombre, quelques vers de Racine...

Le visage de Bertrand d’Allaucourt se fit encore plus sombre et morose qu’à l’ordinaire. Il détestait par-dessus tout le moment de la toilette et de l’habillage. Parce que c’était là qu’il éprouvait tout le poids de son infirmité, là qu’il se sentait totalement à la merci d’autrui – en l’occurrence de sa femme –, là qu’il avait l’impression, à 64 ans, d’être un vieillard plus que centenaire, une pauvre chose du passé s’attardant stupidement dans le monde contemporain.

D’humeur particulièrement sinistre ce matin, parce que le temps s’était remis au gris durant la nuit et que le parc qui ceignait le château de famille des d’Allaucourt lui paraissait désolé, il faillit demander à Dorez de le laisser seul, de revenir plus tard dans la matinée.

Mais c’était trop tard : la plantureuse Brésilienne avait déjà saisi les deux

poignées de son fauteuil et, avec l'énergie qu'elle mettait en toute chose, le dirigeait droit vers la grande salle de bain attenante à sa chambre, qu'il ne quittait pour ainsi dire plus, à part pour sa promenade rituelle de l'après-midi – lorsque le temps le permettait.

— Je fais couler votre bain... dit-elle comme chaque jour, et sur le même ton qu'elle aurait employé pour annoncer une grande nouveauté dans l'ordonnement de la vie quotidienne, ou un bouleversement politique sans précédent.

Bertrand d'Allaucourt restait rigoureusement immobile dans son fauteuil, les deux avant-bras bien droits sur les accoudoirs, la nuque raide comme s'il portait une minerve.

Il n'avait pas tort de se considérer comme un « vieillard prématuré », ainsi qu'il le disait avec une sorte d'amertume résignée. À 64 ans, avec ses cheveux blancs et clairsemés, son visage osseux et incroyablement ridé, ses yeux enfoncés dans leurs orbites et striés de veinules rouges, son corps voûté et d'une maigreur presque effrayante, n'importe qui lui en aurait donné au bas mot dix de plus – et encore, en croyant se montrer très généreux avec lui.

Les yeux papillotant du vieux châtelain se posèrent machinalement sur sa femme qui, à deux mètres de lui, penchée en avant, était occupée à tourner les deux robinets étincelants de la vaste baignoire spécialement conçue pour le recevoir sans trop de difficultés.

Elle était vêtue, comme chaque matin pour le bain, d'une sorte de peignoir en soie noire imprimée de fleurs orange et argent stylisées, ce qui lui donnait des allures de kimono, ou en tout cas de vêtement extrême-oriental.

Et, comme à chaque fois qu'il lui était donné de contempler le corps à la fois voluptueux et éclatant de santé de sa jeune épouse – Dores avait 28 ans de moins que lui –, Bertrand d'Allaucourt sentit un mélange de tristesse et de rage impuissante envahir son esprit.

Ce corps qu'il avait tant désiré et tant fait jouir. Ce corps qu'il désirait presque autant qu'avant, mais qui ne jouirait plus jamais par lui.

Simplement parce que, quatre ans plus tôt, quelques grammes d'acier, lors d'une battue au sanglier, étaient venus se loger dans le bas de sa colonne vertébrale, tuant d'un coup et pour toujours la « partie méridionale » de son corps, comme il disait lui-même avec un pli d'amertume au coin de ses lèvres décolorées et striées de ridules.

La partie méridionale en question, c'était d'abord ses jambes, bien sûr. Qui lui faisaient l'effet de deux bâtons de bois mort, grotesquement tordus.

Mais c'était aussi son sexe. Chiffon inerte, désormais impropre à tout autre usage que la miction. Cet étendard de virilité qui avait fait haleter tant de femmes, y compris Dores, et que celle-ci, à présent, nettoyait avec la délicatesse d'une mère pour la « bistouquette » de son nouveau-né.

S'il n'avait pas eu autant de maîtrise de ses réactions, un tel contrôle de

soi, Bertrand d'Allaucourt en aurait bien versé des larmes chaque matin, au moment de cette maudite toilette. Larmes brûlantes, larmes de fiel, qui auraient sans doute fini par le tuer, il en était sûr.

Du reste, s'il n'y avait eu que la mort comme conséquence à ses pleurs, il se serait volontiers laissé aller : pour ce qu'il tenait à la vie, désormais...

Mais c'était déjà suffisamment pénible et humiliant d'être diminué physiquement, pour un d'Allaucourt -dont le premier ancêtre connu était présent sur le champ de bataille de Marignan, au côté du roi François 1^{er} –, il n'allait pas en plus se permettre une quelconque faiblesse morale, à plus forte raison devant sa femme !

Sa femme...

Elle l'avait été, ô combien ! Elle n'était plus que son infirmière, sa garde-malade, sa nurse... Tout ce qu'on voulait, sauf sa femme. Même lorsqu'elle faisait semblant de croire que tout était encore comme avant. Surtout dans ces moments-là. C'était comme si un siècle avait passé, en seulement quatre ans. Quatre années aussi immobiles que lui-même. Quatre années d'avant-mort...

À chaque fois qu'il y repensait – et il repensait presque tous les jours, de manière obsessionnelle –, Bertrand d'Allaucourt se disait que sa rencontre avec Dores Serrinha s'était produite alors qu'il se trouvait, en tant qu'homme, à l'apogée de sa vie. Que les 52 années précédant leur première soirée avaient été une continuelle ascension pour parvenir en quelque sorte jusqu'à elle, et que les 12 suivantes n'avaient représenté qu'une inexorable dégringolade.

Si bien que Bertrand d'Allaucourt ne savait plus trop, avec le temps, s'il devait louer ou maudire Werner Sellbach, l'industriel allemand qui les avait présentés l'un à l'autre, vers le milieu de cette soirée passée dans une discothèque très « VIP » du quartier le plus chic de Sao Paulo.

Elle était ce soir-là vêtue d'une robe rouge incroyablement moulante, d'un rouge vif qui, depuis, était devenu pour d'Allaucourt la couleur même de l'érotisme et du désir, fendue presque jusqu'à l'aîne sur le côté gauche et offrant à tous les regards plus de la moitié de son opulente poitrine, libre de soutien superflu.

Dores dégageait en outre une sensualité naturelle, à la fois sophistiquée et primitive, qui est la marque exclusive des très belles Brésiliennes.

Avec son corps souple et musclé, ses tempes argentées, son regard bleu acier et son visage carré de baroudeur, le tout allié à une sorte de distinction naturelle très aristocratique, un brin « vieille France », Bertrand d'Allaucourt n'avait jamais eu la moindre difficulté à séduire les femmes qu'il voulait mettre dans son lit. Ni à les convaincre de l'y accompagner.

Le fait que l'entreprise familiale d'instruments optiques – jumelles, microscopes, télescopes... – fasse de lui un homme riche n'était évidemment rien à son charme naturel. Si l'on ajoute qu'il était également très cultivé, jouait très bien du piano et pouvait parler admirablement des primitifs

flamands comme des peintres vénitiens, on comprendra que Bernard d'Allaucourt était précisément ce qu'il convient de nommer un homme irrésistible. De fait, « on » ne lui résistait pas – ou en tout cas fort rarement.

De plus, il s'était toujours voulu un adversaire résolu du mariage. Non par principe, d'ailleurs, mais parce qu'il ne voyait pas au nom de quoi il se priverait de toutes les conquêtes féminines que le monde entier tenait en réserve spécialement à son intention.

Lorsqu'il songeait à sa famille, à son nom, à la lignée des d'Allaucourt, il se disait qu'il serait toujours bien temps, vers la soixantaine, d'épouser une jeune fille de famille et de lui faire deux ou trois enfants. En attendant...

En attendant, ce soir-là, dans le salon VIP de la discothèque de Sao Paulo, il avait décidé en quelques secondes qu'il terminerait la nuit avec cette Dorés Serrinha que venait de lui présenter Werner Sellbach, avec un petit sourire entendu. Le long regard prometteur que lui avait alors coulé la somptueuse Brésilienne lui avait laissé penser que l'exploit ne serait pas trop difficile à accomplir.

Tout ce qui restait de la soirée, ils l'avaient passé à danser, à flirter – beaucoup –, à boire – pas mal non plus – et à parler – assez peu. Bref, un scénario de drague classique, dont la conclusion était écrite d'avance. Sauf que...

Eh bien, sauf que, ce soir-là, Dorés Serrinha avait accepté que son chevalier servant la raccompagne jusqu'à chez elle, mais qu'elle avait – oh ! très gentiment... – refusé de le laisser franchir le seuil de sa porte. Avant de refermer celle-ci, et après avoir effleuré ses lèvres des siennes, elle lui avait demandé de l'inviter le lendemain à déjeuner.

Et, en réalité, Bertrand d'Allaucourt avait alors eu la nette impression qu'il s'agissait bien plus d'un ordre que d'une simple demande.

C'est à ce moment précis, tandis qu'il redescendait les quatre marches de son perron, il s'en souvenait parfaitement, qu'il était tombé amoureux de Dorés Serrinha.

— Votre bain est prêt, mon ami... dit soudain Dorés en se redressant, tirant son mari de sa rêverie.

Avec un rictus douloureux, le vieillard dénoua la ceinture qui retenait sa robe de chambre autour de son corps maigre. Puis, il dégagea ses bras des manches, comme chaque jour.

Et, comme chaque jour, il eut mal d'exhiber ce corps squelettique aux yeux de sa femme, si chamelle.

Mal que ses admirables yeux viennent à se poser sur le chiffon de chair morte qui se recroquevillait entre ses cuisses à la peau flasque et blême.

Dorés le souleva sans effort apparent et se dirigea avec lui dans les bras vers la baignoire, à demi enfoncée dans le sol pour un accès plus aisé.

Cela aussi lui était pénible : qu'elle pût l'enlever du fauteuil comme elle l'aurait fait d'un nourrisson dans son berceau. Il avait beau se répéter que, depuis l'accident, il avait perdu 25 kilos et que tout cela était normal, il se sentait à chaque fois profondément humilié.

Et il finissait par en vouloir à sa femme d'être aussi jeune, aussi belle, aussi éclatante de force et de santé -aussi « mobile » et vivante.

La Brésilienne déposa délicatement son mari dans la baignoire, conçue et réalisée exprès pour lui, pour qu'il y soit le plus à son aise possible.

Un rictus ironique tordit fugitivement les lèvres fines de Bertrand d'Allaucourt.

À son aise ! Est-ce qu'il pourrait jamais être à son aise quelque part, dans l'état où il se trouvait ?

Malgré toute l'amertume de ses pensées, il dut admettre que l'eau délicieusement chaude, juste comme il aimait, lui fit du bien, lorsque Dorey y plongea son corps décharné.

Il avait envie de fermer les yeux et de s'abandonner à ce fugitif bien-être, mais il se força à les garder grand ouverts encore un instant.

Le temps de voir Dorey se débarrasser de son kimono, et de lui apparaître entièrement nue, dans la splendeur de sa féminité un peu lourde.

Le prétexte de cette nudité quotidienne, c'était que sa femme ne voulait pas mouiller son peignoir de soie. Mais tous deux savaient bien, sans en parler jamais, qu'il y avait autre chose de plus trouble ; comme une trace à peine visible de leur ancienne vie sexuelle.

Bertrand d'Allaucourt laissa ses petits yeux injectés de sang errer le long des courbes sinueuses du corps de sa femme, s'attardant sur ses seins lourds, aux larges aréoles brunes, sur son ventre légèrement bombé mais encore merveilleusement ferme, avant de descendre jusqu'à son pubis, noir comme l'encre et impeccablement taillé.

Il faillit étendre le bras pour caresser l'une de ses cuisses dorées, mais il retint son geste : Dorey n'aimait pas qu'il se livre à ce genre de privautés lorsqu'elle procédait à sa toilette. Après, peut-être... Si elle était d'humeur... Et il ne savait jamais à l'avance si elle le serait...

Bertrand d'Allaucourt ferma les yeux, au moment où Dorey s'emparait de la savonnette parfumée pour la faire mousser entre ses longs doigts fins. Comme il n'aimait pas ce moment de la toilette, il choisit de se réfugier de nouveau dans le passé. Dans leur passé...

Dorey l'avait fait lanterner trois semaines, avant de se donner à lui. Trois semaines de cour intensive et pressante, trois semaines de déjeuners et surtout de dîners, débordants d'une sensualité qui n'éclatait jamais, et qui ne débouchaient finalement que sur un rapide baiser, presque chaste.

Bertrand d'Allaucourt avait l'impression de devenir fou. Surtout, chaque

fois qu'il croisait son reflet dans une glace, il avait l'impression de contempler un inconnu aux réactions étranges, incompréhensibles.

Des femmes qui avaient tenté avec lui ce petit jeu si typiquement féminin du « cours après moi que je t'attrape », il en avait connues, bien sûr, comme n'importe quel homme. Sauf qu'il s'était toujours refusé à jouer le jeu. Si la proie sur laquelle il avait jeté son dévolu faisait mine de se dérober, il tournait les talons et la plantait là pour aller illico s'intéresser à une autre, plus docile.

Pas de temps à perdre en simagrées.

Avec Dorès, pour la première fois, il s'était mis à courir. Au rythme qu'elle lui imposait. Car c'était elle qui menait le jeu, il en avait parfaitement conscience. Lui, de grand prédateur qu'il croyait être, se retrouvait dans la peau du gentil toutou trotinant au bout d'une laisse, invisible mais très solide.

Il aurait dû regagner Paris deux jours après leur première rencontre, mais il avait prolongé sans mesure son séjour au Brésil, négligeant complètement ses affaires, simplement parce qu'il ne parvenait pas à quitter Dorès sans l'avoir eue – rien que l'idée le rendait fébrile.

Finalement, au bout d'un mois, il avait obtenu gain de cause, et vécu sa première nuit d'amour, dans l'un de ces motels de luxe uniquement consacrés à l'amour, qui fleurissent un peu partout, au Brésil. Il avait même triomphé bien au-delà de ses espérances, puisque Dorès était revenue en France avec lui. Définitivement.

Sauf que, quarante-huit heures avant leur départ, M^{lle} Serrinha da Rocha était officiellement devenue Madame la comtesse d'Allaucourt...

Quand il y repensait, Bertrand d'Allaucourt se disait qu'au total Dorès et lui avaient vécu environ un an d'un bonheur sans nuage. Comme il avait toujours été, sous ses airs brillants et insouciants, d'une nature profondément pessimiste, il jugeait que ce n'était déjà pas si mal ; que beaucoup d'hommes pourraient, pour ne l'avoir jamais connue leur vie durant, lui envier cette année de félicité totale.

C'est au bout de cette première année de vie commune, que tout avait commencé à se dégrader. Oh ! très lentement, d'abord. Les premières lézardes étaient apparues sur le front économique : la société d'Allaucourt avait connu ses premières difficultés, notamment en raison d'une nouvelle concurrence, qu'il n'avait pas prévue, venue d'Inde et de Corée, pays d'où étaient arrivés des instruments d'optique beaucoup plus compétitifs que les siens.

Poussé par une espèce de fierté liée à son nom, d'Allaucourt avait refusé de vendre sa société à ces nouveaux rois du marché pendant qu'il en était encore temps.

Il avait eu tort : six ans plus tard, il déposait son bilan, après avoir commis la folie suicidaire d'engager les restes de la fortune familiale dans ce gouffre sans fond. Une fois sa société liquidée et ses dettes épongées, il ne lui restait plus, en bien propre, que son château de la vallée de Chevreuse, lequel coûtait

très cher à entretenir.

Lorsqu'il s'était résolu à s'ouvrir de cette situation préoccupante auprès de Dore, il avait brutalement compris que celle-ci ne l'avait pas épousé uniquement pour le charme de ses tempes argentées et de ses rides de baroudeurs. Elle s'était certes trouvée très flattée de devenir comtesse, mais elle voulait surtout la fortune qui, dans son esprit, était attachée à ce genre de titre de manière éternelle.

Du jour au lendemain, Bertrand d'Allaucourt était devenu un moins que rien, aux yeux de son épouse, qui ne faisait rien pour lui cacher le mépris et la rage qu'il lui inspirait désormais. Mais le pire, aux yeux du comte, le plus douloureux pour lui, ce n'était pas ce mépris. C'était de se rendre compte que, malgré cela, il n'aurait jamais la force de se séparer de Dore. Qu'elle avait pris le dessus sur lui.

Définitivement.

Afin de se distraire de ses sombres pensées, et pour tenter de sauver la demeure familiale à laquelle il tenait plus que tout, d'Allaucourt s'était battu comme un diable durant plus de deux ans. Mais, à la fin, il avait bien fallu annoncer à Dore, un soir, dans la grande bibliothèque du premier étage, donnant sur le lac, qu'il n'était plus possible de garder le château.

C'est alors que sa femme lui avait exposé l'idée qu'elle mûrissait seule, en silence, depuis des mois.

— Vous vous souvenez du *Love motel* où je vous ai emmené, pour notre première nuit ? lui avait-elle demandé.

S'il s'en souvenait !

— Il y en a partout, au Brésil, c'est devenu une véritable institution. Dans tous les genres, du plus modeste au plus luxueux, pour toutes les bourses, avec chambres à thèmes, sauna, piscines, sex toys à volonté, etc. Je crois qu'il y en a plus de quatre mille dans tout le pays, c'est dire ! Là-bas, tout le monde fréquente ce genre d'endroit... y compris des couples légitimes qui ont envie de se retrouver et de faire l'amour librement, sans risquer d'être surpris par leurs enfants ou la belle-mère !

— Oui, oui, je sais cela... avait répondu Bertrand, un peu surpris. Mais quel rapport avec...

Dore s'était soudain animée et, arpentant la vaste bibliothèque aux boiseries anciennes et remplie d'éditions rares, elle avait exposé son plan :

— Le parc du domaine est très grand, et puis il y a le lac. On est à la fois en pleine campagne et à un quart d'heure de Paris, c'est l'idéal...

— Mais l'idéal pour quoi, voyons ?

— Pour faire construire autour du lac tout un ensemble de maisons, de bungalows, de chalets... et ouvrir ici un *love motel* de luxe ! Je suis certaine que les Français, qui ne connaissent pas ce genre d'établissements, vont

adorer ça ! Et vous, avec le carnet d'adresses que vous avez, vous n'aurez aucun mal à nous ramener une clientèle nombreuse... et riche ! C'est le meilleur moyen non seulement de sauver le château, mais en plus de gagner suffisamment notre vie pour que vous puissiez continuer à tenir votre rang !

Dores, fine mouche, avait fait cette allusion au « rang » du comte d'Allaucourt, parce qu'elle savait que c'était une chose qui comptait beaucoup pour lui, et elle pensait que cela l'aiderait à emporter son assentiment.

Elle en avait été pour ses frais, Bertrand lui avait opposé une catégorique fin de non-recevoir :

— Moi vivant, la demeure des d'Allaucourt ne sera jamais transformée en lupanar, fût-il de luxe, comme vous dites ! avait-il tonné. Je préfère le vendre... ou même y mettre le feu moi-même, s'il le faut !

Fine mouche, Dores n'avait pas insisté, sur le moment : elle savait que son mari se braquait facilement, si on tentait de lui forcer la main, et que, ensuite, aucune puissance au monde n'était capable de le faire revenir en arrière. Mieux valait attendre une occasion plus propice...

L'occasion s'était présentée toute seule, lors de cette fameuse partie de chasse, organisée en Sologne, dans la propriété du banquier Vauquer, un vieil ami de d'Allaucourt.

Malgré l'enquête de police – assez sommaire, il faut le reconnaître –, on n'avait jamais su duquel des fusils mis à la disposition des invités du banquier était partie la balle qui était venue se loger dans la colonne vertébrale du comte Bertrand d'Allaucourt. Et qui en avait fait le pitoyable infirme qu'il resterait jusqu'à sa mort.

De ce jour, l'attitude de Dores envers son mari avait changé du tout au tout. Plus question de mépris, ni de colère, ni de scènes de reproches : elle s'était muée en une sorte de sainte laïque, mi-infirmière, mi-nounou, et, parmi les amis qui leur restaient, tous s'accordaient à la trouver « admirable », voire « irrécusable ».

La principale conséquence de cet accident, qui avait détruit le comte encore plus moralement que physiquement, fut que quand Dores revint à la charge avec son idée de *Love motel*, Bertrand d'Allaucourt céda immédiatement et sans même discuter. Il n'y mit qu'une condition :

— Je ne veux jamais en entendre parler !

Exigence qui faisait parfaitement l'affaire de Dores, laquelle avait immédiatement pris les choses en mains.

Le *Domaine des anges amoureux* avait été inauguré deux ans plus tard, temps nécessaire à tous les travaux et constructions conçus par Dores elle-même.

Durant près d'un an, la jeune femme crut avoir décroché le jackpot : séduits par la nouveauté et l'exotisme du « concept », les clients affluaient en

masse et l'argent rentrait dans la caisse de la Brésilienne, sans trop d'efforts.

Hélas, toute mode étant destinée à passer, les enthousiastes du premier jour avaient commencé à se faire moins assidus, puis plus rares. De plus en plus rares, même... Durant les « bons » week-ends, seul un tiers des bungalows était occupé. Quant aux jours de semaine, c'était encore pire.

Il arriva un moment où les frais de fonctionnement et d'entretien devinrent supérieurs aux recettes.iores comprit qu'il lui fallait trouver quelque chose... Une idée...

Et elle la trouva, le jour où le hasard la mit en présence d'un « homme d'affaires » roumain, Vasile Râmnicu.

— Voilà, mon ami, il ne reste plus qu'à vous sécher et c'en sera fini... murmuraiores avec une sorte de tendresse maternelle, dont elle ne s'était jamais rendu compte qu'elle faisait souffrir son mari, parce que ce ton protecteur le ramenait à sa condition de perpétuel assisté.

La baignoire se vidait rapidement. C'était le moment que Bertrand d'Allaucourt détestait le plus. Celui où privé du cocon protecteur de l'eau, il allait apparaître aux yeux de sa femme pour ce qu'il était : un pauvre squelette usé, flétri, sa vieille peau dégoulinante, son sexe à jamais rabougri et inerte...

Ce qu'il ignorait, c'est queiores se fichait absolument de ce dont il pouvait bien avoir l'air. Contrairement à ce qu'il pensait, son mépris pour lui, datant de sa ruine, n'avait pas cessé le jour de son accident. Simplement, elle avait décidé, froidement, lucidement, qu'il lui fallait désormais le cacher. Le camoufler derrière ce dévouement qu'elle étalait de manière ostensible, afin d'endormir la méfiance de son mari.

Car elle avait besoin qu'il dorme, ou en tout cas qu'il regarde ailleurs, pour pouvoir se livrer sans encombre à ses nouvelles activités lucratives.

Lucratives mais dangereuses, puisque hautement illégales.

Lorsqu'elle avait fait la connaissance de Vasile Râmnicu,iores avait tout de suite su qu'elle allait coucher avec lui. Que, pour la première fois, elle allait tromper son mari, et sans le moindre remords.

Car, aussi bizarre que cela puisse paraître, y compris à ses propres yeux,iores avait été fidèle à Bertrand d'Allaucourt, y compris depuis son accident, alors qu'il était devenu incapable de lui procurer du plaisir « normalement ».

Lorsque les désirs qui mordaient son corps se faisaient trop impérieux, elle avait recours à l'un ou l'autre des phallus artificiels dont le motel regorgeait.

Mais, Vasile, lui, était différent. Tout de suite, la Brésilienne avait senti en lui quelque chose de secret, de dangereux, qui lui avait littéralement fait bouillir le sang.

Et elle s'était donnée à lui sans hésitation, sans retenue, évacuant sous ses coups de boutoirs des années de frustrations, de désirs inassouvis.

Lorsqu'ils se retrouvaient, dans l'un ou l'autre des bungalows du domaine, le Roumain lui posait beaucoup de questions, l'air de rien. Sur elle, son mari, le domaine, la manière dont était conçu et organisé le château lui-même, etc. Il lui arrivait de se demander ce qui pouvait bien motiver une telle curiosité, de la part de son amant.

Elle avait compris quelques mois plus tôt lorsque, l'estimant enfin totalement fiable, Vasile Râmnicu lui avait révélé le secret de ses véritables activités.

L'importation clandestine de filles de l'ex-Yougoslavie, par différentes filières qu'il contrôlait lui-même, et leur mise forcée sur le marché de la prostitution européenne.

— Pourquoi me racontes-tu tout ça ? lui avait-elle demandé, pas plus choquée que cela par ce qu'elle venait d'apprendre de la bouche de son amant.

— Parce que je veux te proposer une association, lui avait-il répondu, sur le même ton calme, froid, uniquement « professionnel ».

— Quel genre d'association ?

Vasile avait eu un petit sourire :

— Du genre lucratif ! Très lucratif même...

Et il lui avait tranquillement exposé son plan : les filles qui arrivaient de l'Est seraient désormais dirigées vers son motel, afin d'y être « testées ». Nul ne s'étonnerait de voir des filles débarquer dans un endroit voué tout entier à l'amour physique, n'est-ce pas ? Et puis, le domaine était à l'abri des regards curieux. Quant aux autres clients, leur seul souci, en venant ici, était généralement la discrétion. Donc, ils seraient moins enclins à empiéter sur celle des autres...

— Seulement ça ? s'était étonnée Does, à juste titre. Tu veux les amener ici pour voir si elles sont aptes à se prostituer pour toi et c'est tout ?

— Non, ce n'est pas tout. Certaines se montrent au début un peu... rétives, disons. Pour ne pas dire rebelles. Celles-là, il convient de les dresser, pour leur apprendre qui est véritablement le maître. Il faut casser leur volonté. Celles-là resteraient ici, le temps de leur dressage. Tu m'as bien dit que le château disposait de nombreuses caves, assez profondes, où personne ne mettait jamais les pieds, et surtout pas ton mari, n'est-ce pas ? Eh bien, ces caves, je te les louerai pour mes pensionnaires ainsi que pour leur « gouvernante » et ses aides masculins. Je te les louerai très très cher. De même que je te paierai très cher les bungalows dont nous aurons besoin pour tester les nouveaux arrivages. C'est un moyen inespéré de sauver ton domaine, que je te propose : réfléchis-y...

Does avait répondu du tac au tac :

— C'est tout réfléchi : j'accepte !

Lorsqu'elle eut méticuleusement séché le corps décharné de son mari,

Dores entreprit de l'habiller, comme elle le faisait chaque matin. Lorsqu'elle en fut à lui nouer sa cravate – car bien que ne sortant pas et ne voyant personne, le comte tenait à être impeccable ment vêtu –, elle sentit la main osseuse de son mari se glisser par l'entrebâillement du peignoir qu'elle venait de renfiler.

Dans un premier temps, elle se laissa caresser, faisant mine de ne s'apercevoir de rien, continuant de nouer la cravate de soie bleue autour du cou plissé.

La main du vieillard remonta le long de sa cuisse, la contourna et vint s'égarer sur ses fesses charnues, rondes, et demeurées d'une fermeté parfaite.

Mais, lorsque les doigts secs de Bertrand cherchèrent à pénétrer dans le profond sillon de sa croupe, elle lui saisit doucement le poignet afin d'écarter cette main fureteuse et fébrile de son corps.

Résigné d'avance, habitué à se voir repoussé de cette manière, d'autant plus cruelle qu'elle était douce, Bertrand d'Allaucourt ne lui opposa aucune résistance.

— Pas maintenant, mon ami... murmura Dores, en effleurant son front de ses lèvres pulpeuses. J'ai tellement à faire... Je reviendrai vous voir plus tard...

Ce n'était pas une mauvaise excuse, qu'elle venait de donner pour échapper aux caresses de son mari : Dores avait réellement beaucoup de travail, ce matin.

Elle devait notamment descendre dans les caves du château, afin de voir avec Cosmina Suceava comment leur nouvelle pensionnaire avait passé sa première nuit de cellule.

CHAPITRE V



— C'est vraiment la déprime totale, pour moi, ce genre de quartier... soupira Aimé Brichot, en ouvrant la porte de leur Peugeot 307 de service.

— Si on peut encore appeler ça un quartier ! renchérit Boris Corentin en faisant de même.

Ils se trouvaient à Vélizy, dans une zone immense, en bordure de l'A 86, où se mêlaient les hypermarchés, les MacDo *drive in*, les jardineries, les *Halle aux chaussures*, les stations de lavage pour autos, mais aussi des entrepôts, des sociétés de tous genres, exerçant les activités les plus diverses, qu'elles soient commerciales ou « de services ».

Pour être plus précis, les deux inspecteurs de la Brigade mondaine se trouvaient sur le petit parking de la société *Râmnicu & Associé*. Qu'ils avaient d'ailleurs eu un mal fou à trouver, dans ce *no man's land* où personne ne semble connaître le nom d'aucune rue !

Vasile Râmnicu, dans un français un peu trop précieux, d'un ton aimable mais sans réplique, leur avait fait savoir, au téléphone, qu'il les attendait dans son bureau à dix heures et demie précises. Il était onze heures moins vingt-cinq lorsqu'ils pénétrèrent dans le bâtiment parallélépipédique, en préfabriqué, construit sur un seul niveau. De chaque côté de cette construction grise avaient été aménagés deux petits parkings où étaient rangées les camionnettes et les camions frigorifiques de l'entreprise.

À la droite du hall encadré par deux grosses plantes vertes, se trouvait un comptoir en faux bois, derrière lequel une petite brune replète, mignonne et souriante, était plongée dans une conversation téléphonique qui avait l'air passionnante. Tellement passionnante qu'elle ne daigna pas l'interrompre lorsque les deux policiers se plantèrent devant l'accueil et s'accoudèrent au comptoir.

Il fallut, au bout de près d'une minute, que Corentin lui brandisse sous le nez sa plaque de policier pour que Vanessa – c'est le prénom qu'indiquait son

badge, piqué sur son sein droit – daigne s’émouvoir.

— Bon, ma Sophie, il faut que je te laisse, là : j’ai du taf. On se rappelle tout à l’heure ? OK, moi aussi, je t’embrasse ! Non, non, pas de souci... Allez, à plus !

Elle releva enfin la tête vers les deux visiteurs. Avec un instinct femelle très sûr, elle négligea complètement Aimé Brichot pour concentrer toute son attention sur Boris Corentin. Qu’elle fusilla à bout portant d’un sourire gourmand.

— En quoi puis-je vous être utile, Messieurs ? demanda-t-elle d’une voix suave. Utile... ou agréable ?

Par réflexe d’incorrigible séducteur, Boris Corentin faillit entrer dans son petit jeu, mais il se souvint qu’ils avaient déjà cinq minutes de retard. Après tout, il serait toujours temps de faire un peu mieux connaissance avec la petite Vanessa tout à l’heure, avant de repartir...

— Nous avons rendez-vous avec M. Râmnicu, se contenta-t-il donc de répondre.

Aussitôt, Vanessa décrocha son téléphone et enfonça l’une des multiples touches rectangulaires du clavier :

— Corinne ? C’est Vanessa, à l’accueil. J’ai là deux fl... deux messieurs de la police qui disent avoir rendez-vous avec M. Râmnicu... Ah, bon, OK, je te les envoie, alors... Hein ? Non, je dois déjeuner avec Michaël, aujourd’hui. On essaie de se faire ça demain ? Pas de souci, à plus !

Elle releva la tête, adressa un nouveau sourire lourd de promesses à Boris Corentin :

— Corinne Vachette, l’assistant de M. Râmnicu, vous attend dans son bureau. Vous prenez le couloir, là, à gauche de la plante, et ce sera la dernière porte, encore à votre gauche. Impossible de se tromper.

Elle cessa de sourire, passa un petit bout de langue rose et rapide sur ses lèvres délicatement ourlées et ajouta, d’une voix un peu plus sourde :

— À tout à l’heure, donc ? Je serai encore là quand vous ressortirez, n’hésitez pas...

On ne pouvait pas être plus clair...

Lorsque les deux policiers furent à mi-chemin du couloir, ils virent la dernière porte de gauche s’ouvrir et apparaître une grande femme blonde d’environ 35 ans, vêtue d’une jupe stricte mais un peu trop courte, et d’un chemisier sage, mais un peu trop « près du corps ». L’ensemble mettait parfaitement en valeur une silhouette toute en pleins et en déliés très harmonieux, qui donnait une très bonne idée de ce que signifiait l’adjectif « moelleux ».

En s’approchant, Corentin nota que, malgré la mine sévèrement professionnelle qu’elle s’efforçait d’arborer, Corinne Vachette respirait la

sensualité par tous les pores de son visage, impression encore accrue par l'éclat fiévreux qui émanait de ses grands yeux sombres.

« Une salope d'anthologie... », songea-t-il, à la fois amusé et émoustillé, en parodiant Michel Audiard.

Lorsque les deux hommes furent à moins de deux mètres d'elle, l'assistante du patron se tourna franchement vers eux, en creusant machinalement les reins pour faire ressortir encore davantage sa généreuse poitrine, ronde et haut placée ; un peu comme elle aurait allumé deux feux clignotants pour attirer l'attention des distraits...

— Vous êtes les messieurs de la police ? s'enquit-elle d'une voix qui était en soi un appel à l'étreinte.

— Nous sommes ! répondit Boris Corentin, en soutenant son regard avec un demi-sourire.

— Monsieur Râmnicu vous attend... les informa-t-elle, en posant comme sans s'en apercevoir le bout de ses longs doigts, impeccablement manucurés, sur l'avant-bras de Boris, qui en ressentit comme un frisson électrique, courant sous sa peau jusqu'à l'omoplate.

Il se dit que, décidément, si Corinne Vachette tenait ce qu'elle semblait promettre, ce devait être une véritable bombe thermonucléaire, dans un lit. Entre elle et la petite Vanessa, les mâles normalement constitués de la société *Râmnicu & Associé* ne devaient pas s'ennuyer.

La blonde leur tourna le dos, et Corentin laissa son regard glisser le long de son dos sinueux, jusqu'à une croupe ronde, pommée, délicieusement cambrée.

Corinne Vachette ouvrit l'un des battants de la double porte de bois sombre, marquant la fin du couloir. Elle passa la tête dans l'entrebâillement :

— Monsieur ? Votre rendez-vous est arrivé... Très bien, Monsieur...

Elle ouvrit la porte en grand avant de se retourner vers les deux policiers :

— Monsieur Râmnicu vous attend, Messieurs, vous pouvez entrer...

Puis, un ton en dessous, à l'adresse du seul Corentin :

— Si vous avez besoin d'autre chose, en sortant, surtout n'hésitez pas : mon bureau est juste là...

« Décidément, c'est une manie, dans cette boîte, d'alpaguer les visiteurs mâles ! », songea Corentin, en pénétrant dans le bureau du patron, à la suite d'Aimé Brichot.

Le bureau en question était assez grand, en tout cas pour ce type de construction moderne et *cheap*, mais il n'avait absolument rien de luxueux. « Fonctionnel » était le mot qui lui convenait le mieux. Il était très clair, mais ses deux grandes fenêtres ouvraient sur l'un des parkings emplis de camions frigorifiques, puis au-delà sur le cube blanc et vert d'un entrepôt de pièces détachées pour automobiles, ce qui n'avait rien de particulièrement

« glamour ».

L'homme qui était assis derrière le bureau devait avoir dans les quarante ou quarante-cinq ans. Il arborait un visage impassible, aux traits fins, mangé par deux grands yeux bleus à fleur de tête et surmonté par d'épais cheveux bruns peut-être un peu trop long.

Boris Corentin nota que son costume anthracite semblait être d'excellente coupe, voire confectionné sur mesure, et que la montre à son poignet ne semblait pas sortir de chez un petit horloger de quartier. De Cartier, plutôt...

Lorsqu'il se leva et contourna son bureau pour venir les accueillir, Boris Corentin put constater que Vasile Râmnicu était un homme de taille moyenne et assez mince. Mais il perçut aussi en lui, derrière cette apparence somme toute banale, quelque chose d'autre. Une sorte de puissance qu'il aurait comme cherché à dissimuler.

Les présentations faites, le Roumain les invita à prendre place dans les deux fauteuils qu'il réservait à ses visiteurs et revint s'asseoir derrière son bureau.

— Café, Messieurs ?

Sur un acquiescement muet de Corentin, Râmnicu enfonça l'une des touches de son téléphone et se pencha vers le micro incorporé de celui-ci :

— Corinne ? Vous seriez gentille si vous nous apportiez trois cafés dès que cela vous sera possible, je vous prie...

Toujours cette façon un peu ampoulée, un peu trop cérémonieuse de s'exprimer, songea Corentin. Comme si, là encore, Vasile Râmnicu cherchait à dresser une sorte d'écran protecteur, entre les autres et lui.

Le Roumain releva la tête vers les deux inspecteurs et eut un petit sourire inexpressif :

— Messieurs, je vous avoue que je suis un peu surpris de votre visite ici : il me semblait que le vol d'un camion était chose trop banale – et j' imagine courant – pour que deux policiers tels que vous prennent la peine de se déplacer...

Sur consigne de Charlie Badolini à son homologue Versaillais, personne n'avait encore dit à Vasile Râmnicu l'étrange découverte faite dans son camion. Il revenait donc aux deux policiers de la Brigade mondaine de le faire. Et de scruter ses réactions à cette annonce.

— Monsieur Râmnicu, nous ne nous serions en effet pas déplacés s'il s'agissait d'un vol de véhicule *ordinaire*, répondit Aimé Brichot, qui n'avait encore pas parlé.

— Que voulez-vous dire ?

— Mon collègue veut dire, enchaîna Corentin, que ce que nous avons trouvé dans ce camion vous appartenant est de nature à mettre en branle une enquête nettement plus approfondie : le compartiment frigorifique du fond du

camion contenait les corps sans vie de trois jeunes femmes, entièrement nues et aussi gelées qu'il est possible de l'être, Monsieur Râmnicu !

Un air d'intense stupéfaction incrédule se peignit aussitôt sur les traits fins et racés du Roumain. Il ouvrit plusieurs fois la bouche sans parvenir à en faire sortir un seul son. Enfin, ses épaules se voûtèrent, il parut se tasser sur lui-même et réussit à émettre une sorte de gémissement plaintif.

« Bon, de deux choses l'une, songea alors Boris Corentin : soit ce type est un formidable comédien, soit il est réellement en état de choc... »

Du coin de l'œil, il put constater à sa figure qu'Aimé Brichot venait de se faire le même raisonnement que lui.

Au bout de quelques très longues secondes, durant lesquelles les deux policiers restèrent scrupuleusement silencieux et immobiles, Vasile Râmnicu finit par relever lentement la tête. Il faisait visiblement un gros effort pour parvenir à reprendre le contrôle de lui-même.

— Messieurs, je... je ne sais pas quoi vous dire... je ne comprends rien... Ce que vous m'apprenez est tellement inattendu, et surtout tellement horrible que je... Des filles mortes, dans mon camion ? Mais ça n'a pas le sens commun, bon Dieu !

Comme s'il s'en voulait de s'être laissé aller à proférer un juron, Vasile Râmnicu ferma les yeux et inspira profondément. Lorsqu'il les rouvrit, il avait l'air un peu plus calme.

— Monsieur Râmnicu, nous allons reprendre les choses pas à pas et en détail, si vous le voulez bien, dit doucement Boris Corentin. Tout d'abord, quand exactement avez-vous constaté qu'il vous manquait un camion ?

Le Roumain s'apprêtait à répondre, lorsque s'ouvrit la porte de communication avec le bureau de son assistante. Corinne Vachette entra, portant à deux mains un petit plateau en inox, sur lequel fumaient trois tasses de grossière faïence. Elle jeta un coup d'œil à Boris Corentin et celui-ci eut la nette impression qu'elle accentuait exprès pour lui le balancement naturel de ses hanches convexes.

Mais il se dit que c'était peut-être là une fatuité d'incorrigible « macho »...

L'assistante déposa le plateau sur le coin du bureau, pivota sur elle-même avec souplesse et ressortit aussi silencieusement qu'elle était entrée. Aucun des trois hommes n'esquissa un geste pour saisir sa tasse.

— Ce n'est pas moi qui me suis aperçu du vol, finit par dire Vasile Râmnicu, dès que la porte se fut refermée, c'est le chauffeur à qui il avait été attribué aujourd'hui. Il devait être ici à six heures ce matin, car il avait des livraisons très matinales à faire, à Rambouillet, ce qui n'est pas précisément la porte à côté, vous en conviendrez aisément.

Avec l'assurance qui lui revenait, le Roumain avait retrouvé son parler un

peu précieux. « Limite phraseur », songeait à part lui Aimé Brichot.

— Bref, Valeriu est arrivé à l'heure – Valeriu Valcea : c'est le nom du chauffeur dont nous parlons ; il est Roumain, tout comme je le suis moi-même, il est donc arrivé à l'heure, disais-je. D'abord, il a constaté que la grille coulissante qui, la nuit, interdit l'accès à nos locaux, était entrebâillée, ce qui l'a surpris car cela n'arrive jamais.

— Ce peut être un simple oubli... glissa Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes.

— C'est ce que Valeriu s'est dit dans un premier temps, acquiesça Vasile Râmnicu. Mais, tout aussitôt, il s'est avisé que la serrure avait été forcée, ce qu'il a commencé de trouver un peu inquiétant. Ensuite, il n'a pu que constater la disparition du camion qui lui avait été affecté par M. Deplieux, le responsable des expéditions de la société.

— Vous ne trouvez pas étrange que les voleurs – si voleurs il y a bien – aient justement choisi de voler le camion qui devait partir le premier de la journée ? demanda Boris Corentin, en se décidant à attraper une tasse sur le plateau, avant que le café ne fût tout à fait froid.

— J'y ai pensé moi-même, répondit le Roumain, en prenant une tasse à son tour sur le petit plateau, aussitôt imité par Aimé Brichot. Et j'en suis arrivé à la conclusion qu'ils ne l'avaient pas réellement choisi.

— Expliquez-vous, Monsieur Râmnicu...

— Hier après-midi, avant de rentrer chez lui, j'ai vu Valeriu Valcea – c'est un chauffeur très consciencieux, l'un de nos meilleurs éléments – manœuvrer son camion pour le trouver, ce matin, prêt au départ. Par conséquent, je pense que les voleurs ont pris ce camion-ci, parce que c'était ce qu'il y avait de plus pratique et de plus rapide pour eux.

— Moi, ce qui m'étonne, intervint Aimé Brichot, en reposant sur le bureau le café qu'il trouvait infect, c'est que quelqu'un puisse avoir l'idée de voler non pas une voiture ou une moto mais un camion frigorifique...

Vasile Râmnicu posa les deux mains à plat devant lui sur son bureau et se pencha légèrement vers lui :

— Je me suis posé la question tout comme vous, croyez-le bien, Monsieur l'inspecteur.

— Capitaine...

— Capitaine, je vous demande excuse... Sur le coup, je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante. Mais l'horreur que vous venez de me révéler éclaire cette affaire de vol d'un jour nouveau, il me semble...

— En quel sens ? demanda Brichot.

— En ce sens, capitaine, que si ces gens avaient besoin de transporter des filles gelées, il devient cohérent et logique qu'ils aient volé un camion frigorifique !

Boris Corentin fut vivement frappé par la logique de raisonnement du Roumain. Un raisonnement que ni Aimé Brichot ni lui, ni même Charlie Badolini, ne s'étaient fait, ce qui le contraria quelque peu.

Il décida de mettre cela de côté et de reprendre l'ordre chronologique de l'interrogatoire :

— Donc, votre chauffeur constate l'effraction de la grille, puis la disparition de son camion. Je suppose qu'ensuite, il vous téléphone pour vous en avertir ?

— C'est exactement ce qu'il a fait, en effet, acquiesça le Roumain, avec un léger hochement de la tête.

— C'est bizarre... murmura Boris.

Vasile eut l'air étonné :

— Bizarre, dites-vous ? Mais qu'y a-t-il de bizarre à ce qu'un employé, constatant un vol au sein de l'entreprise en avertisse immédiatement le patron de la dite entreprise ? C'est le contraire, moi, que j'aurais trouvé étrange, permettez-moi de vous le dire, capitaine !

— Commandant...

— Commandant, pardon ! Décidément, j'ai bien du mal, avec vos grades, Messieurs !

— Ce n'est pas que votre chauffeur ait averti quelqu'un qui m'étonne, Monsieur Râmnicu, reprit Boris Corentin d'une voix légèrement insinuante. C'est qu'il vous ait averti, vous.

Le Roumain eut l'air décontenancé :

— Mais... que voulez-vous dire ?

— Voyons, Monsieur Râmnicu, réfléchissons ensemble, si vous le voulez bien. Imaginons que je sois votre chauffeur. J'arrive à six heures, comme M. Deplieux, le responsable des expéditions me l'a demandé. Je constate que mon camion n'est plus où je l'avais garé la veille au soir. Eh bien, il me semble que mon premier réflexe serait d'appeler M. Deplieux pour savoir s'il n'y a pas eu contrordre, ou si, à la suite d'une erreur, le camion n'est pas parti avec un autre chauffeur. Mais je ne pense pas que j'aurais dérangé directement le grand patron de la société. Vous me comprenez ?

Vasile Râmnicu ne se démonta nullement. Au contraire, il eut un petit sourire un peu condescendant.

— D'abord, commandant, vous me flattez en parlant de « grand patron » ! Ma société n'emploie pas plus de trois douzaines de personnes – en tout cas ici, au siège –, et tout le monde connaît tout le monde ; ce qui fait que la hiérarchie est beaucoup plus, souple que dans un groupe industriel important, voire une multinationale.

Il avala le reste de son café, reposa la tasse sur le petit plateau et ajouta :

— D'autre part, je vous rappelle que ce bon Valeriu a d'abord constaté

qu'il y avait eu effraction. Par conséquent, il était normal qu'il en avertisse directement le patron, à savoir moi. Vous ne trouvez pas ?

Ni Boris Corentin, ni Aimé Brichot ne répondit rien. Sans aucun doute, l'argument exposé par le Roumain se tenait parfaitement.

— Ce Valeriu Valcea, finit par dire Corentin, il serait bon que nous l'interrogions rapidement...

Vasile Râmnicu prit un air désolé :

— Ah, ça, si j'avais su... Il devait partir demain pour notre pays, la Roumanie. Le mariage d'une cousine, si je me souviens bien... Comme il se trouvait inutile aujourd'hui, je lui ai dit de partir sans attendre. À l'heure qu'il est, tel que je le connais, il ne doit pas être très loin de la frontière italienne... Mais, en demandant son numéro à mon assistante, on peut essayer de le joindre sur son portable, si vous voulez. À condition que la communication passe, bien sûr...

— Nous verrons cela plus tard, si vous le voulez bien, trancha Corentin, avant de changer de sujet : votre camion « volé », vous le savez sans doute, a été retrouvé tout près de Bièvre. Avez-vous des relations dans ce secteur, professionnelles ou autres ?

Vasile Râmnicu ouvrit un tiroir de son bureau, en sortit trois ou quatre feuilles de papier agrafées ensemble et tendit le tout à Boris Corentin :

— J'ai bien pensé que vous me demanderiez quelque chose comme cela. Aussi ai-je demandé à mon assistante de vous imprimer la liste de nos clients réguliers pour tout le département des Yvelines, ainsi que ceux de la partie des Hauts-de-Seine et de l'Essonne les plus proches. Comme vous pourrez le constater, le hasard fait que nous n'avons aucun client dans toute cette région que vous me dites...

Boris Corentin prit la mince liasse, la plia en deux et la glissa dans la poche intérieure gauche de son blouson, avant de se lever de son fauteuil :

— Très bien, Monsieur Râmnicu, je pense que cela suffit pour cette fois-ci...

Il tendit sa carte au Roumain, qui était demeuré assis dans son fauteuil :

— Je vous demanderai de ne pas vous éloigner de Paris sans nous en avertir au préalable...

— Cela va de soi, Messieurs. Et si je puis vous aider en quoi que ce soit, surtout n'hésitez pas !

Vasile Râmnicu regarda les dos des policiers s'éloigner de son bureau, puis disparaître dans le couloir. Dès qu'il fut seul, un sourire de satisfaction étira ses lèvres.

Il les avait superbement « enfumés », comme disent les Français, ces deux petits flics.

Il pouvait se considérer comme débarrassé d'eux. Définitivement.

CHAPITRE VI



Lenuta Krusevac fut éveillée par une sensation de léger courant d'air effleurant son corps nu. Dans un premier temps, ne sachant pas où elle se trouvait, ayant presque oublié qui elle était, elle s'efforça de garder les paupières closes.

Parce que, obscurément mais avec certitude, elle savait que, dès qu'elle ouvrirait les yeux, c'est une réalité terrible qui allait lui fondre dessus.

La jeune Serbe se pelotonna sur elle-même, en position quasi fœtale, et tenta désespérément de se rendormir. Pour retarder encore le moment. Mais le simple fait de produire cet effort suffit à chasser totalement le sommeil. Elle se tourna pesamment sur le dos, en geignant sourdement.

Et elle ouvrit les yeux.

La première chose qu'elle découvrit fut le plafond de grosses pierres, voûté et légèrement humide, juste au-dessus d'elle. Il y pendait une ampoule nue, au bout de son fil torsadé, qui donnait une lumière faible, jaunâtre, sinistre.

Plaquant son menton contre sa gorge, elle aperçut les minces barreaux de son lit de fer, et l'extrémité du matelas douteux sur lequel elle gisait.

Tournant la tête à droite, elle vit la grosse porte de bois, dont les planches

mal jointes avaient été renforcées par d'étroites plaques d'acier transversales.

Regardant de l'autre côté, elle vit... rien. Il n'y avait rien qu'un mur irrégulier, sinistre et noir comme celui d'un caveau, sans la moindre ouverture vers l'extérieur, même pas un minuscule soupirail.

Soupirail !

Ce seul mot, qui s'était formé tout seul dans son esprit, restitua à Lenuta toute la réalité de sa situation. Dans une sorte d'accélééré foudroyant, qui ne dura pas plus de quelques secondes, elle revécut son départ de Sarajevo, le voyage interminable dans le double fond d'un camion rempli de betteraves ; puis l'espèce de sommeil comateux dans lequel l'avaient plongée les comprimés qu'on l'avait forcée d'avalier, le camion frigorifique où elle avait si froid, en compagnie des autres filles ; la façon dont on leur avait bandé les yeux avant de les en faire sortir, pour les conduire tout droit dans cette chambre qui ressemblait à un vaisseau spatial et où avaient eu lieu ces répugnants « tests », comme avaient dit les hommes inconnus qui s'étaient « occupés » d'elles quatre.

Lenuta se redressa brusquement sur le matelas d'un brun pisseux, le cœur battant et la sueur aux tempes malgré la fraîcheur humide de la température.

La cave ! C'était bien ça, elle se souvenait maintenant : elle se trouvait dans une cave ! La veille au soir, mais était-ce bien la veille ? Elle n'était plus sûre de rien – à l'issue des fameux tests, elle avait été séparée d'Apolonija, Marjeta et Jadranka : les deux Slovènes et la Croate étaient restées avec les hommes, tandis qu'elle partait seule avec Cosmina, leur « gouvernante » ; après qu'on lui eut de nouveau bandé les yeux.

Cosmina ne lui avait retiré son bandeau qu'après l'avoir guidée jusqu'au bas d'un escalier de pierre aux marches assez hautes. Et Lenuta avait alors pu constater qu'elle se trouvait dans une cave ; ou, plus exactement dans un ensemble de caves, reliées les unes aux autres par deux couloirs perpendiculaires, éclairés par de faibles ampoules jaunes et nues.

Après lui avoir donné du pain et du fromage, ainsi qu'un pot d'eau claire, Cosmina l'avait enfermée ici en lui recommandant de dormir. Ce que, à sa grande surprise, Lenuta avait fait presque aussitôt et sans le moindre problème, malgré le cauchemar qu'elle avait l'impression de vivre.

Mais, à présent, elle était bien éveillée. Et de retour dans le monde réel – le terrible et effrayant monde réel.

La première sensation physique qu'elle eut, fut, très prosaïquement, une forte envie d'uriner. Elle fit glisser ses jambes au bas du lit et inspecta ce qu'il fallait bien nommer sa « cellule ». Elle ne découvrit pas la moindre toilette, ni même un quelconque récipient qui lui aurait permis de soulager sa vessie, qui lui faisait presque mal.

Ensuite, elle constata qu'elle avait faim et soif. Mais que ce n'était pas le plus urgent.

Soudain, Lenuta haussa les épaules et eut un petit sourire sans joie. Ses yeux venaient de se poser sur le gros carrelage pourri du sol, dont presque tous les carreaux étaient fendus, ébréchés, voire carrément manquants. Quel besoin elle avait de se retenir comme ça ? Elle n'avait qu'à pisser par terre, dans le coin le plus éloigné du lit !

Elle était sur le point de le faire, elle était même déjà debout, lorsqu'une pensée la retint.

Non, il ne fallait pas. C'est ce que les autres cherchaient à obtenir d'elle : qu'elle abdique toute dignité humaine, qu'elle devienne pareille à un animal terrorisé et servile. Eh bien, elle ne leur donnerait pas ce plaisir ! Elle allait se retenir le temps qu'il faudrait, dût-elle pour cela s'en faire éclater la vessie ! Ils verraient qui elle était !

Avec cette résolution, pourtant presque risible, Lenuta Krusevac sentit toute sa combativité de la veille lui revenir. Avec son cortège de colère et de haine.

L'idée de la mort, de sa propre mort, se présenta à son esprit, elle ne la repoussa pas. Au contraire, elle l'examina sous toutes les coutures, afin de tenter de l'apprivoiser. Elle ne voulait pas mourir. Elle avait 19 ans, elle se sentait pleine de sève et d'enthousiasme pour l'existence.

Mais elle voulait encore moins vivre dans l'abjection, dans l'esclavage ; vivre comme une chienne. Or, c'était exactement ce que ses bourreaux avaient prévu, pour elle et ses compagnes d'infortunes. Les trois autres semblaient s'être soumises tout de suite ? Eh bien pas elle ! Elle résisterait tant qu'elle aurait un soupçon de volonté et de force !

Lenuta allait se rasseoir sur le matelas crasseux, lorsque le bruit métallique du verrou la fit légèrement sursauter. La porte s'ouvrit avec un léger grincement, et la silhouette longiligne de Cosmina Suceava apparut dans l'encadrement, vêtue d'une tenue aussi stricte, pour ne pas dire austère, que la veille. Ses cheveux blonds étaient noués en un chignon sévère et son visage aux traits si fins, si délicats, était entièrement vierge de tout maquillage.

Le regard dont elle enveloppa rapidement le corps nu de sa prisonnière n'échappa pas à celle-ci. Non plus que la brève lueur trouble qui avait incendié son regard d'un bleu si pâle qu'il en paraissait presque incolore.

Sans dire un mot, la gouvernante fit signe à Lenuta de la suivre dans le couloir mal éclairé.

— J'ai envie de pisser ! dit celle-ci, en serbe, d'un air buté et sans bouger d'un pas.

Cosmina ne daigna pas répondre. Comme elle continuait de s'éloigner dans le couloir, Lenuta se résigna à la suivre, en essayant de ne pas écorcher ses pieds nus sur les arêtes vives des carreaux ébréchés du sol.

À trois mètres devant elle, la gouvernante disparut soudain à sa vue : elle venait d'obliquer dans le couloir de gauche, qui faisait un angle droit avec

celui où Lenuta se trouvait encore. Lorsqu'elle-même tourna le coin, elle fut surprise de se retrouver presque nez à nez avec deux autres filles, aussi jeunes et aussi nues qu'elle l'était elle-même.

Lenuta en conclut qu'il devait s'agir de deux prisonnières, tout comme elle ; des filles qu'on avait amenées là en leur faisant miroiter une vie de rêve et qui s'étaient retrouvées plongées en plein cauchemar.

Et, si elles se trouvaient elles aussi enfermées dans ces caves, au lieu d'être reparties on ne savait où, comme Apolonija, Marjeta et Jadranka, c'est sans doute qu'elles aussi avaient tenté de résister à leurs « dresseurs ».

Au moins au début...

Car, à présent que Lenuta les observait, ce qui la frappait, c'était la mine à la fois terrorisée et soumise que ces deux filles arboraient ; leurs regards éteints, comme morts.

L'une était une petite brune frisée comme un mouton, au corps admirablement proportionné, avec de petits seins haut placés, agrémentés d'aréoles d'un rose délicat ; l'autre était une blonde au corps plus lourd, mais nantie d'une croupe absolument somptueuse, qui rappelait un peu, par sa cambrure étonnante et sa prééminence, celle des femmes noires. Toutes deux avaient les yeux sombres.

— Agata ! Dunja ! avancez donc ! les houspilla Cosmina Suceava d'une voix sèche. Et montrez le chemin des toilettes à Lenuta, qui vient de nous rejoindre...

La jeune Serbe n'entendit que le mot « toilettes ». Le simple fait de savoir son soulagement imminent relâcha ses muscles intimes durant une seconde et elle faillit bien faire sous elle. Elle se retint juste à temps.

Elle suivit les deux filles qui avançaient lentement et d'un pas traînant, la gouvernante fermant la marche.

Ce bout de couloir était très court et se terminait sur une porte en bois laqué et peint en gris, visiblement beaucoup plus récente que les autres.

La brune frisée (Agata ? Dunja ?) l'ouvrit et s'engouffra à l'intérieur, suivie par les deux autres, puis par Cosmina qui referma derrière elle.

Lenuta eut un imperceptible mouvement de recul en découvrant les deux hommes qui les observaient, debout l'un près de l'autre au milieu de la pièce, un petit sourire froid et dur sur les lèvres.

Razvan Sibiu et Iancu Zalau, les sbires roumains de Vasile Râmnicu, et surtout leurs deux principaux bourreaux de la soirée de la veille.

Lenuta, que son « envie naturelle » pressait de plus en plus, inspecta rapidement la pièce du regard, pour voir où se trouvaient les toilettes promises. Elle n'en vit nulle part, et même pas la moindre porte, à part celle par laquelle elles venaient d'entrer.

En revanche, contre le mur de droite, elle avisa des carreaux de faïence,

sur une hauteur d'environ un mètre cinquante et une longueur de trois, au bas desquels se trouvait, creusée dans le sol de la cave, une sorte de large rigole, munie, à son extrémité, d'une bouche d'écoulement.

— Allez, les filles, c'est le moment de vous soulager si vous en avez envie ! dit alors Cosmina Suceava, d'une voix forte et brutale, qui contrastait avec son physique angélique. Et dépêchez-vous, on n'a pas que ça à faire !

Lenuta vit ses deux compagnes de captivité marcher docilement vers la rigole, et s'y accroupir. Elle en fut stupéfaite : elles n'allaient quand même pas vider leur vessie là, sous le regard goguenard et méprisant des deux hommes qui les observaient ?

Puis, tout de suite après, elle comprit que, si, elles allaient effectivement le faire. Parce que cela devait faire partie du programme d'humiliation mis au point pour casser leur volonté, leurs velléités de rébellion, anéantir en elles toute dignité humaine pour les rendre parfaitement dociles.

— Toi aussi ! dit durement Cosmina, en poussant Lenuta par les épaules.

La jeune Serbe comprit qu'elle n'avait pas le choix ; d'autant moins qu'elle se sentait prête à éclater et qu'elle savait qu'elle ne tiendrait plus très longtemps.

Elle alla prendre place à côté de la blonde Agata, au bout de la rigole. Mais, alors que les deux autres filles gardaient la tête obstinément baissée, tout en s'accroupissant, elle ne cessa de défier les deux Roumains du regard.

À sa droite, Agata et Dunja avaient relâché leurs muscles intimes et un double jet doré jaillissait à présent d'entre leurs cuisses ouvertes et venait frapper avec force la faïence blanche et légèrement humide.

Lenuta vit le « Yéti » s'approcher de la brune, défaire posément sa braguette et mettre au jour son énorme matraque de chair, tendue, noueuse et raide comme la justice. Il l'avança en direction du visage inexpressif de Dunja, par un petit mouvement sec du bassin.

Alors, Lenuta vit la petite brune ouvrir la bouche et, sans cesser d'inonder la faïence, engloutir docilement le membre lourd entre ses lèvres.

— Bon sang ! qu'est-ce qu'elle suce bien, cette pisseuse ! éructa Razvan avec un sourire bien ignoble. Ça va faire une bonne petite pute, ça !

Il se tourna vers son acolyte, qui n'avait pas encore bougé du milieu de la pièce :

— Eh, Iancu : t'as pas envie de te faire pomper par la nouvelle ? Si elle y met autant d'ardeur que pour pisser, ça doit être une affaire !

Lenuta ne comprenait que très mal le roumain, mais suffisamment pour réaliser que l'on parlait d'elle. Et qu'il risquait de lui arriver la même chose qu'à Dunja ; qui, à présent, et tout en continuant de se vider, engloutissait mécaniquement le sexe volumineux qui distendait sa bouche.

Effectivement, elle vit le petit Roumain, sec et nerveux, s'approcher

d'elle, tout en déboutonnant son pantalon. Lenuta se raidit malgré elle, ce qui eut pour effet qu'elle cessa momentanément d'uriner.

Le sexe qu'arborait maintenant Iancu Zalau à quelques centimètres de son visage était d'une taille normale – et paraissait donc petit en comparaison avec celui du Yéti –, mais d'une raideur maximale.

Bien décidée à ne pas se laisser imposer quoi que ce soit, Lenuta eut une moue de mépris et détourna ostensiblement la tête vers la droite. Elle se doutait bien que les coups n'allaient pas tarder à pleuvoir sur elle, pour sanction de cette rébellion manifeste. Mais elle y était prête. Tout, plutôt que l'esclavage volontaire...

Mais, au même moment, la jeune Serbe croisa le regard de Cosmina Suceava, posé sur elle. Et ce qu'elle y lut fit basculer ses certitudes presque instantanément.

Il y avait, dans les prunelles si claires de la blonde Roumaine, un mélange subtil et détonnant de deux sentiments n'ayant en apparence rien à voir l'un avec l'autre.

Le premier était une sorte de supplique muette, d'une intensité incroyable. Comme si la gouvernante essayait de lui dire : « Je t'en prie, fais ce qu'il désire, sinon tu vas te faire massacrer et je ne le veux pas ! »

Le second fit passer un délicieux frisson le long de la colonne vertébrale de Lenuta. Car ce qu'elle lisait aussi dans le regard posé sur elle, et qui l'enveloppait tout entière, c'était purement et simplement du désir.

Peut-être sans en être consciente, Cosmina avait envie d'elle, Lenuta l'aurait juré. Ce regard-là, dans les yeux des femmes, elle savait le déchiffrer depuis déjà quelques années. Et d'autant plus facilement qu'elle-même s'était toujours sentie attirée, sexuellement parlant, par son propre sexe, et jamais par les hommes ; ce qui lui rendait d'autant plus odieuse et insupportable l'idée qu'elle pourrait être contrainte de se prostituer à eux.

Ses yeux plongés dans ceux de Cosmina, Lenuta se remit à uriner. Aussitôt, une rougeur discrète colora les joues de la gouvernante, qui se mordilla instinctivement la lèvre inférieure, tandis que ses pupilles se dilataient.

D'un coup, Lenuta prit sa décision. Elle sentait que, si elle manœuvrait habilement, si elle jouait bien de l'ascendant érotique qu'elle semblait avoir sur la Roumaine, elle pourrait peut-être s'en faire une alliée précieuse. Ou, tout au moins, se servir d'elle.

Seulement, pour mettre toutes ses chances de son côté, il fallait endormir la méfiance des deux autres brutes. Ce qui, pour l'instant, signifiait accorder à ce porc de Iancu la « gâterie » qu'il attendait d'elle.

Lenuta tourna de nouveau la tête pour affronter la verge dressée qui pointait vers sa bouche. Essayant de masquer sur son visage le dégoût que lui inspirait tout sexe masculin – mais celui-ci en particulier –, elle retrouva ses

lèvres pour le faire coulisser à l'intérieur de sa bouche. Elle fut surprise de trouver cela moins « dégueulasse » qu'elle ne s'y attendait : l'épreuve allait peut-être se révéler supportable, finalement ; à condition de n'être pas trop longue, tout de même.

Étant tout à fait novice dans ce domaine, elle ne savait pas trop comment s'y prendre. Elle se contenta de faire aller et venir ses lèvres le long de la verge qui l'encombrait, tout en lui donnant, au passage de petits coups de langue.

Très vite, son partenaire imposé se mit à respirer plus fort et elle comprit qu'elle avait instinctivement trouvé ce qu'il fallait faire et comment le faire.

Du coin de l'œil, elle regarda Cosmina Suceava, toujours immobile à sa droite.

Elle put lire, dans les yeux clairs de la Roumaine, une sorte de gratitude muette pour ce qu'elle était en train de faire. Du coup, Lenuta sentit renaître au plus profond d'elle-même une forme d'espoir pour l'avenir...

Lorsqu'elle poussa la grille qui donnait accès au petit jardin tout en longueur, Doris Serrinha sentit son cœur se mettre à battre un peu plus vite. Comme à chaque fois qu'elle venait ici, ce qui n'arrivait d'ailleurs pas si souvent.

Au bout de l'allée étroite et rectiligne se trouvait un pavillon de meulière, construit sur deux niveaux plus les combles, comme il y en a des milliers en région parisienne.

Et, à l'intérieur de ce pavillon, dont deux fenêtres étaient éclairées, une au rez-de-chaussée et une au premier étage, il y avait Vasile Râmnicu.

Vasile, son amant. Vasile, l'homme qui savait la faire jouir, la rendre littéralement folle de plaisir, comme aucun autre avant lui, ni sans doute après.

Mais Doris ne voulait pas penser à cet « après » qui viendrait fatalement un jour, elle s'en rendait bien compte. C'était trop pénible, trop douloureux...

À mesure qu'elle remontait l'allée, la Brésilienne sentait sa démarche devenir moins assurée, cependant qu'une délicieuse chaleur prenait naissance au creux de ses reins. Une fois de plus, elle en fut étonnée.

C'était vraiment dingue, l'effet que lui faisait le Roumain ! Elle n'était même pas encore en sa présence qu'elle se sentait déjà excitée comme une lycéenne !

Quand elle était seule dans sa chambre, au château, ou même assise derrière son bureau, il lui suffisait de convoquer l'image de Vasile dans son esprit pour sentir sa culotte s'inonder de désir. En général, lorsqu'elle avait joué mentalement avec cette image durant une minute ou deux, il lui suffisait

de glisser la main entre ses cuisses trempées, et de frotter le bout de son index deux ou trois fois sur son petit bourgeon dur et dardé, pour être emportée par un orgasme incomparable. Mais qui n'était encore rien par rapport à ceux que savait lui procurer son amant en chair et en os.

Du bout de l'index, Dorese enfonça le bouton de la petite sonnette. Derrière le verre dépoli de la porte, elle vit se profiler une silhouette. Son instinct de femme (elle avait pensé « de femelle »...) lui dit qu'il ne s'agissait pas de Vasile, et, durant une seconde, elle fut submergée par une vague d'angoisse : et s'il allait ne pas être là ?

Aussitôt après, elle se morigéna : « Espèce d'idiote ! C'est lui-même qui t'a téléphoné pour te demander de passer : bien sûr qu'il va être là ! »

La porte s'ouvrit et Dorese reconnut immédiatement la silhouette souple de Michel Maugis, le seul Français à être admis dans les affaires de Vasile Râmnicu.

C'est-à-dire : dans ses affaires « non officielles »...

Il inclina la tête avec un petit sourire et, tout en s'effaçant pour la laisser entrer, désigna l'escalier de bois, derrière lui, d'un mouvement vague de la main :

— Il est en haut... Il vous attend...

Pas besoin de préciser de qui il s'agissait. Sans prendre la peine de remercier, Dorese se rua dans l'escalier. À présent, le désir qu'elle avait de Vasile, le besoin qu'il la serre contre lui, qu'il la manipule comme une poupée de chiffon, qu'il la pénètre avec puissance, comme lui seul savait le faire, ce désir devenait presque douloureux.

Elle s'arrêta juste devant la porte de la grande pièce qui était à la fois le bureau et la « salle de repos » de Vasile Râmnicu. Elle voulait que sa respiration et les battements de son cœur se calment un peu, avant d'entrer.

De l'autre côté du battant de bois peint en jaune, elle percevait le cliquetis des doigts de son amant sur le clavier de son ordinateur. Et elle se disait que, d'ici quelques minutes, c'est sur son corps nu et frémissant que ces mêmes doigts s'agiteraient sans doute...

Dorese se décida à frapper deux coups à la porte et, dans son impatience, elle n'attendit même pas d'y être invitée pour pénétrer dans la pièce.

Vasile était effectivement assis à son bureau, vêtu d'une ample robe de chambre grenat rehaussée de velours au col et aux poignets, qui le faisait – trouvait Dorese... – ressembler à une sorte de prince oriental.

— Ah ! Chère et sublime Dorese ! je suis bien aise de vous voir ! s'exclama-t-il en se levant de son fauteuil pour contourner son bureau et venir vers elle. Il est nécessaire que nous causions un peu, vous et moi...

Malgré leurs rapports plus que torrides, et en dépit des demandes répétées de la Brésilienne, Vasile Râmnicu n'avait jamais accepté de tutoyer Dorese

Serrinha ; ce qu'elle-même faisait avec lui, pourtant.

— Mais, je vous en prie, très chère, ne restez donc pas debout : installez-vous aussi confortablement que possible... ajouta-t-il gracieusement, en lui désignant le profond canapé sur lequel ils s'étaient déjà livrés ensemble à toutes les étreintes possibles et imaginables.

C'est parce que ces débordements érotiques lui sautèrent à la mémoire que Dores frissonna longuement en s'asseyant. Elle croisa lentement ses longues jambes, en veillant mine de rien à ce que les pans de sa jupe très fendue s'écartent suffisamment pour offrir à Vasile une vue parfaite sur le triangle noir de sa petite culotte de soie brodée.

Le Roumain adorait les dessous chic...

— Ma chère amie, il faut que je vous informe d'une chose, reprit doucement Vasile, en restant debout devant elle, les mains négligemment passées dans les poches de sa robe d'intérieur. Il s'est produit hier soir un incident un peu désagréable...

Et, d'une voix égale, comme si rien de tout cela ne le concernait, Râmnicu expliqua à la Brésilienne la façon dont son chauffeur s'était fait piéger, la veille, après avoir quitté le *Domaine des anges amoureux*, et ce qu'il en était résulté. À mesure qu'il parlait, Dores Serrinha se décomposait et se recroquevillait dans le canapé.

— Mais c'est une catastrophe ! gémit-elle lorsque le Roumain se tut enfin.

— C'eût pu en être une en effet, si j'avais, sans vouloir me flatter outrancièrement, fait preuve de moins de présence d'esprit qu'il ne m'en est venue, répondit Râmnicu, avec un petit sourire ironique.

Et il lui expliqua brièvement, toujours aussi calme, quelle fable il avait choisi de raconter à la police, afin de rester « à couvert » des soupçons.

— J'ai également expédié dare-dare cet âne bête de Valeriu en Roumanie, avec pour consigne impérative de se faire oublier, autant que faire se peut, conclut-il. Quant aux représentants de l'ordre, j'en ai reçu deux tout à l'heure, à mon bureau, et je crois pouvoir dire, encore une fois sans me vanter, qu'ils ne nous embêteront plus.

Dores se détendit quelque peu, après avoir écouté les explications du Roumain. Du coup, ses pensées érotiques, qui avaient été complètement balayées par l'angoisse, revinrent insidieusement prendre possession de son esprit. Mais, apparemment, Vasile n'était pas, ou pas encore, sur la même longueur d'ondes qu'elle.

Il finit par s'asseoir à son tour sur le canapé, à sa droite. Baissant les yeux, Dores aperçut très fugitivement son sexe au repos, ce qui lui envoya une onde de chaleur dans tout le bassin. Le Roumain rajusta les pans de son vêtement et la vision disparut tel un songe.

— Si je vous ai demandé de venir jusqu'ici, très chère, c'est que mes

plans se trouvent un peu bouleversés, du fait de la disparition accidentelle du précédent « chargement », si je puis dire. Je ne pensais pas faire venir de nouvelles filles avant le mois prochain, mais mes commanditaires risquent de s'impatienter, voire de mal le prendre : ce ne sont pas toujours des gens commodes, savez-vous ?

— Donc, si je te suis bien, enchaîna Does, en s'efforçant d'oublier la chaleur moite et affolante qui régnait entre ses cuisses légèrement ouvertes, il va falloir remettre ça très vite ? Je veux dire : organiser une nouvelle soirée au domaine plus tôt que prévu...

— C'est exactement cela, en effet. Pensez-vous que la chose soit possible ? Je peux avoir un nouvel arrivage la semaine prochaine, si j'active mes réseaux dès aujourd'hui. Je n'attends que votre feu vert, ma tendre amie...

Tout en parlant, Vasile Râmnicu avait posé sa main sur la cuisse dénudée de Does. Qui, du coup, se sentait dans l'incapacité presque totale de réfléchir froidement à la question qui venait de lui être posée.

Quand elle y pensait calmement – c'est-à-dire lorsque Vasile était loin d'elle... –, elle en arrivait à trouver presque effrayant ce pouvoir que son amant avait sur elle...

— Le feu vert ? parvint-elle enfin à dire, après avoir avalé difficilement sa salive. Mais oui, bien sûr que tu l'as, voyons ! Tu l'as même... pour tout...

Et, ce disant, Does laissa glisser ses fesses jusqu'au bord du canapé, en accentuant l'ouverture de ses jambes et en prenant une pose alanguie, abandonnée.

L'esprit aussi froid qu'un ordinateur, Vasile Râmnicu comprit qu'il était temps d'octroyer à la Brésilienne ce qu'elle était venue chercher, maintenant qu'il avait obtenu d'elle ce qu'il voulait.

Il laissa sa main remonter le long de la cuisse frémissante que ses doigts palpaient machinalement.

Contrairement à ce que Does Serrinha devait probablement s'imaginer, il n'était pas spécialement attiré par elle, même s'il reconnaissait que c'était une très belle femme, et que ses ardeurs sexuelles avaient quelque chose de satisfaisant pour l'homme qui en bénéficiait.

Mais Vasile Râmnicu ne perdait jamais la tête pour une femme, quelle qu'elle soit. Il laissait ça aux imbéciles, aux faibles d'esprit. Il était parfaitement capable d'honorer n'importe laquelle d'entre elles, de mimer des paroxysmes de passion ou d'émportements érotiques, tout en restant, au dedans, aussi froid qu'un gros glaçon arctique.

Lorsque ses doigts atteignirent les premières boucles de la toison intime de sa voisine, celle-ci poussa un long gémissement de satisfaction et de gratitude. Ses reins se cambrèrent, afin de l'inciter à s'aventurer plus loin, plus profond, jusqu'au cœur de son mystère féminin, onctueux et chaud comme

une porte d'accès à un délicieux enfer.

Mais, afin d'assurer encore mieux sa domination sur la Brésilienne, le Roumain décida de la cueillir à froid ; d'attaquer par où elle ne l'attendait pas.

— Tournez-vous, ma chère, lui dit-il, toujours très « policé ». Je crois que j'ai le goût de vous enculer, aujourd'hui...

Dores rouvrit les yeux, eut un petit sursaut de tout le corps et, instinctivement, referma ses cuisses sur la main qui se trouvait entre elles.

— Vasile ! geignit-elle. Pourquoi es-tu si brutal avec moi ? Tu sais bien que j'ai horreur que tu me parles comme ça !

Mais l'éclat de ses yeux, la rougeur de ses joues, la soudaine raucité de sa voix : tout disait que, bien au contraire, elle adorait être brutalisée de cette façon.

De fait, elle se plaça à genoux sur le canapé, la tête sur ses avant-bras, eux-mêmes reposant sur l'accoudoir, les reins cambrés au maximum.

Vasile Râmnicu sentit son sexe s'ériger puissamment et il défit le cordon qui maintenait sa robe de chambre. Il ne se sentait pas particulièrement excité, pas cérébralement excité, pour être plus exact.

Mais il avait toujours eu ce pouvoir de « bander à la commande », comme le lui avait dit un jour l'une de ses maîtresses, une Polonaise qui adorait qu'il la fouette tout en la pénétrant – une « nature », celle-là, encore...

Vasile retroussa sans ménagement particulier la robe fendue de Dores sur ses reins, afin de dégager sa croupe généreuse, que la petite culotte de soie brodée avait bien du mal à contenir, à supposer que son rôle fût de « contenir ». Il s'amusa à effleurer les globes charnus et fermes du bout des doigts, curieux de ressentir sur sa peau les frémissements de désir qu'il faisait naître chez sa maîtresse, pâmée, qui n'était plus qu'attente et soumission à sa volonté.

Au bout d'un moment assez court – Râmnicu avait quantité d'autres choses plus importantes à faire... –, il fit glisser la petite culotte jusqu'aux genoux pliés de sa maîtresse, ce qui la fit trembler encore plus, en devinant l'imminence de l'assaut. Puis, comprenant que la minuscule pièce de soie risquait de le gêner, il l'arracha carrément, provoquant un petit gémissement sourd chez Dores.

— Tu es une brute... murmura-t-elle, en extase, son visage empourpré à demi tourné vers lui.

Comme le but de Râmnicu n'était pas de faire souffrir sa partenaire – il avait absolument besoin d'elle et de sa complicité –, il se pencha derrière elle, et commença de parcourir à petits coups de langue furtifs, le profond sillon qui séparait sa croupe en deux globes parfaits.

Lorsque les lèvres de son amant se mirent à parcourir son sexe frémissant et offert, déjà humide et odorant de désir, Dores se mit à geindre sans

discontinuer, tandis que ses hanches larges étaient prises d'une ondulation qu'elle aurait été incapable de maîtriser si elle l'avait voulu.

De toute façon, elle ne le voulait pas.

Elle se mordit la lèvre pour ne pas crier de plaisir lorsque la langue de Vasile, délaissant sa féminité, remonta vers le petit anneau brun et plissé qui signalait l'entrée la plus secrète, et la plus étroite, de son corps.

Lorsque le muscle chaud et fureteur abandonna son petit orifice, après l'avoir bien assoupli et humecté, Dorés sut que l'estocade était proche. Tout son esprit enfiévré la redoutait et l'appelait en même temps. Et elle adorait ce moment suprême où elle ne savait plus elle-même ce qu'elle désirait, où elle n'était plus qu'attente.

Les mains puissantes de Vasile empoignèrent ses hanches larges et souples. Elle tressaillit en sentait la pointe de son sexe dressé venir s'appliquer au petit œillet ultra-sensible qu'elle tendait vers lui presque malgré elle.

Vasile appuya plus fort. Dorés s'efforça de rester très détendue, de ne pas se crispier. À présent, elle redoutait qu'il ne parvienne pas à violer ses reins, qu'elle se révèle trop étroite pour qu'il puisse se ruer en elle.

Crainte vaine : ses muscles se relâchèrent d'un coup sous la pression du membre viril, et Vasile pénétra dans l'ouverture interdite de toute sa longueur.

Dorés ressentit une vague brûlure, très supportable. Puis, juste après, une délicieuse et affolante sensation de plénitude amoureuse.

En esprit, et tandis que son amant labourait lentement et puissamment ses reins, elle eut l'impression de se dédoubler, de quitter son propre corps, et de découvrir le tableau qu'ils formaient, Vasile et elle, sur le canapé.

Elle vit une femme nue à quatre pattes, la tête entre les bras, la croupe haute, et ses seins lourds ballottant au rythme des coups de boutoir que son partenaire lui infligeait, de plus en plus vite et avec une force grandissante.

Elle vit son anus dilaté et rougi par la verge épaisse, noueuse et brune qui le forçait, le pilonnait avec de moins en moins de ménagements.

« Tu es en train de te faire enculer ! songea-t-elle, l'esprit encore plus surexcité que le corps. Toi, la comtesse d'Allaucourt, tu te fais éclater le cul comme une vulgaire putain ! Et tu vas jouir comme une chienne ! »

Rendue comme folle par les mots obscènes qui s'entrechoquaient dans son cerveau en nette surchauffe, Dorés envoya son bras droit sous son corps, jusqu'à ce que ses doigts tremblant atteignent son clitoris dardé et dur.

Elle pinça ce petit bourgeon ultra-sensible avec une sorte de méchanceté, une brutalité qui ne fit que porter son excitation à son paroxysme.

Et, lorsque Vasile, se plaquant contre sa croupe, inonda ses entrailles de longs jets brûlants, Dorés poussa un long feulement de femelle comblée et le rejoignit dans sa jouissance.

Sans voir le petit sourire ironique et supérieur qui errait sur les lèvres de Vasile Râmnicu, dont les traits étaient aussi calmes, aussi froids que d'ordinaire...

CHAPITRE VII



Lorsque la porte du bureau des Affaires recommandées s'ouvrit, Boris Corentin et Aimé Brichot levèrent en même temps le nez de leurs claviers d'ordinateur respectifs. Juste à temps pour voir apparaître, souriante et ses cheveux frisés irisés de mille gouttelettes de pluie, le lieutenant Géraldine Hébert, leur collaboratrice occasionnelle, la dernière arrivée dans le service dont ils étaient les piliers.

— Teins ! quelle bonne surprise ! s'exclama Aimé Brichot, tout joyeux de la voir. Vous allez bien ?

Au début, alors que la jeune femme rousse venait d'arriver, ses rapports avaient été un peu tendus avec Aimé Brichot, lequel supportait assez mal qu'une tierce personne vînt s'immiscer dans le duo parfaitement rôdé qu'il formait avec Boris Corentin. Petite jalousie avivée par le fait que Boris Corentin ne s'était pas montré, loin de là, insensible au charme de leur nouvelle coéquipière...

Mais, rapidement, Géraldine y mettant du sien, leurs rapports s'étaient détendus, pour aboutir à une franche camaraderie dénuée d'arrière-pensée. Il

ne demeurait plus, de la tension des premiers mois, que le vouvoiement qui persistait entre eux deux, alors que Géraldine et Corentin se tutoyaient.

— Tu as l'air en pleine forme, Petit bonhomme... nota ce dernier avec un sourire attendri. On peut savoir ce qui t'arrive d'heureux ?

C'était vrai, qu'il aimait beaucoup Géraldine, et même un peu plus que ça. N'eussent été les penchants « féminophiles » – comme elle disait elle-même – de la jeune femme, il est probable qu'il se serait passé quelque chose d'assez fort entre eux. D'autant plus probable que Géraldine elle-même devait bien s'avouer qu'elle était souvent troublée un peu plus qu'elle ne l'aurait souhaité par son « Grand chef », toute féminophile qu'elle était.

— Il ne m'arrive rien de particulier, répondit Géraldine, avec un franc sourire qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite. C'est juste que je viens de passer mes trois jours de congés avec Liselotte et que je suis en effet, comme tu l'as dit, en super-forme. Et vous, les garçons, ça boume ? Vous bossez sur un truc, là ?

— Une affaire de filles congelées... répondit négligemment Aimé Brichot, sûr de son effet.

Effectivement, Géraldine Hébert ouvrit tout grand ses yeux émeraude, et les deux hommes éclatèrent de rire en même temps devant son air hébété.

— Vous vous payez ma fiole, là ?

— Pas du tout, Petit bonhomme, pas du tout. Tu veux que je te fasse un petit résumé ?

— Ben, t'as intérêt, Grand chef ! Sinon, je remonte le ressort de la boîte à beignes !

En quelques phrases, Boris Corentin lui relata l'affaire sur laquelle ils travaillaient depuis trois jours.

— Putain, c'est du lourd ! s'exclama Géraldine, lorsqu'il eut terminé son exposé.

— C'est un peu lapidairement résumé, mais ce n'est pas faux... dit malicieusement Aimé Brichot, en caressant sa moustache d'un geste machinal.

Il redevint aussitôt sérieux :

— Le plus embêtant, c'est que, pour l'instant, on est un peu coincé. Après avoir compris, grâce à son tatouage, que l'une des trois filles mortes était probablement slovène, on a envoyé chez eux une demande d'enquête. Mais, bon : il faut le temps que ça se fasse, hein ? Quant au chauffeur roumain, il a disparu dans la nature et pas moyen de le joindre.

— Pour ce qui est de la société à laquelle appartenait le camion frigorifique, pas grand-chose à faire de ce côté-là non plus, enchaîna Corentin : tout ce que nous a raconté ce Vasile Râmnicu était convaincant et nous ne...

— Quoi ? Quel nom tu as dit, Grand chef ? l'interrompit brusquement Géraldine Hébert.

— Vasile Râmnicu, répondit Boris Corentin, un peu étonné de l'interruption de sa jeune coéquipière. Pourquoi ?

— Alors, ça, c'est dingue, comme coïncidence ! fit Géraldine, en se laissant tomber dans le fauteuil le plus proche. Figurez-vous que, le même soir dont vous me parlez, j'ai vu l'un de ces camions frigorifiques. Et il appartenait à l'entreprise Râmnicu, je m'en souviens très bien. Le plus marrant, c'est que c'était pas loin d'où le vôtre a été retrouvé... En bordure de la vallée de Chevreuse...

Boris Corentin fronça imperceptiblement les sourcils. Vasile Râmnicu leur avait affirmé, listing à l'appui, que sa société n'avait aucun client dans ce secteur de l'Île-de-France. Alors qu'est-ce que l'un de ses camions faisait dans le coin de la vallée de Chevreuse ?

Cette question en amena une autre à l'esprit de Corentin, qui se tourna vers Géraldine :

— Dis donc, Petit bonhomme : c'est indiscret de te demander ce que tu fichais en vallée de Chevreuse un soir de semaine ?

À leur grande surprise, les deux hommes virent leur jeune collègue devenir toute rouge et arborer un petit sourire embarrassé. Puis, tout aussi brusquement, elle éclata de rire et bondit hors de son fauteuil :

— Bon, je suis conne, moi, de me sentir gênée ! Après tout, j'ai rien fait de mal...

Et elle leur raconta comment elle avait eu l'idée d'offrir à Liselotte, pour son anniversaire, une « nuit d'éclate » dans l'un des bungalows du *Domaine des anges amoureux*.

— J'avais déjà entendu parler de l'endroit, nota Boris Corentin quand elle eut fini. Je crois même qu'une équipe de chez nous les a eus à l'œil au début. Mais comme tout semblait réglo et très peinard, ils ont arrêté la surveillance.

Il regarda Géraldine avec un petit sourire :

— Mais comment se fait-il, Petit bonhomme, que tu aies pris la peine de lire le nom écrit sur ce camion frigorifique, et surtout de t'en souvenir, alors que, si j'ai bien compris, tu avais beaucoup plus agréable à faire, avec cette chère Liselotte ?

— C'est à cause de la faute d'accord, répondit aussitôt Géraldine.

— La faute d'accord ?

— Oui : sur le camion réfrigéré, il était précisé que la maison livrait des surgelés et aussi des *plats préparé* sans « s » à « préparé »... expliqua Géraldine.

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent en silence un regard lourd de non-dit.

— Qu'est-ce que tu en penses, Mémé ? finit par demander Corentin, d'une voix sourde.

— Exactement la même chose que toi, je suppose, répondit Brichot sur le même ton : qu'une ou deux petites vérifications s'imposent...

— Et pas plus tard que tout de suite ! conclut Corentin, en traversant le bureau pour attraper son blouson à la patère. Vous venez, vous autres ?

Versailles, ou plus exactement à la petite annexe de la police scientifique du SRPJ, afin d'y examiner le camion frigorifique de la société *Râmnicu & Associé*, qui s'y trouvait encore pour y être passé au peigne fin.

Là, ils avaient pu vérifier une première chose : que la faute d'accord signalée par Géraldine (« plats préparé ») était bel et bien inscrite sur les deux flancs de la carrosserie.

Puis, sur une objection d'Aimé Brichot – « Il est possible que cette faute se retrouve sur tous les camions de la société, non ? » –, ils avaient fait un crochet par Vélizy. Comme Géraldine Hébert était la seule des trois à n'y être pas venue, et donc à être moins facilement repérable, c'est elle qui avait pénétré dans l'enceinte de la société, avait fait trois pas sur le parking où quelques camions se trouvaient stationnés, et était revenue vers la voiture avec un air triomphant.

— Pas de faute sur aucun des quatre qui se trouvent là ! avait-elle annoncé, tout excitée, en se réinstallant à l'avant de la 307 de service. Donc...

— Donc, avait enchaîné Boris Corentin, il semble raisonnable d'en déduire que le camion que tu as vu garé près de l'un des bungalows du motel est bien celui où nos collègues de Vélizy, le lendemain matin, ont retrouvé les trois malheureuses, mortes et congelées.

— Camion officiellement volé... précisa Aimé Brichot, qui n'aimait pas s'emballer.

— Certes, convint Corentin de bonne grâce. Néanmoins, il me semble intéressant, à ce stade d'aller faire un petit tour à ce fameux motel.

— On téléphone avant ? avait demandé Géraldine Hébert, son portable déjà en main.

Boris Corentin avait hésité une seconde ou deux, avant de finalement reprendre :

— Non, je préfère qu'on y aille au culot : l'effet de surprise a souvent du bon...

Voilà pourquoi, à présent, alors qu'il allait bientôt être midi, ils roulaient en direction du *Domaine des anges amoureux*, niché au cœur de la vallée de Chevreuse.

— Ralents, Grand chef : je crois que ça va être bientôt sur ta droite ! avertit Géraldine Hébert, qui tentait de se souvenir du trajet qu'elle avait emprunté la veille, en taxi, depuis la gare de RER la plus proche. Oui, c'est

ça, c'est à droite ! Ensuite, ce sera indiqué, je crois bien...

Effectivement, une fois sur la petite route serpentant à travers les arbres, ils virent de petits panneaux de bois en forme de flèche, indiquant le domaine, chaque fois qu'une hésitation ou une erreur étaient possibles.

Ils arrivèrent enfin face à la grande grille marquant l'entrée du domaine. Laquelle grille était ouverte, ce qui épargna aux policiers la peine de s'annoncer.

— Un peu plus loin, il y a un embranchement, annonça Géraldine. À droite, c'est pour aller au château, si j'ai bien compris, et à gauche, c'est le motel.

— Puisque ton camion était garé au motel, allons plutôt par là, décida Boris Corentin, lorsqu'ils furent à l'embranchement annoncé. On verra bien...

Il arrêta la voiture un peu après le bungalow faisant office de réception. Géraldine Hébert constata que le petit parking réservé aux voitures électriques était plein, tandis que celui prévu pour les voitures des clients ne contenait qu'une Clio à l'aile avant droite froissée. Elle en déduisit que, à cette heure et en semaine, les candidats à une « baise de rêve » ne devaient pas se bousculer.

— On dirait qu'il n'y a pas foule... murmura Aimé Brichot, qui, de son côté, avait dû se faire les mêmes observations que leur jeune coéquipière.

Il se pencha vers Corentin :

— Dis voir, Boris, ce n'est peut-être pas la peine qu'on déboule à trois là-dedans, si ?

— Pourquoi, Mémé ? sourit Corentin. Tu te sens un petit coup de flemme, tout soudain ?

Brichot prit un petit air pincé :

— Pas du tout, non. Mais je me disais que ce serait peut-être bien que l'un de nous trois repère un peu les lieux... hume l'atmosphère...

— Tu as parfaitement raison, Mémé, je te taquinais. Va te promener un peu, et « hume », pendant que le Petit bonhomme et moi allons au charbon.

Il marqua une courte pause, avant d'ajouter d'un ton nettement plus sérieux :

— Et puis, on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve : on sera peut-être content que l'un de nous trois soit resté inconnu du personnel de l'endroit...

Le bungalow d'accueil était silencieux et désert, à l'exception de la petite brune à l'air morose qui, derrière le comptoir de bois brillant, feuilletait sans conviction le magazine publicitaire d'une agence de voyages.

Dès qu'elle enregistrera la présence des deux policiers, elle reposa précipitamment la brochure, et un engageant sourire commercial se peignit sur son visage, aussi sensuel qu'agréable, ainsi que Boris et Géraldine en

convinrent dès qu'elle fut hors de portée de leurs voix.

— Madame... Monsieur... Soyez les bienvenus au *Domaine des anges amoureux*, dit-elle d'une voix presque enfantine. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

Par téléphone, dans la voiture, Aimé Brichot avait pris quelques renseignements sur le domaine en question, ne serait-ce que pour en connaître le nom du patron. C'est donc avec assurance que, tout en exhibant à la brunette sa plaque de policier, Corentin répondit :

— Nous souhaiterions nous entretenir un moment avec M. Bertrand d'Allaucourt, je vous prie. Nous avons une ou deux petites questions à lui poser...

Un air de totale incompréhension se peignit d'abord sur le visage de l'hôtesse. Pensant qu'elle ne l'avait pas comprise, Boris Corentin allait répéter sa requête, lorsqu'un sourire et un air de soulagement transfigura la petite brune.

— Attendez voir : vos questions, c'est à propos du motel que vous voulez les poser ?

— Eh bien, oui...

Elle eut un petit rire amusé :

— Alors, dans ce cas, c'est à M^{me} d'Allaucourt qu'il vous faut vous adresser ! Ce pauvre M. d'Allaucourt ne s'occupe de rien, ici. Il est cloué à son fauteuil roulant et il ne quitte quasiment jamais le château. Vous voulez que j'aille la prévenir ? Elle est juste derrière, dans son bureau...

— S'il vous plaît, oui...

La petite brune, dont le badge de poitrine disait qu'elle s'appelait Sandra, revint au bout de quelques secondes seulement, tout sourire dehors :

— M^{me} d'Allaucourt veut bien vous recevoir tout de suite, si vous n'en avez pas pour trop longtemps, car elle a ensuite un rendez-vous qu'il lui serait impossible de retarder. Vous voulez bien me suivre ?

Après avoir contourné le comptoir d'accueil et remonté un minuscule couloir coudé sur la droite, Boris Corentin et Géraldine Hébert furent introduits par Sandra dans une grande pièce allongée, très bien éclairée par les deux fenêtres donnant sur le lac tout proche.

Ils découvrirent, appuyée contre le bord de son bureau et leur faisant face, une superbe femme d'environ trente-cinq ans, brune, un visage où la sensualité régnait en dominatrice absolue, dont le corps un peu lourd était tout en courbes plus harmonieuses les unes que les autres.

« Une superbe plante tropicale... », songea Boris Corentin, quelque peu émoustillé.

Du coin de l'œil, il put vérifier que Géraldine Hébert n'était pas moins impressionnée que lui. M^{me} d'Allaucourt – car ça ne pouvait être qu'elle –

vint vers eux, d'une démarche naturellement féline, un sourire flottant sur ses lèvres gonflées comme des fruits mûrs.

— Soyez les bienvenus : Je suis Dorés d'Allaucourt... murmura-t-elle d'une voix légèrement rauque, affectée d'un petit accent sud-américain.

Boris Corentin eut l'impression que sa poignée de main était plus une caresse qu'autre chose...

— Je vous en prie, asseyez-vous donc, reprit Dorés, en désignant le coin « salon » de son bureau. Je suis curieuse de savoir pourquoi la police s'intéresse à notre petit commerce, je dois dire...

— Ce n'est pas tellement à votre... « commerce » que nous nous intéressons, répondit Corentin, en s'installant à côté de Géraldine Hébert, dans le canapé, tandis que M^{me} d'Allaucourt s'installait dans l'un des deux fauteuils, en face d'eux. Ce serait plutôt à certains de vos visiteurs...

Il eut l'impression, très fugitive, de voir passer une brève lueur de panique dans les grands yeux sombres et fiévreux de leur interlocutrice. Mais elle se reprit tout de suite et accentua son sourire :

— Mes visiteurs ? Dites plutôt mes clients ! Ou, encore mieux : mes amis...

Encore un peu et elle allait leur faire le coup classique de la « grande famille » et tout le tralala...

En quelques phrases, Boris Corentin lui exposa le motif de leur visite, concernant le camion frigorifique qui se trouvait stationné devant l'un des bungalows de son motel, quatre jours plus tôt. Contrairement à ce qu'il espérait vaguement, Dorés d'Allaucourt ne se démonta nullement. Et c'est sur un ton parfaitement naturel qu'elle répondit :

— Mais oui, je m'en souviens très bien : ce camion dont vous me parlez était arrêté devant la suite *Star Trek*...

— La suite *Star Trek*, vous dites ? répéta Géraldine Hébert, un peu étonnée.

La Brésilienne eut un petit sourire indulgent :

— C'est ainsi que nous avons nommé l'un de nos bungalows, dont la chambre est décorée comme s'il s'agissait du poste de commandement d'un vaisseau spatial. Certains de nos clients en sont fous...

Elle redevint sérieuse :

— Pour ce qui est de ce camion, j'ai tout de suite trouvé bizarre qu'il soit là, dans la mesure où, en principe, les véhicules des clients ne doivent pas dépasser le parking qui leur est réservé, sur le côté gauche du bâtiment où nous nous trouvons en ce moment.

— Est-ce que vous travaillez avec cette entreprise, la société *Râmnicu & Associé* ? demanda Corentin.

— Mais pas du tout ! Et c'est bien ce qui m'a le plus intriguée, lorsque je

me suis avisée de la présence de ce camion. Du coup, j'ai pris l'une de nos petites voitures électriques et je suis allée voir de quoi il retournait.

— Et alors ?

Dores croisa les jambes lentement, et assez haut pour prouver à ses deux interlocuteurs qu'elle aimait bien les sous-vêtements de dentelle noire...

— Alors, je suis tombée sur trois jeunes, deux Arabes et un Noir... Ne croyez pas que je sois raciste : je vous précise ça uniquement parce que c'est la vérité ! Bref, ils avaient l'air d'attendre quelque chose, ils ne bougeaient pas de leur camion et ils ont eu l'air contrariés de me voir rappliquer.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je leur ai demandé ce qu'ils faisaient là. Ils se sont un peu emmêlés les pinceaux, comme vous dites en français, en essayant de me faire croire qu'ils s'étaient perdus parce qu'ils n'avaient pas de carte de la région ! Ce n'était absolument pas crédible et j'ai commencé sérieusement à penser qu'ils étaient là pour faire un mauvais coup.

— Alors ? Qu'avez-vous fait ?

— J'ai bluffé, parce que je commençais à ne pas être trop rassurée : je leur ai dit que je venais d'appeler la police et qu'elle m'envoyait une voiture de patrouille. Ils ont démarré et ont filé sans demander leur reste. Voilà.

Boris Corentin et Géraldine Hébert échangèrent un bref coup d'œil. Ce que racontait Dores d'Allaucourt était crédible. Si le camion avait été volé dans la soirée, au siège de la société *Râmnicu & Associé*, ce pouvait très bien être en vue d'un mauvais coup au motel.

Évidemment, cela n'expliquait en rien la présence des trois filles congelées...

— Il était quelle heure à peu près, quand ça s'est passé ? demanda soudain Géraldine Hébert, en remontant machinalement ses petites lunettes rondes et cerclées de métal sur son nez retroussé.

Dores d'Allaucourt ne réfléchit qu'une seconde ou deux avant de répondre :

— Je suis rentrée au château comme tous les soirs, vers dix heures. Donc, c'était un peu avant. Disons dix heures moins vingt ou moins le quart...

— Vous quittez toujours le motel à la même heure ? insista Géraldine, sur un ton innocent.

— Oui, toujours, répondit tranquillement Dores. Sauf soirée vraiment exceptionnelle, bien sûr. Mais ce n'était pas le cas, pour le soir qui vous intéresse.

— Donc, vous êtes certaine d'être rentrée chez vous à dix heures du soir ?

Dores d'Allaucourt eut l'air un peu surprise de cette insistance de Géraldine :

— Mais oui, je vous l'ai dit, Mademoiselle ! Pourquoi ? C'est tellement important ?

— Non, non ! s'empressa de répondre Géraldine Hébert. C'était juste comme ça... Pour être sûre...

Boris Corentin eut l'impression qu'une petite lueur d'excitation se mettait à briller dans l'œil émeraude de sa jeune coéquipière.

Les deux policiers posèrent encore deux ou trois questions anodines à la Brésilienne avant de prendre congé d'elle pour aller retrouver Aimé Brichot.

Dès qu'ils eurent quitté le bungalow, Géraldine Hébert saisit le bras de Boris Corentin et le serra, tout en se rapprochant de lui pour murmurer :

— Elle ment, Grand chef ! Quand je suis sortie pour laisser Liselotte téléphoner tranquillement à ses parents, il était presque minuit. Le camion était bel et bien là, et je n'ai vu aucune trace des trois jeunes dont elle nous a parlé !

— Tu es sûre, Petit bonhomme ?

— Certaine !

Boris Corentin ne dit plus rien jusqu'à ce qu'ils aient rejoint la voiture où les attendait Aimé Brichot.

Si Géraldine disait vrai, et il n'avait aucune raison de la soupçonner de s'être trompée à ce point sur l'heure où elle avait quitté son propre bungalow, encore moins de lui mentir, cela pouvait signifier...

Signifier quoi d'ailleurs ?

CHAPITRE VIII



Lenuta Krusevac était immobile sur son matelas taché d'humidité, mais elle était parfaitement éveillée. Elle n'avait même jamais été mieux éveillée, tous ses sens étaient aux aguets, son esprit en état d'alerte maximale.

Cosmina Suceava allait venir la chercher bientôt, elle le lui avait dit, un peu plus tôt, lorsqu'elle était venue lui apporter ce qui lui tenait lieu de dîner.

Elle lui avait également appris que Dunja et Agata, ses deux compagnes de captivité, étaient absentes pour la journée. Lorsque Lenuta avait demandé où on les avait emmenées, la gouvernante n'avait pas répondu. Elle s'était juste autorisé un petit sourire triste et, pour la première fois, s'était risquée à caresser tendrement la joue de sa prisonnière. Qui s'était complaisamment laissé faire.

Lenuta espérait même que Cosmina s'enhardisse, afin d'affermir le pouvoir érotique qu'elle était désormais certaine d'avoir sur elle. Mais, après avoir laissé glisser sa main vers son épaule nue, la Roumaine s'était ravisée et était sortie en toute hâte de la cave.

Comme si elle luttait contre elle-même. Contre le désir de plus en plus fort qui la poussait vers la jeune Serbe qu'elle était censée garder.

Derrière la porte de bois aux planches mal jointes, Lenuta perçut soudain le raclement d'un pas sur les marches de pierre de l'escalier. Son cœur se mit à battre plus fort. Encore quelques secondes et ce serait à elle de jouer.

Lorsque la clé tourna dans la serrure, en grinçant légèrement, Lenuta prit une pose alanguie, un bras sous la nuque, pour mieux faire ressortir sa poitrine lourde, et une jambe repliée, afin de bien dégager le buisson noir de son

intimité. Puis, elle laissa sa tête aller sur le côté et ferma les yeux, prenant l'apparence d'une belle endormie.

La porte s'ouvrit. Il se passa quelques secondes, puis elle se referma. Comme, lors de ses précédentes visites, la gouvernante l'avait toujours laissée ouverte, Lenuta trouva cela d'excellent augure. Elle demeurait immobile.

Les sens aux aguets, elle entendit le pas de Cosmina se rapprocher doucement. Puis, elle sentit le poids de la gouvernante s'asseyant au bord de son lit, tout près de son corps nu et immobile. Elle aurait bien aimé entrouvrir les paupières pour voir Cosmina, mais elle n'osait pas.

— Lenuta... appela la Roumaine à voix basse. Lenuta, réveille-toi, c'est l'heure...

La jeune Serbe ne bougea pas. Elle était certaine que sa geôlière devait être en train de dévorer des yeux son corps abandonné. Elle allait faire durer le plaisir, ne pas la réveiller trop vite...

Effectivement, c'est d'une voix presque inaudible que Cosmina répéta :

— Lenuta... il faut te réveiller, ma belle...

Lenuta sentit une main se poser sur son front et caresser doucement ses cheveux. Elle eut du mal à rester impassible : son petit piège commençait de fonctionner !

La main de Cosmina descendit sur sa joue, puis son cou. Elle parut hésiter à aller plus loin, mais finalement s'aventura vers la poitrine offerte de la fausse dormeuse. Tout en s'enhardissant, elle ne cessait de murmurer, mais de plus en plus faiblement, pour être certaine de n'être pas entendue :

— Lenuta, ma chérie... il faut te réveiller...

Et sa voix était de plus en plus tendre et caressante.

Lorsque la paume de Cosmina se referma sur son sein droit, Lenuta sentit le mamelon de celui-ci s'ériger. Elle avait toujours été très sensible des seins...

Elle jugea bon d'émettre un petit gémissement, comme si elle réagissait à l'excitation depuis le fond de son sommeil. Et elle en profita pour bouger un peu et écarter encore plus sa jambe gauche. Elle était certaine que sa geôlière avait les yeux braqués sur son entrejambe touffu.

Lorsque, autour de son mamelon durci, les doigts de Cosmina furent remplacés par ses lèvres, Lenuta jugea qu'il était temps de sortir de son faux sommeil. Elle poussa un profond soupir de bien-être et posa ses deux mains sur les cheveux blonds de la gouvernante.

— Comme c'est bon, ce que vous me faites ! murmura-t-elle sur un ton extasié, comme si elle était en plein délire érotique. Encore, s'il vous plaît...

Surprise, Cosmina s'était raidie et légèrement redressée. À présent, les visages des deux femmes n'étaient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Lenuta vit une lueur d'affolement passer dans les yeux bleus très

clairs, et elle comprit qu'elle devait absolument prendre l'initiative, si elle voulait contrôler la situation.

Elle sourit aussi tendrement que possible à Cosmina. Puis prenant son visage d'ange entre ses deux mains, elle l'attira à elle, posa ses lèvres sur les siennes et en força doucement le barrage du bout de la langue. Lorsque celle de sa partenaire vint timidement au-devant de la sienne, elle sut que la partie était quasiment gagnée.

Accentuant son baiser, lui communiquant une sorte de passion érotique, Lenuta plaqua le corps délié de Cosmina contre elle. Puis, d'un mouvement des reins, elle la fit rouler sur le côté, de façon à se retrouver au-dessus d'elle.

La gouvernante se laissa faire sans résister ni protester. Quand Lenuta, sans cesser de l'embrasser, entreprit de dégrafer son chemisier strict, elle se mit à respirer plus fort et ses joues se colorèrent vivement.

La jeune Serbe retint le sourire de triomphe qui lui montait aux lèvres : cette fois, la Roumaine était totalement en son pouvoir. Elle allait pouvoir agir.

C'est avec beaucoup moins de ménagement qu'elle dégrafa sa jupe grise et l'en débarrassa. Lorsqu'elle s'attaqua à la petite culotte de coton blanc, Cosmina eut un dernier sursaut :

— Non, s'il te plaît... Il ne faut pas ! C'est mal...

Lenuta faillit lui répliquer que quand on garde des filles prisonnières et qu'on accepte sans broncher de les voir se faire violer et torturer par des brutes épaisses, on ne la ramène pas avec le Bien et le Mal. Mais l'heure n'était ni à la philosophie ni à la morale...

Afin de raffermir son emprise sur la blonde, Lenuta se jeta sur elle de tout son long et l'embrassa goulûment. Sans avoir besoin de se forcer du reste : le fait de sentir cette très belle femme, sensiblement plus âgée qu'elle, tomber complètement en son pouvoir érotique, commençait à lui mettre sérieusement le feu au ventre.

Mais sa tête, elle, restait de glace.

— Non, ce n'est pas mal, murmura-t-elle à son oreille, tout en pétrissant sa poitrine menue, aux pointes totalement érigées. C'est l'amour, c'est le désir... Depuis le tout début j'ai envie de toi... envie de te faire jouir ! Laisse-toi faire, mon amour laisse-moi t'aimer ! Tu es si belle...

Sous elle, Lenuta sentit le corps de Cosmina s'alanguir, s'abandonner. Elle était bel et bien vaincue et n'attendait plus que le plaisir promis.

Lenuta se désunit d'elle, pour se mettre à genoux sur le sol rugueux et froid. Puis, écartant avec autorité les cuisses de la Roumaine, elle lui arracha littéralement sa petite culotte, arrachant par la même occasion un gémissement de désir à Cosmina, dont les reins se cambrèrent malgré elle.

Durant une seconde ou deux, Lenuta fut enivrée par le parfum qui

s'exhalait du sexe blond qui s'ouvrait en corolle juste sous ses yeux. Et elle regretta de n'avoir pas le temps de se consacrer pleinement à cette fleur superbe.

Elle plaqua ses lèvres sur cet affolant fruit féminin, et aussitôt, dès que sa langue darda entre les pétales humides, Cosmina se mit à haleter.

C'était exactement ce que Lenuta voulait : qu'elle perde le sens des réalités et, donc, toute velléité de défense.

Sans cesser de lécher le petit bourgeon dur et vibrant que sa langue avait su dénicher, Lenuta, de sa main droite, attrapa à tâtons le lourd pichet de grès dans lequel se trouvait sa ration d'eau potable. Elle assura sa prise sur l'anse. Puis, après un dernier coup de langue sur le clitoris dardé de la Roumaine, elle se redressa de toute sa hauteur.

Perdue dans son délire érotique, ligotée par le plaisir, Cosmina ne s'étonna même pas de voir sa prisonnière surgir soudain au-dessus de son corps frémissant, le visage animé par une froide et rageuse détermination.

Elle n'esquissa pas un geste pour se protéger, lorsque le lourd pichet s'abattit de toute la force de Lenuta sur sa tempe gauche, se brisant sous le choc.

Cosmina Suceava sombra dans un profond trou noir, sans même avoir poussé un cri.

Aussitôt, Lenuta Krusevac bondit hors du lit. Il n'y avait plus une seconde à perdre. Son plan était simple : revêtir les vêtements de sa geôlière et sortir d'ici. Après, une fois dehors, elle aviserait.

Elle avait déjà le chemisier de Cosmina en main lorsqu'un bruit l'immobilisa, tous les sens en alerte. Non, ce n'était pas un bruit, c'était pire.

C'était les échos de deux voix. Deux voix masculines, quelque part, pas très loin.

Des voix qui s'exprimaient en roumain.

Iancu Zalău et Razvan Sibiu, les deux sbires de Vasile Râmnicu, qui devaient s'impatience de ne pas voir la gouvernante remonter de la cave avec sa prisonnière, et qui venaient aux nouvelles !

Lenuta comprit qu'elle n'avait pas le temps de s'habiller. Tant pis ! Elle eut tout de même la présence d'esprit de rafler le trousseau de clés de Cosmina et de refermer la porte de sa cellule derrière elle : ça les retarderait toujours d'autant. Elle s'engagea dans le couloir, en priant pour avoir le temps de grimper l'escalier et de déboucher au rez-de-chaussée avant l'arrivée des deux gorilles.

Prière non exaucée : juste après le coude que faisait le couloir, elle perçut nettement des pas descendant l'escalier. Elle n'eut que le temps de se jeter dans l'ombre du deuxième couloir, celui qui conduisait aux « toilettes ».

Les deux Roumains passèrent à moins de cinquante centimètres d'elle

sans la voir, et disparurent en direction de sa cellule.

Dès qu'ils eurent passé le coude, Lenuta se rua dans l'escalier, en s'efforçant de ne pas faire tinter les clés du trousseau métallique qu'elle serrait contre sa poitrine nue.

Elle déboucha dans une sorte de pièce vide et nue, sur laquelle donnaient deux portes. L'une en bois verni lui sembla être plutôt une porte d'intérieur. La seconde au contraire, métallique, avait des airs de porte extérieure ; et c'est celle-ci qu'elle choisit de pousser.

La Serbe faillit pousser un cri de triomphe en se retrouvant à l'air libre. À la clarté de la lune presque pleine, elle constata que devant elle s'étendait une immense pelouse vallonnée et parsemée de quelques grands arbres. Au-delà commençait ce qui ressemblait à la masse sombre d'une forêt.

C'était par là qu'elle devait aller ! Courir aussi vite que possible, pour atteindre le bois et se mettre à couvert de ses arbres. Ensuite ? Eh bien, ensuite, elle aviserait.

Lâchant le trousseau qui ne lui était plus utile, sans même prendre le temps de jeter un coup d'œil à la bâtisse dont elle venait de s'échapper, Lenuta se mit à courir droit devant elle, dans l'herbe légèrement humide. Le temps était très doux et, au bout d'une centaine de mètres, elle fut en nage, malgré sa complète nudité.

Il lui restait environ le tiers de la grande pelouse à parcourir, lorsque dans son dos, loin, elle entendit des vociférations. Presque aussitôt, un coup de feu, qui résonna comme un coup de tonnerre à ses oreilles.

Trop prise par sa course pour avoir réellement peur, Lenuta se mit à courir en zig-zag. Il y eut un deuxième coup de feu de tiré, qui ne l'atteignit pas plus que le premier.

Enfin, elle parvint à l'orée du bois. Sans se soucier des branches basses qui égratignaient sa peau, elle parcourut encore quelques mètres avant de s'arrêter, le cœur battant la chamade et la respiration courte. Puis, elle se retourna et scruta la prairie, inondée de la clarté blême de la lune. Elle vit deux petites silhouettes avancer rapidement dans sa direction.

Lenuta comprit que les deux tueurs roumains l'avaient prise en chasse.

Comme il n'y avait rien d'intéressant à la télé, Pascal Vandeuil caressait sa femme. Agnès, dont la tête blonde reposait sur les genoux de son mari, avait fermé les yeux et laissait gentiment la main masculine à laquelle elle était habituée, se promener sur sa poitrine menue, passer d'un sein à l'autre, comme au hasard.

Elle serait bien allée mettre un peu de musique d'ambiance, mais elle avait peur de rompre le charme en se levant. Après douze ans de mariage, ce

n'était plus tous les soirs que Pascal s'intéressait à son corps. Sous sa nuque, elle avait senti se former une bosse dure qui lui paraissait annonciatrice de plaisirs plus conséquents, mais elle restait immobile : dans ce domaine du sexe, comme dans tous les autres, Pascal avait horreur qu'on lui force la main – ou autre chose.

L'expression « lui forcer la bite » se présenta à l'esprit d'Agnès Vandeuil et la fit sourire. Ce dont son mari, dont les doigts s'aventuraient à présent sur son ventre plat et satiné, s'avisait immédiatement.

— Qu'est-ce qui te fait rire, mamour ? demanda-t-il, avec un léger soupçon dans la voix.

Pascal Vandeuil, comme tous les gens à peu près dénués d'humour, avait toujours plus ou moins l'impression que la gaîté des autres le prenait pour cible.

— Non, non, rien... murmura sa femme sans ouvrir les yeux. Continue... Je suis bien...

Elle espérait que cet encouragement allait inciter Pascal à poursuivre ses explorations et à se diriger franchement « vers le sud » de son corps abandonné.

C'est du reste ce qu'il aurait probablement fait si de violents coups n'avaient été au même moment frappés à la porte d'entrée de leur maison, située en bordure du bois, un peu isolée des autres, au calme.

Il était neuf heures et demie passées de quelques minutes, la nuit régnait depuis longtemps.

Les époux Vandeuil s'immobilisèrent, retenant leur respiration sans même en avoir conscience.

Les coups reprirent au bout de quelques secondes, avec une force accrue. En même temps, une voix féminine, affolée et haletante, s'éleva dans le silence, débitant des mots de mauvais anglais, avec un accent bizarre :

— Ouvrir ! pitié ! ouvrir la porte ! S'il vous plaît !

Le fait que la voix soit celle d'une femme rassura Pascal Vandeuil, qui, lui soulevant la nuque, incita sa femme à se rasseoir dans le canapé où ils étaient.

— Je vais voir ce que c'est ! dit-il en se levant, avec une mâle assurance un peu surjouée.

Il se dirigea résolument vers le vestibule rectangulaire et spacieux, suivi par Agnès que la curiosité poussait, annulant sa crainte. Il ouvrit résolument la porte.

Comme Agnès Vandeuil le raconta ensuite aux policiers venus l'interroger, son mari et elle crurent d'abord, pendant une fraction de seconde, à une hallucination. Ou même à une apparition surnaturelle.

Comment expliquer autrement le fait de se retrouver face à face, à près de dix heures du soir, dans ce coin tranquille et bourgeois de la vallée de

Chevreuse, avec une fille entièrement nue, au visage hagard et au regard terrorisé ?

Lenuta Krusevac bouscula presque Pascal Vandeuil pour se ruer à l'intérieur de la maison. D'autorité, elle claqua la porte derrière elle et tourna le gros verrou deux fois.

Enfin, la tension nerveuse retombant d'un coup, elle éclata en sanglots et se laissa glisser sur le sol, telle une poupée brusquement désarticulée.

— Bon sang, mais qu'est-ce que... commença Pascal Vandeuil, l'air totalement ahuri.

Mais il fut interrompu par sa femme, qui, dans les circonstances graves de l'existence, se montrait toujours plus « performante » que lui :

— Plus tard les questions, mamour : aide-moi à la transporter sur le canapé, dit-elle d'un ton sans réplique, en saisissant Lenuta sous les aisselles.

Habitué à obéir à sa femme, malgré les airs très « commandant de bord » qu'il prenait vis-à-vis de leurs amis, Pascal Vandeuil glissa ses mains sous les genoux de leur étrange visiteuse – en essayant de ne pas trop lorgner sur sa lourde poitrine ni sur le triangle fourni et bouclé de son ventre. Ensemble, ils la soulevèrent sans trop d'effort et allèrent l'asseoir sur le canapé qu'ils venaient de quitter.

Déjà, la crise passée, Lenuta reprenait ses esprits. Ses sanglots cessèrent brusquement et elle parvint même à offrir une ébauche de pâle sourire à ces deux inconnus. À ses sauveurs : c'est le mot qui se forma spontanément dans son esprit, encore embrumé par la course à laquelle elle venait de se livrer dans le bois, ses poursuivants aux troussees.

Depuis qu'elle avait refermé la porte au verrou, elle se sentait inexplicablement en sécurité.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda Pascal Vandeuil, cependant qu'Agnès revenait de la chambre conjugale avec l'une de ses robes de chambre – la rose à petites fleurs mauves –, dont elle couvrit le corps nu de l'inconnue.

De la tête, Lenuta fit signe qu'elle ne comprenait pas la question. Pascal se souvint que, lorsqu'elle frappait à leur porte, elle avait prononcé quelques mots d'anglais. Il rassembla donc les maigres connaissances qu'il avait de cette langue, afin de répéter sa question en mauvais anglais :

— *What happen to you ?*

— *Bad men...* articula Lenuta qui, elle-même, ne baragouinait que quelques mots. *Me... prisoner...*

Petit à petit, avec bien des difficultés de part et d'autre, les Vandeuil parvinrent à en savoir un peu plus. Sauf que ce qu'ils apprenaient était tellement ahurissant et incompréhensible qu'ils ne se sentaient pas plus avancés.

D'après les lambeaux de phrases émises par Lenuta, Pascal croyait avoir compris qu'elle venait de Sarajevo, puis qu'elle avait été enfermée dans une cave « du Moyen Âge ». Mais aussi, plus étrange, qu'elle avait été violée dans une chambre de vaisseau spatial, information qui le fit douter de la santé mentale de leur visiteuse.

Comme souvent chez les Vandeuil, ce fut à Agnès qu'il revint de prendre la décision qui s'imposait.

— Bon, je crois que le mieux est de l'installer dans la chambre d'amis et qu'elle passe une bonne nuit afin de se remettre. Demain, ses explications seront peut-être plus claires et, le cas échéant, on appellera la police.

Pascal traduisit laborieusement ce que venait de dire sa femme. Lenuta comprit l'essentiel, et elle se sentit soulagée de voir qu'on ne la mettait pas dehors. Bizarrement, le sentiment de sécurité que lui procurait cette maison et ce couple de Français continuait de l'habiter.

Elle opina vigoureusement de la tête, avec un sourire plein de gratitude. Agnès, qui se sentait émue par la détresse qu'elle sentait dans cette fille, lui tendit la main pour l'inciter à se lever du canapé et à la suivre.

— Je vais lui préparer du lait chaud et deux tartines, ça l'aidera à s'endormir, annonça Pascal Vandeuil, en se dirigeant vers le couloir menant à la cuisine.

Se tenant toujours par la main, les deux femmes empruntèrent le couloir opposé, celui qui desservait les deux chambres de la maison et la salle de bain.

Agnès Vandeuil ouvrit la porte de la chambre d'amis, puis abaissa l'interrupteur pour donner de la lumière.

— Alors ? demanda simplement Razvan Sibiu, en rejoignant Iancu Zalau derrière le tronc du grand marronnier où le Roumain se dissimulait.

Zalau désigna la maison moderne qui se trouvait en face d'eux, juste de l'autre côté de la minuscule route :

— Elle est entrée là...

— Tu penses qu'il y a beaucoup de monde dans cette baraque ? demanda son acolyte.

— J'ai aperçu juste un couple, quand la porte s'est ouverte, mais ça ne veut rien dire...

Juste à cet instant, la fenêtre située tout à droite de la maison s'éclaira. À travers le voilage, les deux Roumains embusqués distinguèrent nettement deux femmes qui pénétraient dans ce qui semblait être une chambre. L'une était une blonde qu'ils n'avaient jamais vue.

L'autre était Lenuta Krusevac.

— Cette salope va tout de suite comprendre sa douleur... grommela Razvan Sibiu, en vérifiant que le cran de sûreté de son pistolet était bien relevé. Toi, attends-moi là, ce ne sera pas bien long...

Il sortit de derrière le marronnier et traversa rapidement la petite route déserte. Puis, arrivé contre la petite barrière de bois blanche qui entourait le jardin et le pavillon, il leva lentement son arme vers la fenêtre éclairée.

Pascal Vandeuil finissait de verser le lait fumant dans le bol en faïence de Gien, lorsque le coup de tonnerre éclata, terriblement proche.

Aussitôt près, il se dit que ce n'était pas un coup de tonnerre ; ça ressemblait plutôt à...

Le hurlement d'Agnès lui vrilla les tympans et il faillit laisser tomber la casserole, de saisissement.

Il sortit de la cuisine comme un fou, traversa le salon en diagonale, se rua dans le second couloir et fit irruption dans la chambre d'amis.

Agnès était là, debout, les mains sur les oreilles, hurlant sans discontinuer.

À ses pieds gisait leur visiteuse inconnue, bizarrement recroquevillée sur elle-même, la robe de chambre relevée sur ses cuisses charnues.

Le haut de sa tête n'était plus qu'une écœurante bouillie de sang, de cervelle et d'éclats d'os.

CHAPITRE IX



— Marjeta Dunajska ! claironna triomphalement Aimé Brichot, en faisant irruption dans le bureau des Affaires recommandées, une feuille de papier à la main.

— Enchantée, Géraldine Hébert... plaisanta cette dernière, mais sans parvenir à distraire Brichot, qui fonça droit sur le bureau de Boris Corentin.

— Les renseignements demandés à Ljubljana[1] viennent tout juste d'arriver chez Baba, annonça Brichot, en posant la feuille devant sa flèche.

— Intéressants ? demanda celui-ci, avant même d'y jeter un premier coup d'œil.

— Je crois bien ! La fille au tatouage a été signalée disparue il y a exactement une semaine, par ses parents. Mais il y a plus intéressant, pour nous...

Boris Corentin retint le petit soupir d'agacement qui lui montait aux lèvres : il fallait toujours que son coéquipier ménage son petit suspense...

— Vas-y, Mémé, on est tout ouïe...

— Eh bien, voilà : durant les trois semaines qui ont précédé sa disparition, cette Marjeta avait un nouveau petit ami. Lequel a lui aussi disparu de la circulation en même temps que notre citoyenne Slovène. Et vous savez quoi ?

— Non, mais on aimerait bien... glissa Géraldine Hébert avec un petit sourire d'encouragement.

— Le petit ami en question, reprit Aimé Brichot, d'après le témoignage de la meilleure amie de la disparue, était de nationalité roumaine !

Pour le coup, Boris Corentin se sentit gagné par l'excitation d'Aimé Brichot : il commençait à y avoir beaucoup de Roumains, dans cette histoire.

— À propos de Roumains, dit alors Géraldine Hébert : et le chauffeur du camion « volé » ?

— Toujours injoignable... répondit laconiquement Boris Corentin, tout en parcourant la feuille de papier rapportée par Aimé Brichot.

— Tu ne crois pas, fit celui-ci, qu'il faudrait avoir une nouvelle conversation approfondie avec ce Vasile Râmnicu ?

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire, Mémé ! approuva Corentin. Je propose que tu l'appelles pour vérifier qu'il est bien à son bureau, puis nous...

Il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone de bureau, dont il décrocha le combiné immédiatement :

— Commandant Corentin, j'écoute !

Aimé Brichot et Géraldine Hébert virent les traits de leur chef se figer. Puis, apparut dans ses yeux une lueur d'excitation qu'ils connaissaient bien : celle du grand fauve qui vient de lever une piste toute fraîche.

— Très bien, merci de m'avoir averti, Monsieur le commissaire, dit Corentin en conclusion. Nous arrivons immédiatement.

Il raccrocha et regarda tour à tour ses deux coéquipiers avec une mine gourmande :

— Les événements se précipitent, on dirait...

— C'est bon, pas la peine de faire traîner ! grommela Aimé Brichot, qui supportait mal chez les autres ce qu'il aimait à leur infliger lui-même.

— Il y a eu du grabuge, hier soir, en vallée de Chevreuse, reprit Corentin, en quittant son fauteuil. Un couple a recueilli une fille, qui a déboulé chez eux entièrement nue.

— Original... glissa Géraldine Hébert, en remontant ses petites lunettes sur son nez retroussé.

— Ce qui l'est encore plus, c'est que la fille en question s'est fait descendre quelques minutes plus tard, d'une balle en pleine tête, tirée depuis l'extérieur de la maison, reprit Corentin. Et vous savez où se trouve cette maison ?

— Non, mais...

— À moins de deux cents mètres du mur encerclant le *Domaine des anges amoureux* ! conclut triomphalement Boris Corentin. Bon, allez, on y va !

Une quarantaine de minutes plus tard, Boris Corentin rangeait la 307 de service le long du portail de la maison des époux Vandeuil. Il y avait là une autre voiture. Le portail était à demi ouvert, et les trois policiers s'engouffrèrent résolument dans le petit jardin bien entretenu.

D'un seul coup d'œil, les trois policiers repérèrent tout de suite que l'une des fenêtres, la plus à droite, avait un carreau cassé : c'est par là que le tueur

avait dû tirer...

La porte de la maison s'ouvrit presque instantanément, après que Corentin eut enfoncé le bouton de la sonnette. Sur un homme d'une quarantaine d'années, blond, un peu dégarni sur le devant du crâne, la silhouette frêle, le visage défait et d'une pâleur terreuse.

— Monsieur Vandeuil ? s'informa Boris Corentin avec précaution, vu l'état chancelant du bonhomme. Nous sommes de la police...

Sans même répondre, Pascal Vandeuil les précéda jusqu'au salon, où il se laissa tomber dans le premier fauteuil se présentant à lui. D'un geste las et vague, il désigna le canapé à ses trois visiteurs.

— Votre épouse n'est pas là, Monsieur Vandeuil ? s'informa Géraldine Hébert d'une voix douce, en s'efforçant de capter le regard de leur hôte.

Pour la première fois, Pascal Vandeuil parut sortir de son hébétude. Il regarda tour à tour les trois policiers, avec un certain étonnement, comme s'il s'avisait seulement maintenant de leur présence sous son toit.

— Elle est dans notre chambre... répondit-il d'une voix détimbrée et à peine audible. Avec le psychologue qu'on nous a envoyé. Elle est complètement sous le choc... J'ai bien cru qu'elle allait devenir folle... C'était vraiment atroce de la voir, vous savez...

— Nous comprenons parfaitement, lui assura Géraldine Hébert, de cette même voix presque maternelle qu'elle savait prendre dans ce genre de situation.

— Est-ce que vous pouvez nous raconter ce qui s'est passé exactement chez vous hier soir, Monsieur Vandeuil ? enchaîna Boris Corentin.

Alors, au prix d'un réel effort, Pascal Vandeuil parut enfin capable de revenir à la réalité. Et, d'une voix d'abord bredouillante, puis de plus en plus ferme, il relata les événements, depuis les coups frappés à la porte par Lenuta Krusevac – dont il ignorait les nom et prénom, bien entendu – jusqu'au hurlement de sa femme et à la macabre découverte qu'il avait faite.

— Est-ce que cette... cette personne vous a dit pourquoi et comment elle était arrivée jusqu'à chez vous, et surtout dans cet état ? s'enquit Aimé Brichot.

Pascal Vandeuil haussa légèrement les épaules :

— Vu mon anglais pitoyable et le sien, la conversation s'est réduite à peu de choses, vous savez... Et puis, elle racontait des trucs sans queue ni tête. À tel point que ma femme l'a crue folle, c'est pour vous dire !

— Quel genre de « trucs sans queue ni tête », Monsieur Vandeuil ? demanda Boris Corentin.

De nouveau, son interlocuteur eut un léger haussement d'épaules avant de répondre :

— Oh, des trucs à peine compréhensibles... et même pas du tout ! Par

exemple, elle a commencé par nous dire qu'elle avait été prisonnière dans « une cave du Moyen Âge » ! Puis, violée dans la chambre d'un vaisseau spatial ! Enfin, bref, c'était n'importe quoi, vous voyez...

Pascal Vandeuil ne devait jamais comprendre pourquoi ses dernières paroles avaient brusquement plongé les trois policiers dans un tel état d'excitation, vu qu'ils ne prirent pas la peine de le lui expliquer.

Malgré le désir qu'ils avaient de se communiquer leurs impressions, ils s'attardèrent à poser encore quelques questions à Pascal Vandeuil.

Ils auraient également bien aimé interroger Agnès, sa femme, mais, lorsqu'ils tentèrent de le faire, le psy leur signifia qu'après avoir pris les comprimés qu'il lui avait donnés, Agnès Vandeuil s'était enfin endormie et qu'il était nettement préférable de ne pas la tirer de ce premier sommeil, dont elle avait grand besoin, après le choc qu'elle avait subi.

D'un ton conciliant mais assez ferme, il leur conseilla de revenir d'ici quatre ou cinq heures, « le temps qu'elle ait récupéré toutes ses facultés de jugement et d'analyse ».

Ils s'inclinèrent et, assez rapidement, prirent congé de Pascal Vandeuil, retombé dans son apathie morose.

— La chambre d'un vaisseau spatial ! s'exclama Géraldine Hébert, dès qu'ils se retrouvèrent dehors. Ça ne pourrait pas être la suite « Star Trek » dont nous a parlé Dores Serrinha, la patronne du motel, ce truc ?

— Motel qui se trouve justement à un jet de pierre d'ici, ajouta Boris Corentin.

— Oui, bon, mais les caves « du Moyen Âge » demanda alors Aimé Brichot.

Boris Corentin le regarda avec un petit sourire :

— Il y a bien un château, dans ce domaine, non ? Et il y a quoi, Mémé, sous un château ?

CHAPITRE X



Dores Serrinha s'arrêta devant la porte de la chambre de son mari et inspira un grand coup avant de frapper puis d'entrer sans attendre de réponse, ainsi que c'était la coutume entre eux, depuis l'accident de chasse.

Cinq minutes avant, Bertrand d'Allaucourt l'avait « sonnée » sur son portable pour la prier de monter sans délai le voir, parce qu'il voulait lui parler.

Or, c'est une chose qu'il ne faisait jamais. D'abord par fierté – ou orgueil –, pour essayer de se prouver à lui-même qu'il était « indépendant ». Ensuite parce que, dans son esprit, une comtesse d'Allaucourt n'avait pas à être « sonnée » comme une vulgaire femme de chambre, fût-ce par son propre mari. C'était une question de principes.

Du coup, Dores se demandait à quoi elle pouvait bien s'attendre. D'autant que le ton de voix de son mari avait été rien moins qu'aimable...

Sous le coup d'une brusque inspiration, elle défit deux boutons supplémentaires dans le bas de sa petite robe, qui s'ouvrait par-devant. De façon à ce que, au moindre de ses mouvements, ses cuisses se découvrent quasiment jusqu'à leur point de jonction.

Pendant qu'elle y était, elle en défit un autre, mais cette fois dans le haut, afin de rendre encore plus plongeant son décolleté, qui l'était déjà pas mal.

Puis, Dores resta encore quelques secondes immobile, hésitant à cogner à la porte derrière laquelle l'attendait son mari, comme prise d'appréhension.

Elle finit par se décider, frappa deux coups au chambranle et pénétra dans la pièce.

Comme d'habitude, Bertrand était assis dans son fauteuil, près de la fenêtre donnant sur le grand parc du domaine – ce parc où il aimait tant à se promener, « avant »... –, le volume des *Pensées* de Pascal entre les mains, une édition richement reliée du début du XVIII^e siècle.

La Brésilienne nota tout de suite que son mari feignait de ne pas l'avoir entendue entrer et qu'il faisait mine de poursuivre sa lecture. Signe qu'il n'était pas de bonne humeur.

— Vous avez besoin de quelque chose, mon ami ? demanda-t-elle suavement, en s'approchant de lui à pas prudents.

Enfin, d'Allaucourt daigna reposer son livre sur ses genoux et relever la tête vers elle. Ses yeux étaient d'une fixité qui la fit presque frissonner.

— J'aimerais surtout que l'on m'explique, que *vous* m'expliquiez, ce qui se passe exactement dans *ma* maison ! répondit-il d'un ton glacial.

Dores sentit son cœur se mettre à battre plus vite, mais elle réussit à garder un ton de voix très calme :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Je ne comprends pas... Il ne se passe rien de spécial !

— Et les deux coups de feu que j'ai entendus hier soir ? répliqua d'Allaucourt, de plus en plus cinglant. Ils signifiaient quoi, ces deux coups de feu ?

Dores prit un air étonné :

— Des coups de feu ? Voyons donc ! Vous avez dû rêver ! Il n'y a eu absolument aucun coup de feu ! Qui donc aurait bien pu tirer des coups de feu ?

— C'est précisément ce que j'aimerais savoir, figurez-vous ! Je trouve intolérable que l'on puisse tirer chez moi et sans que j'en sois averti encore !

— C'étaient peut-être des pétards ? risqua Dores, qui sentait son assurance fondre de seconde en seconde, face au regard glacial et fixe de Bertrand.

— Très chère, ne me prenez pas *en plus* pour un imbécile ! tonna d'Allaucourt. Je suis peut-être tétraplégique mais je ne suis pas sourd ! Et pas non plus idiot au point de confondre des tirs d'armes à feu avec de vulgaires pétards ! Donc, je vous repose la question : qui s'est permis de faire usage de ces armes dans l'enceinte de mon domaine ?

— Mais... Mais, je...

N'ayant pas eu le temps de préparer une quelconque stratégie, ne sachant pas sous quelle forme allait venir le danger, la Brésilienne se sentit cueillie à froid et en train de perdre complètement les pédales. Elle fit un violent effort sur elle-même pour reprendre l'avantage.

— Mais comment voulez-vous que je le sache, d'abord ? fit-elle mine de s'emporter. Peut-être l'un des clients d'hier a-t-il cru bon de venir avec son fusil de chasse et a-t-il essayé de tirer l'une des bêtes du parc, est-ce que je sais, moi ! Vos questions sont offensantes, à la fin !

D'habitude, lorsqu'elle « montait en régime » comme cela, Bertrand d'Allaucourt faisait tout de suite machine arrière et se montrait soudain tendre et conciliant, dans l'espoir de calmer sa volcanique épouse.

Mais pas cette fois.

Il resta froid, l'œil scrutateur comme s'il cherchait à lire à l'intérieur de son cerveau les secrets qu'elle tentait de lui cacher. Il eut même un petit sourire, mi-ironique, mi-méprisant, qui fit désagréablement frissonneriores.

— Vous devriez éloigner d'ici certains de vos nouveaux amis, ma chère, dit le comte sur un ton doucereux, d'autant plus effrayant pour sa femme qu'il se voulait anodin, presque badin. Je crois que leurs visites trop assidues finiront par faire jaser... voire par attirer certains regards sur vos petites activités lucratives, ce qui serait fort regrettable...

Dores eut l'impression que la foudre venait de la frapper. Sauf à imaginer une improbable coïncidence, le petit discours que venait de lui tenir son mari ne pouvait, dans son esprit, ne signifier qu'une seule chose.

Qu'il était au courant de ses « accords » avec Vasile Râmnicu. Ou, du moins, s'il n'était pas réellement au courant, qu'il en avait de forts soupçons. Et que, sans jamais quitter son fauteuil, il avait eu suffisamment d'intelligence et de finesse pour comprendre qu'elle,iores, sa femme, lui cachait des choses tout à fait inavouables.

Et, ça, cette soudaine intrusion de Bertrand dans ses affaires les plus privées, c'était sinon catastrophique, du moins extrêmement ennuyeux.

Ne sachant trop que faire ni que dire,iores décida qu'il fallait avant tout parler de ce nouvel aspect des choses avec Vasile : lui, il saurait.

En attendant, il lui fallait « déminer » la méfiance, pour ne pas dire l'hostilité, de son mari. Et, pour ça, elle savait très bien comment s'y prendre...

Elle marcha résolument jusqu'à son fauteuil et se planta devant lui, mains sur les hanches, les reins cambrés, les jambes suffisamment écartées pour que s'ouvrent les pans de sa robe à petits boutons nacrés.

Durant quelques secondes, Bertrand d'Allaucourt garda son visage blême et maigre ostensiblement tournée vers la fenêtre et le grand parc verdoyant et arboré qui s'étendait au-delà.iores ne s'en formalisa pas : elle savait très bien ce qui allait se passer, quel serait son triomphe.

Et, en effet, au bout d'un court moment, la tête de son mari se tourna vers elle, comme contre sa volonté même, et ses yeux striés de rouge s'abaissèrent vers ses cuisses nues.

Puis, elle aussi semblant animée d'une vie propre, autonome, la main noueuse du comté se souleva de l'accoudoir pour venir se poser au creux du genou de la Brésilienne.

Ses longs doigts nouveaux remontèrent lentement le long de la face interne de la cuisse satinée et naturellement cuivrée, sans queiores fasse le moindre mouvement. Aussi passive que si elle ne s'était avisée de rien.

Lorsque la main de son mari s'insinua sous sa jupe, elle jugea qu'il était

temps de passer à la « phase II » d'une saynète qui se jouait entre eux régulièrement.

Elle se pencha légèrement vers son mari, et lui demanda avec beaucoup de sollicitude :

— Voudriez-vous que je vous installe sur votre lit, mon ami ? Vous devez avoir envie de vous reposer un peu...

Toujours silencieux, Bertrand d'Allaucourt se contenta d'un petit hochement de tête et, aussitôt, retira sa main fureteuse de sous la jupe de sa femme.

Celle-ci le prit à bras-le-corps, comme elle avait l'habitude de le faire, le souleva sans grand effort, se redressa et alla le déposer délicatement sur son grand lit.

Le visage parcheminé et terreux du vieillard prématuré ne marquait aucun sentiment, aucune émotion. Comme si rien de tout cela ne le concernait.

Puis, Dore monta elle-même sur le lit et s'installa au-dessus de son mari, les genoux de part et d'autre de ses épaules, le corps tourné vers le pied du lit, à l'envers du sien.

Elle déboutonna entièrement sa jupe et apparut uniquement vêtue du buisson noir et fraîchement taillé de son intimité, située à quelques centimètres du visage de d'Allaucourt.

Ensuite, elle fit lentement descendre sa croupe superbe vers ce visage, toujours aussi impassible.

Jusqu'à ce que le profond sillon de sa croupe entre en contact avec les lèvres minces et ridées de Bertrand.

Lorsqu'elle sentit la langue de celui-ci se mettre à fouiller délicatement dans les replis soyeux de son intimité, Dore se détendit un peu, sachant que, désormais, son mari était totalement à sa merci.

Lors de ces petits jeux, auxquels Dore acceptait de se livrer deux ou trois fois par semaine, il arrivait encore que les lèvres et la langue de son mari, demeurées habiles, parviennent à la mener jusqu'à l'orgasme.

Mais elle savait que ce ne serait pas le cas aujourd'hui, Bertrand dût-il s'acharner sur son petit bourgeon dur et saillant, pourtant si sensible.

Parce que, dans un coin de son cerveau, l'empêchant de se livrer totalement aux caresses que lui prodiguait Bertrand, subsistait la crainte d'un danger vague, imprécis. Un danger qui l'effrayait d'autant plus qu'elle ne parvenait pas à se représenter la forme sous laquelle il allait se matérialiser.

CHAPITRE XI



En entendant s'ouvrir la porte du bungalow de réception, Dore Serrinha leva la tête, accrochant à son visage sensuel un sourire de bienvenue machinal.

Sourire qui s'effaça aussitôt lorsqu'elle reconnut l'homme et la femme qui venaient d'entrer. C'était les deux flics qui étaient déjà venus l'interroger, deux jours plus tôt, à propos de ce maudit camion frigorifique.

C'était la fille rousse (très jolie, d'ailleurs...) qui l'intriguait le plus. Parce que, tout de même, six jours plus tôt, elle était bel et bien venue au motel, avec une autre fille, pour s'envoyer en l'air en toute discrétion, comme n'importe quel autre client. Et, pourtant, elle était flic.

Du coup, et surtout en les voyant entrer à la réception pour la seconde fois, Dore se posait une question qui devenait angoissante, à force de la tourner dans sa tête : la fille rousse était-elle venue chez elle par pure coïncidence, ou bien était-elle en service commandé ?

Si la deuxième hypothèse était la bonne, cela signifierait que la police avait l'œil sur le motel, et sur elle-même, depuis déjà un petit moment. Et, donc, des raisons, de s'y intéresser. Ce qui était tout sauf rassurant...

Malgré tout, Dore parvint à continuer de sourire à Boris Corentin et Géraldine Hébert. Dont aucun des deux ne lui rendit son sourire.

Ce que la Brésilienne ignorait encore – mais plus pour longtemps – c'est que les deux inspecteurs de la Brigade mondaine n'avaient plus aucune raison de se montrer aimable avec elle.

Dans la mesure où, une heure plus tôt, le juge d'instruction leur avait délivré une commission rogatoire en bonne et due forme pour qu'ils puissent perquisitionner en toute liberté au *Domaine des anges amoureux*.

— Vous avez oublié de me demander quelque chose la dernière fois ? s'enquit Dorès d'Allaucourt, en s'efforçant de prendre un ton badin.

Pour toute réponse, et sans se dérider, Boris Corentin lui présenta le document en question, avant de lui expliquer en deux phrases brèves de quoi il s'agissait.

Sous son hâle naturel, la Brésilienne devint soudain très pâle et se mordit nerveusement la lèvre inférieure.

— Est-ce que... Est-ce que je peux savoir pourquoi le juge a cru bon de vous délivrer ce...

— Nous ne sommes pas tenus de vous répondre pour le moment, la coupa sèchement Corentin, en repliant la commission rogatoire pour la fourrer dans sa poche. Pour le moment nous souhaiterions interroger ceux de vos employés qui se trouvaient de service, ici, avant-hier soir...

— Avant-hier soir ?

— Vous m'avez bien entendu, Madame ! D'autre part, je vais vous demander de me remettre le registre où apparaissent les noms de tous vos clients.

Malgré l'angoisse qui lui enserrait la poitrine, Dorès s'autorisa un petit sourire condescendant :

— Mon registre ? Enfin, voyons, il n'y a pas de registre : tout est dans l'ordinateur !

— Dans ce cas, nous allons emporter votre ordinateur, déclara Corentin sans se démonter. Je vous demanderai d'ailleurs de ne plus vous en approcher à partir de maintenant.

— Mais enfin, je...

— Veuillez nous dire qui travaillait ici avant-hier soir, je vous prie ! la coupa Boris Corentin.

La Brésilienne ne jeta qu'un rapide coup d'œil au tableau qui se trouvait accroché à droite de son bureau, avant de se retourner vers les policiers pour répondre :

— C'est tout simple. Mon hôtesse était indisposée et c'est moi qui ai tenu l'accueil pour la remplacer. En dehors de ça, la soirée étant très calme, je n'avais gardé que Germain Pillard, l'un de nos deux hommes de services, et Angèle Boutrou, qui fait office de ce que nous appelons ici les « femmes de chambres ».

— Nous aimerions donc les interroger...

— Pour Angèle, pas de problème : elle vient tout juste d'arriver pour prendre son service, vous la trouverez en train de vérifier si tout est en place dans les trois premiers bungalows. Quant à Germain, il est en congé pour toute la semaine... Je suis désolée...

Sans daigner lui répondre, Boris Corentin se tourna vers Géraldine

Hébert :

— Tâche de trouver cette Angèle Boutrou et interroge-la à propos de ce que tu sais...

Ce « à propos de ce que tu sais » ne fit qu'accroître l'inquiétude qui taraudait Dores...

— Et, bien entendu, tu peux pousser plus loin ton interrogatoire, ajouta Corentin, avec un petit sourire entendu. Pendant ce temps, je vais tâcher de joindre l'heureux vacancier et voir un peu ce que cet ordinateur a dans le ventre. On se retrouve ici ou à la voiture...

— OK, Grand chef, à plus !

Géraldine quitta la réception et, rejoignant le petit chemin qui longeait le lac, elle se mit en route vers les bungalows. Avec un petit pincement au creux de l'estomac. La Brésilienne avait dit qu'elle trouverait la « femme de chambre » dans l'un des trois premiers bungalows.

Or, le troisième était précisément celui où elle avait passé avec Liselotte cette nuit torride qui continuait de la troubler à chaque fois qu'elle y repensait...

Géraldine trouva Angèle Boutrou dans le second bungalow, qui était le seul dont la porte fut grand ouverte. Lorsqu'elle y pénétra, Géraldine fût très surprise de se retrouver d'un coup à l'intérieur d'une maison japonaise traditionnelle, telle qu'elle avait pu en voir au cinéma ou dans des magazines. Il n'y manquait plus que la geisha...

À la place d'une courtisane orientale, Géraldine se retrouva nez-à-nez avec une petite brune au visage rond et au corps charnu, qui sursauta en la voyant.

— Ouaw ! vous m'avez flanqué une de ces trouilles ! s'exclama Angèle Boutrou, en portant la main à sa poitrine, qu'elle avait généreuse.

Elle était vêtue d'une courte robe noire en coton, qui la moulait d'un peu trop près pour être honnête, et d'un petit tablier blanc brodé. Il ne lui manquait plus que la coiffe en dentelle et le plumeau à la main pour ressembler parfaitement à une soubrette de théâtre.

Géraldine lui mit sous le nez – qu'elle avait mignon, jugea-t-elle... – sa plaque de policier, et lui offrit son plus beau sourire, pour adoucir la chose.

— On peut se trouver un coin tranquille pour que je vous pose quelques petites questions ? demanda Géraldine, tout en détaillant la petite brune qui, décidément, aurait été tout à fait à son goût si...

Elle se dit que la fidélité était très belle, mais parfois un peu lourde à porter...

Le sourire d'Angèle s'effaça :

— C'est que... Il faudrait peut-être que j'en parle à Madame, murmura-t-elle d'un ton ennuyé.

— Si c'est de Dores d'Allaucourt que vous voulez parler, elle est au courant, répondit aussitôt Géraldine Hébert, c'est même elle qui m'a dit que je vous trouverais ici. D'ailleurs, mon collègue est avec elle en ce moment : vous pouvez les appeler à la réception, si vous voulez...

Cette réponse parut soulager la femme de chambre, qui s'empressa de dire :

— Non, non, c'est bon, si vous me dites qu'elle est au courant, ça va... Venez, on va passer dans le petit salon, comme on appelle ici : c'est le seul endroit où on peut s'asseoir normalement et pas en tailleur sur des nattes ! Ils sont bizarres, ces Japonais, non ?

Géraldine suivit Angèle dans la pièce voisine, en s'efforçant de ne pas trop s'intéresser à sa croupe rebondie et ferme ni au balancement gracieux de ses hanches...

Effectivement, ce que la petite brune avait appelé le « petit salon » n'avait rien de particulièrement « zen » ni même d'extrême-oriental.

Il y avait là trois fauteuils jonchés de coussins et, de l'autre côté d'une longue table de bois très basse, un canapé à deux places, recouvert d'un tissu à fleur qui lui donnait un vague air de XVIII^e siècle français.

Angèle Boutrou se laissa tomber dans le canapé, sans paraître remarquer que sa robe était remontée presque jusqu'à la lisière de sa petite culotte rose.

Après une seconde d'hésitation, Géraldine Hébert choisit de prendre place à côté d'elle.

— On se tutoie ? proposa-t-elle gentiment. Après tout, je ne dois pas être beaucoup plus vieille que vous...

— J'ai 22 ans... répondit la brune avec un petit sourire. Et d'accord pour le « tu »...

— Moi 27, dit Géraldine, je pourrais être ta grande sœur, quoi ! Ça consiste en quoi, exactement, le boulot de femme de chambre, dans un endroit comme celui-ci ?

Angèle fit une petite grimace, tout en ramenant machinalement vers l'arrière la petite mèche rebelle qui s'obstinait à retomber sur son front :

— Ben... on fait un peu de tout, en fait...

— Mais encore ?

— Ben... Quand les bungalows doivent recevoir des clients, on passe faire le tour pour voir si tout est bien en place comme ça doit être. On vérifie qu'il y a bien des préservatifs, ça c'est vachement important...

Angèle eut un petit sourire fugitif :

— Et aussi on voit si les piles des *sex toys* ne seraient pas bonnes à changer...

Géraldine lui rendit son sourire :

— Les *sex toys* : vous vérifiez *vraiment* s'ils fonctionnent correctement ?

La petite brune s'empourpra légèrement, puis pouffa derrière sa main droite :

— Ben non, hein, quand même pas !

— Et quand les clients sont là, vous servez encore à quelque chose, ou bien ?

Angèle se rembrunit :

— Ah, là, des fois, c'est moins drôle. On est censé venir s'ils ont besoin de quelque chose : à boire, à manger, des trucs comme ça... Mais, pas trop souvent heureusement, il y en a qui nous font venir parce qu'ils ont besoin... de chair fraîche, si tu vois ce que je veux dire !

— Je vois très bien... assura Géraldine. Et, dans ces cas-là, vous êtes censées faire quoi ?

Angèle Boutrou parut hésiter un instant à répondre, pesant le pour et le contre. Puis, après avoir regardé Géraldine dans les yeux, elle se lança :

— Officiellement, on doit repousser toutes les avances, parce que sinon, la patronne nous a expliqué qu'elle pourrait avoir des emmerdes, comme proxénète. C'est vrai ça ?

— C'est tout ce qu'il y a de plus vrai, confirma Géraldine. Et... « officieusement » ?

La petite brune se mordilla la lèvre inférieure. Puis, avec un léger haussement d'épaules :

— En fait, ce qu'il y a, c'est qu'on doit tout faire pour que le client soit content et revienne, tu comprends ?

— Assez bien, oui. Ça veut dire que, en réalité, vous vous pliez aux caprices des clients en question...

— Pas toujours quand même ! Les vicieux – et il y en a ! – on les envoie gentiment chier. Mais souvent, ils ont juste envie qu'on les mate pendant qu'ils baisent, tu vois ? Ou alors, ils nous demandent de faire semblant de faire le ménage comme s'ils étaient pas là...

— Et quand ils vous demandent de... participer à l'action, si je puis dire ?

Après un rapide coup d'œil oblique en direction de Géraldine, et un léger roussissement de ses joues rebondies, Angèle ajouta :

— Moi, je me suis donné des limites : s'il s'agit de faire des trucs avec la femme pour exciter son partenaire, je dis banco. Mais me faire tripoter – ou pire... – par les mecs, je refuse : c'est pas trop mon truc...

Pourquoi cet aveu déclencha-t-il une bouffée de chaleur aux tempes et aux joues de Géraldine Hébert ? Toujours est-il que quand elle releva la tête vers Angèle, celle-ci l'enveloppait d'un regard intense.

D'un regard fixe et trouble, qui semblait attendre ardemment quelque

chose...

Presque malgré elle, Géraldine avança le bras et lui caressa la joue du bout des doigts. Aussitôt, Angèle lui saisit la main et y porta ses lèvres pour un baiser passionné.

— Dès que je t'ai vue, j'ai su... murmura-t-elle, en se laissant aller de tout son corps contre celui de sa voisine.

Géraldine l'entoura de ses bras, en se disant qu'elle ferait mieux de s'abstenir de ce genre de gestes tendres : c'était à la fois jouer avec le feu et donner de faux espoirs à la petite femme de chambre...

Elle décida qu'il était temps de faire machine arrière lorsqu'Angèle posa ses lèvres au coin des siennes. Elle la repoussa aussi gentiment qu'elle le put, en la tenant par les épaules. Malgré cela, le regard enflammé de la petite brune s'éteignit et se voila de tristesse.

— Je ne te plais pas, c'est ça ? murmura-t-elle sur un ton désolé, en baissant le nez.

Tout en se reprochant sa lâcheté, Géraldine Hébert se contenta d'éluder :

— C'est pas ça, mais... j'ai des questions très sérieuses à te poser. Je suis flic, tu te rappelles ?

Lorsqu'elle quitta le bungalow, une vingtaine de minutes plus tard, Géraldine Hébert sentit qu'elle avait le feu aux joues et très chaud à la tête. Il faut dire qu'elle avait dû repousser deux nouveaux assauts de séduction de la part d'Angèle, chacun étant un peu plus audacieux que le précédent. Elle avait dû faire appel à toute sa volonté pour ne pas succomber à la petite femme de chambre et à ses avances.

Mais, enfin, elle avait appris d'elle ce qu'elle voulait savoir... et même un peu plus. Elle ne doutait pas que Boris Corentin allait être content de son Petit bonhomme, ce qui la remplissait de fierté.

En s'approchant du bungalow réservé à la réception, Géraldine constata que Corentin avait déjà réintégré leur voiture de service et elle l'y rejoignit directement.

— Ah ! Petit bonhomme, te voilà ! je commençais à m'impatisser un chouïa...

— Fallait le temps, Grand chef, fallait le temps ! En tout cas, mon temps, je ne l'ai pas perdu !

— Moi, si... soupira Boris Corentin avec une petite grimace. Bon, vas-y, je t'écoute...

— D'abord, Angèle m'a confirmé qu'il y a bien eu deux coups de feu tirés le soir où la fille a été tuée chez les Vandeuil. D'après elle, c'était vers les neuf heures, neuf heures et quart. Et c'était « vers le château », m'a-t-elle

précisé.

— C'est intéressant, répondit Corentin. Parce que, à la même heure, Does d'Allaucourt était censée se trouver à la réception et qu'elle affirme n'avoir rien entendu du tout : soit elle est sourde, soit elle ment !

— Et, si elle ment, c'est qu'elle sait que les coups de feu ont été tirés dans l'enceinte du domaine, ajouta Géraldine. Sinon, pourquoi mentir ?

— Exact ! Sans vouloir m'avancer un peu trop dans la « spéculation gratuite », comme dirait Mémé, je vois les choses comme ça : cette fille, pour une raison X, a été retenue prisonnière dans les sous-sols du château, dont elle a réussi à s'évader. On l'a poursuivie pour essayer de l'abattre, sans y parvenir. Ensuite, son poursuivant a réussi à la localiser chez les Vandeuil où elle avait trouvé refuge, et il a fini le travail.

— Ça se tient, affirma Géraldine avec enthousiasme, ça se tient même vachement bien ! Et s'il y avait une fille enfermée à poil dans ce putain de château, il pourrait aussi bien y en avoir eu plusieurs : notamment les trois que l'on a retrouvées gelées dans le camion frigorifique volé !

— Camion, enchaîna Boris Corentin, dont je doute de plus en plus qu'il ait été volé, justement. Je serais prêt à parier que c'est un truc bricolé à la hâte pour se couvrir : il a dû se passer un machin pas prévu au programme...

— C'est pas tout, Grand chef, reprit Géraldine, en se tournant à demi vers Corentin.

— Je t'écoute...

— Angèle m'a affirmé qu'avant-hier, il n'y avait que deux bungalows réservés pour la soirée : la suite « Hawaï », de l'autre côté du lac, et le « Temple zen », un truc simili-japonais, où je viens de discuter avec elle.

— C'est exact, confirma Corentin avec un hochement de tête. C'est en tout cas ce qui était noté dans l'ordinateur que j'ai un peu exploré en t'attendant.

— À propos, il est où, cet ordi ?

— Dans le coffre. Et, donc...

— Oui, pardon ! Donc, d'après Angèle, avant-hier soir, il y a eu aussi – elle est formelle – un troisième bungalow occupé. Et tu sais lequel ? Je te le donne en mille...

— Arrête de faire ton Mémé, Petit bonhomme !

— Eh bien la fameuse suite « Star Trek », à laquelle la fille a fait allusion devant les Vandeuil avant de se faire flinguer ! Qu'est-ce que tu dis de ça, Grand chef ?

Boris Corentin resta un instant silencieux, les sourcils froncé, le visage tendu et les deux mains qui se crispaient sur le volant, sans même qu'il s'en rende compte.

— J'en dis qu'on va se rapatrier au 36 vite fait, organiser une réunion au

sommet chez Baba et, s'il est d'accord, déclencher le grand pataquès.

— Chouette, enfin de l'action et de l'aventure ! conclut Géraldine Hébert, tandis que la voiture démarrait, en faisant crisser le gravier sous ses roues.

CHAPITRE XII



Vasile Râmnicu posa sa main sur la cuisse partiellement dénudée de Dores d'Allaucourt. Mais, à sa grande surprise, au lieu de s'abandonner comme elle le faisait toujours, la Brésilienne resserra ses genoux et écarta sa main d'elle, d'une manière presque brusque.

Décidément, elle semblait vraiment préoccupée et inquiète ; plus encore, peut-être, que ce qu'elle venait de lui en dire, en quelques phrases et avec un débit précipité, haché, qui ne lui était pas habituel.

Le Roumain se referma sur lui-même, pour y réfléchir tout à son aise. Sur le fond, il devait reconnaître que sa maîtresse avait raison : ces flics de la Brigade mondaine qui s'acharnaient, qui rôdaient, soit au domaine soit au siège de sa société, ce n'était pas très rassurant.

Ce qui l'était encore moins, rassurant, c'est cette commission rogatoire dont Dores d'Allaucourt venait de lui révéler l'existence, quelques minutes plus tôt.

Car, bien que Roumain, Vasile Râmnicu connaissait parfaitement les

rouages de la société française, et notamment le fonctionnement de sa justice. Et il savait bien que pour obtenir d'un juge d'instruction cette fameuse commission rogatoire, sans laquelle aucune enquête sérieuse n'était possible, il fallait avoir de solides atouts en mains.

Quels atouts possédaient ce Boris Corentin et ses acolytes ? C'était précisément ce que Râmnicu ignorait. Et, de son point de vue, dans sa situation particulière, l'ignorance était toujours une faiblesse, donc un danger.

Ayant rapidement, mais froidement, pesé le pour et le contre, Vasile finit par relever la tête. Il s'ébroua comme s'il sortait d'un profond rêve, et tourna ses regards vers Dores, qui attendait patiemment la fin de sa réflexion.

— Vous avez raison, c'est plus prudent comme ça... laissa-t-il tomber, d'une voix qui pouvait sembler indifférente.

Le visage très pâle de la Brésilienne se colora de nouveau et elle inspira profondément, comme si on venait de lui ôter un poids énorme de sur la poitrine.

— Nous allons escamoter les deux filles qui sont encore au château dès ce soir, continua Râmnicu, qui semblait se parler à lui-même plus qu'à sa voisine. De votre côté, il faudra veiller à faire disparaître des caves tout ce qui pourrait trahir une présence humaine récente.

— Pourquoi ? Tu crois que ces salauds de flics vont venir fouiller le château ?

Elle avait l'air totalement estomaquée qu'il puisse envisager un « sacrilège » pareil...

— C'est une éventualité, et, même si elle est peu probable, nous ne pouvons courir aucun risque, répondit le Roumain, d'une voix toujours aussi calme. Il faudra que tout soit fait avant demain matin, neuf heures...

— Pourquoi neuf heures ?

— Parce que, sauf en cas d'urgences, il est très rare que les flics perquisitionnent plus tôt.

— Et les deux filles... vous allez en faire quoi ? voulut savoir Dores d'Allaucourt.

Vasile Râmnicu répondit immédiatement, comme s'il s'attendait à cette question :

— Ce soir, vous allez nous garder le vaisseau spatial pour que je leur fasse subir un dernier test. Si, comme je le pense, elles sont à point, nous les expédierons directement chez leur commanditaire, à Londres.

Il eut un bref sourire et ajouta :

— Du reste, à Londres, Sibiu et Zalau doivent y être déjà : c'était une manière pratique de les tenir hors des curiosités de ce cher commandant Corentin ! De cette manière, nous sommes tranquilles : plus de filles, plus de tueurs, aucune piste ne permet plus de remonter jusqu'à nous, la situation est

bétonnée. Et ces petits flics vont se casser les dents !

— Espérons-le, soupira Dorez d'Allaucourt, qui avait encore, au plus profond d'elle-même un sombre pressentiment refusant de se diluer.

Celui-ci concernait son mari et les menaces à peine voilées que Bertrand avait proférées contre elle et ses « amis », quelques heures plus tôt.

Retenue par elle ne savait quoi, Dorez n'avait pas dit un mot à Vasile de cet aspect du problème. Et, maintenant, elle se demandait si elle avait bien fait.

— ... Et c'est comme ça que nous sommes arrivés à envisager l'hypothèse que je viens d'évoquer, Monsieur le divisionnaire, dit Boris Corentin en conclusion de son petit exposé : celle que les trois filles retrouvées congelées dans le camion frigorifique et celle, encore non identifiée, tuée chez le couple Vandeuil seraient une seule et même affaire... la nôtre !

Il y eut un moment de silence dans le grand bureau envahi de fumée de cigarettes, temps que Charlie Badolini mit à profit pour en allumer une nouvelle.

— Je reconnais que vos arguments se tiennent, finit-il par dire, de cette voix qui, à mesure que la journée s'avancait et que les cigarettes défilaient, devenait de plus en plus rocailleuse. Et tout semble en effet tourner autour de ce...

Il jeta un rapide coup d'œil sur la feuille de papier posée sur son sous-main, avant de poursuivre :

— De ce *Domaine des anges amoureux*.

— Et de l'entreprise de Vasile Râmnicu, se permit de glisser Géraldine Hébert.

Charlie Badolini saisit la balle au bond :

— Sans doute, Mademoiselle, mais c'est justement là que j'ai un petit problème, et quelques réticences à vous suivre. Car, jusqu'à présent, vous n'avez pu établir aucun lien entre le domaine et cette société de transports frigorifiques. C'est tout de même un peu ennuyeux.

— Aucun lien, aucun lien... sauf leur camion soi-disant volé que, quelques heures plus tôt, M^{lle} Hébert a formellement identifié devant l'un de leurs bungalows, s'empressa de dire Aimé Brichot, volant au secours de Géraldine, qui le remercia d'un rapide sourire en coin.

— Camion dont le chauffeur reste introuvable par la police de Bucarest, ajouta Boris. D'autant que nous avons appris, par nos collègues roumains qui ont mené l'enquête, que cette raison de mariage familial que nous a donnée Râmnicu pour excuser le départ de son chauffeur était bidon : aucun mariage n'est à l'ordre du jour dans la famille de ce Valeriu Valcea.

— C'est possible, mais allez dire ça à un juge d'instruction et il va vous rire au nez ! trancha sèchement Charlie Badolini, en envoyant un nuage de cendre grise sur les revers de son éternel costume bleu pétrole.

Il se radoucît aussitôt, pour ajouter :

— Cela étant, je suis presque certain que vous êtes dans le vrai. Seulement, comment le prouver ? Comment coincer ces gens qui, sachant que vous avez une commission rogatoire, vont obligatoirement se méfier et prendre leurs dispositions pour vous dissimuler ce qui doit l'être ?

— En les prenant de court, patron, répondit Boris Corentin. En allant les forcer dans leur gîte à un moment où ils s'y croiront bien tranquilles... c'est-à-dire dès ce soir !

— C'est illégal... nota machinalement Aimé Brichot, le plus formaliste du trio.

Boris Corentin eut un petit sourire rusé :

— Ce que j'ai en tête n'a absolument rien d'illégal, Mémé ! C'est même d'une parfaite innocence...

Les regards soupçonneux de Charlie Badolini et d'Aimé Brichot convergèrent vers lui.

On peut savoir ? interrogea le commissaire divisionnaire, en écrasant sa cigarette pas entièrement fumée, signe chez lui d'une véritable inquiétude.

Boris Corentin prit un air innocent pour répondre :

— Mon Dieu, mais c'est tout simple ! Quel est le moyen le plus naturel de s'introduire la nuit dans un domaine dont la vocation commerciale est de louer des bungalows aux couples en mal d'amour ?

— C'est de se transformer en couple en mal d'amour et d'y réserver une suite ! s'écria Géraldine Hébert, brusquement aussi excitée qu'une gamine.

Et, malgré le regard sévère et charbonneux de Charlie Badolini posé sur elle, elle ajouta :

— Oh oui, grand chef : transformons-nous, toi et moi, pour un soir, en couple en mal d'amour !

Le commissaire divisionnaire frappa deux fois de la paume sur son sous-main :

— Est-ce qu'il serait possible de redevenir sérieux un moment, lieutenant Hébert ?

Une fois de plus, ce fut Aimé Brichot qui vola au secours de leur jeune coéquipière :

— Excusez-moi, patron, mais je trouve cette idée tout à fait séduisante. Et même brillante, je dois dire...

— Le seul problème, intervint Boris Corentin, redevenu très sérieux, presque grave, c'est qu'aussi bien Géraldine que moi sommes déjà connus au

motel. Donc grillés...

— Vous, peut-être, rétorqua alors Aimé Brichot en prenant un petit ton supérieur... mais pas moi !

— Tiens, c'est vrai, ça, fit remarquer Géraldine Hébert : Mémé est « vierge » de ce côté-là...

— Peut-être bien, oui... fit Boris Corentin, le front plissé par la réflexion. Seulement, admettons que tu réserves un bungalow pour cette nuit, afin d'être dans la place : tu ne peux pas y aller seul, sous peine d'attirer inmanquablement les soupçons du personnel...

Aimé Brichot prit un air étonné :

— Mais qui te parle d'y aller seul ? Je te rappelle que je suis un homme marié ! Sans me vanter, je ne pense pas que mon couple soit « en mal d'amour », mais quelque chose me dit que Jeannette serait ravie d'une petite escapade de ce genre !

CHAPITRE XIII



— Ça va aller ? demanda Aimé Brichot avec un peu d'inquiétude, en tournant rapidement la tête vers son épouse, sagement assise à sa droite, dans la voiture de service.

Jeannette Brichot regarda son mari avec un petit sourire tendrement

ironique :

— Mémé, ça fait quatre fois que tu me poses la même question, depuis qu'on a quitté Paris ! Je sais pertinemment où on va, je sais aussi pourquoi les couples vont dans ce fameux motel, et ça ne m'impressionne pas plus que ça ! Je me demande même si ça ne m'excite pas un peu...

Disant cela, elle avait posé sa main gauche sur la cuisse d'Aimé, qui ne se dérida pas.

— Oui, oui, bien sûr... soupira-t-il. N'empêche que l'on n'y va pas que pour batifoler, je te le rappelle ! On ne sait pas comment les choses peuvent tourner...

— Je sais ça aussi ! Mais, bon : si jamais il y avait du grabuge, tu serais là pour me protéger, ô toi, *mon lion superbe et généreux*^[2] !

— C'est ça, fous-toi de moi, en plus ! grommela Brichot, mais avec un petit sourire en coin. De toute façon, quoi qu'il se passe, Boris et Géraldine ne seront pas loin. Et puis, il est probable qu'il ne se passera rien du tout.

— Sauf entre toi et moi... roucoula Jeannette, en laissant sa main remonter le long de la cuisse de son mari, cependant qu'ils arrivaient en vue du grand mur entourant le *Domaine des anges amoureux*, où Aimé avait réservé la suite occupée une semaine plus tôt par Géraldine et Liselotte.

La grille était ouverte aux deux battants, et Brichot engagea résolument sa Peugeot 307 de service dans l'allée rectiligne et bordée de grands arbres.

Un peu plus loin, l'allée débouchait dans une sorte de grand parc vallonné, puis se séparait en deux, à hauteur d'un gigantesque marronnier.

— Eh ! tu te trompes, Mémé, c'était à gauche, pour le motel ! s'écria Jeannette Brichot.

— Je le sais, répondit calmement son mari. Mais j'ai envie de jeter un coup d'œil au château, avant... C'est toujours bien d'avoir les lieux « dans l'œil »...

— Et si on se fait pincer ?

Aimé eut un petit sourire :

— On aura juste à dire qu'on s'est trompé, qu'on a pas vu le petit panneau « motel ».

Son sourire s'accentua et se fit malicieux :

— Je pourrai dire aussi que j'étais totalement sous l'emprise de la créature qui m'accompagne et qui se livrait sur ma personne à des agaceries de plus en plus précises !

— Dis tout de suite que je me comporte comme une guenon en chaleur ! fit mine de protester Jeannette.

Mais, à sa grande surprise, au moment où elle prononçait ces mots, elle se rendit compte que l'idée de jouer, durant une soirée et une nuit, les « guenons

en chaleur » avec son mari, était loin de lui déplaire...

Et, même, qu'elle l'excitait assez !

Elle faillit faire part de cette réflexion à Aimé, ouvrit la bouche pour le faire, mais aucun son ne parvint à franchir le seuil de ses lèvres.

Parce que, à la même seconde que son mari, elle venait de voir apparaître quelque chose dans le double halo des phares, se découpant sur la masse sombre du château.

Garé sur le côté droit de l'élégant bâtiment, dont une seule fenêtre était éclairée, tous feux éteints et le moteur coupé, se trouvait un camion frigorifique.

Appartenant à la société *Râmnicu & Associé*.

— Tu prendras un dessert, Petit bonhomme ? demanda Boris Corentin, en se renversant contre le dossier de sa chaise, recouverte de velours bleu roi.

— Je vais me gêner, tiens ! répondit Géraldine Hébert, avec un large sourire gourmand. Ça compensera plus ou moins le manque de vin...

Les deux policiers s'étaient attablés dans un petit restaurant de campagne, en bordure de la vallée de Chevreuse, à moins de cinq kilomètres du *Domaine des anges amoureux*. Pour être prêts à intervenir si Aimé Brichot, envoyé en première ligne, en exprimait le besoin.

Seulement, comme ils devaient à tout prix garder la tête froide et leurs réflexes intacts, Boris Corentin s'était montré inflexible, malgré les tentatives de Géraldine : un demi-pichet de vin pour eux deux, pas une goutte de plus !

Boris Corentin fit signe à la jeune serveuse rousse qui, depuis le début de leur repas, lui jetait de petits regards par en-dessous. Et faisait ostensiblement mine de ne pas même s'apercevoir de la présence de Géraldine Hébert en face de lui, ce qui amusait beaucoup celle-ci.

— Celle-là, tu as juste à claquer des doigts et elle s'allonge les pattes en l'air, Grand chef ! lui avait-elle soufflé en riant, dès le début du repas.

— Quelle classe ! quelle élégance ! avait soupiré Corentin, imitant Aimé Brichot.

Au moment où la serveuse, rosissante, s'approchait de leur table avec empressement, le portable de Boris Corentin se mit à sonner dans sa poche.

Il l'en sortit et, constatant qu'il s'agissait d'un appel d'Aimé Brichot, se leva de table pour prendre la communication un peu à l'écart, dans la grande salle rustique et presque déserte.

— Passe ta commande et demande-moi juste un café, dit-il avant de s'éloigner.

Restée seule, Géraldine Hébert s'amusa du désappointement qu'elle put

lire sur le visage de la serveuse, constatant la disparition de Boris Corentin. Elle lui commanda une crème caramel et deux cafés. Même le fait de lui faire compliment de sa beauté ne parvint pas à déridier la malheureuse...

Lorsque Boris Corentin revint s'asseoir en face d'elle, Géraldine vit tout de suite, à son regard intense et pétillant, qu'il se passait quelque chose.

— C'était Mémé... l'informa Boris à mi-voix. Ils viennent d'arriver au domaine et il a eu la très bonne idée de faire semblant de se tromper de chemin pour aller voir à quoi ressemblait le château.

— Pourquoi « la très bonne idée » ?

— Parce qu'il y avait de la visite au château, si je puis dire, lorsque Jeannette et lui sont arrivés sur l'esplanade, répondit Boris Corentin.

— Quel genre de visite ?

— Un camion frigorifique !

— De chez *Râmnicu & Associé* ! demanda Géraldine, brusquement tout excitée.

— Affirmatif, jeune fille !

— Et il a fait quoi, Mémé ?

— Qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse ? Il a fait demi-tour et il a filé en direction du motel, pour y jouer les clients énamourés, comme c'était prévu...

Les deux policiers se turent un instant, chacun réfléchissant, la tête baissée. Géraldine en oubliait d'attaquer sa crème caramel, pourtant fort appétissante.

Elle finit par relever la tête. Boris Corentin se fit la réflexion que son regard émeraude étincelait comme rarement. Et il se doutait de la raison.

— Bon, concrètement, on fait quoi ? demanda la jeune femme, tout en jouant avec sa petite cuiller.

— Qu'est-ce que tu voudrais qu'on fasse ? rétorqua Corentin, qui se doutait très bien de ce qu'elle avait en tête.

— Eh bien, je ne sais pas, moi... fit mine d'hésiter Géraldine. On pourrait... par exemple, hein ! on pourrait aller faire un petit tour jusqu'au château, voir de quoi il retourne...

Boris Corentin se composa une mine sévère :

— Pour se mettre dans l'illégalité ?

— Comment ça, dans l'illégalité ? s'insurgea Géraldine Hébert. Je te signale que ce motel est un établissement commercial, donc public ! Qu'est-ce qui nous empêche d'y aller faire un tour ? Après tout, on pourrait avoir brusquement envie d'y louer un bungalow pour s'envoyer en l'air, non ? Et en profiter pour aller admirer le château...

Boris Corentin retint le sourire attendri qui lui montait aux lèvres. Géraldine était d'une parfaite mauvaise foi et elle le savait très bien elle-

même. Seulement, à son âge, et même encore un peu après, Corentin savait très bien qu'il aurait tenu exactement le même raisonnement. Par besoin d'agir, d'aller de l'avant. De provoquer l'événement.

— Tu ne manges pas ton dessert ? lui demanda-t-il d'un ton innocent.

— Pourquoi ? On est pressé ?

Le ton de Boris Corentin se fit encore plus innocent :

— C'est que, si on tarde trop, on risque de trouver fermées les grilles du domaine...

Il avait à peine terminé le dernier mot de sa phrase que Géraldine Hébert était déjà debout.

Vasile Râmnicu contemplait d'un œil morne les deux filles nues et tremblantes qui, la tête baissée se tenaient devant lui, attendant son bon vouloir. Dunja et Agata avaient été extraites chacune de sa cave et amenées devant lui par Cosmina Suceava, la gouvernante.

Laquelle arborait un superbe pansement à la tempe droite, là où Lenuta Krusevac l'avait frappée avec le pot de grès, avant de s'évader du château.

Une évasion qui s'était très mal terminée pour elle. Ce qui ne faisait pas du tout les affaires de Râmnicu, car une fille perdue, cela faisait un gros manque à gagner. Et, là, avec les trois autres mortes gelées dans le camion frigorifique, il en était à quatre « pertes sèches ».

C'est pourquoi, il espérait fermement pouvoir se refaire avec les deux qui restaient à sa disposition. Il aurait bien aimé « peaufiner » leur dressage, mais Dores d'Allaucourt avait raison : avec ces sales flics fourrant leur nez partout, et munis d'une commission rogatoire, il n'était pas raisonnable du tout de les garder plus longtemps.

Il allait donc se livrer à une dernière séance de mise au pas, au bungalow « Star trek », comme d'habitude, puis il les expédierait à Londres, où elles étaient attendues et où ses deux hommes de main les réceptionneraient.

Cela aussi, l'absence de Iancu Zalau et Razvan Sibiu, contrariait beaucoup Vasile Râmnicu. Pour cette dernière séance et ensuite pour le transport en camion, il n'avait plus que Michel Maugis à sa disposition.

Or, même si Michel Maugis s'était toujours montré efficace et loyal, aux yeux du Roumain, il restait un Français. Un Étranger. C'est-à-dire, dans son esprit, quelqu'un à qui il ne pourrait jamais accorder tout à fait la même confiance qu'à l'un de ses compatriotes.

Il se tourna vers le Français et vers la gouvernante qui se tenait à sa droite :

— Bon, embarquez-moi ces deux-là dans le camion et conduisez-les au bungalow habituel : je vous rejoins d'ici une dizaine de minutes...

Tandis que Cosmina poussait les deux filles vers l'escalier, Vasile retint Michel Maugis par le revers de sa veste grise, mal coupée et dans un tissu bon marché :

— Fais très attention de ne pas te faire repérer : on a déjà eu assez d'ennuis comme ça...

Aimé Brichot eut un petit sourire en voyant les yeux de sa femme, occupée à découvrir la suite « Jeux d'eau » où ils venaient de pénétrer : ils brillaient comme ceux d'une petite fille gourmande à la devanture d'une pâtisserie de luxe.

De son côté, même s'il restait plus froid, il devait reconnaître que tout, ici, avait été conçu et agencé pour le plaisir des sens, ce qui l'émouvait plus qu'il ne souhaitait se l'avouer.

Mais ce qui le troublait le plus, c'était de se dire que, une semaine plus tôt, ici même, Géraldine et Liselotte...

Il s'efforça de chasser l'image des deux jeunes femmes enlacées, car il sentait qu'elle aurait eu vite fait de le perturber et il devait absolument garder la tête froide.

— Si je fais couler un bain, tu m'y rejoindras ? insista Jeannette Brichot, d'une voix lourde de promesses, tout à fait avouables puisqu'ils étaient mariés.

— Avec un plaisir non dissimulé ! répondit galamment Aimé. Et, pendant que tu t'en occupes, je vais aller faire un petit tour dehors. Voir un peu...

— Flic avant tout, comme toujours, hein ? soupira Jeannette, en feignant d'en être piquée.

— Tu le savais quand tu as dit « oui », répliqua son mari dans un sourire : je ne t'ai pas prise en traître...

— L'important, c'est que tu m'aies prise ! badina Jeannette, juste avant qu'Aimé ne sorte.

Il était à peine dehors, savourant la tiédeur de cette nuit étoilée et lunaire, lorsque le vibreur de son téléphone se déclencha, dans la poche de son pantalon.

Le numéro de Boris Corentin s'afficha sur le petit écran verdâtre et il prit la communication.

Connaissant son coéquipier mieux que personne, à part peut-être sa vieille Bretonne de mère, Aimé Brichot fut à peine surpris lorsque celui-ci l'informa que Géraldine et lui avaient décidé d'entrer à leur tour dans le domaine et d'aller rôder un peu du côté du château.

— T'es sûr que c'est bien prudent ? demanda-t-il tout de même, pour la forme.

— Je te dirai ça quand on aura fini, éluda Boris Corentin, à l'autre bout de la ligne. Dis-moi une chose, Mémé : quand tu t'es présenté à la réception, il y

avait qui, à l'accueil ?

— Une petite blonde souriante d'une vingtaine d'années et une grande brune voluptueuse plus âgée, qui devrait certainement te plaire, répondit Brichot.

— La brune est Dores d'Allaucourt, dit Boris Corentin. Merci, c'est tout ce que je voulais savoir pour l'instant. Sinon, ça va ? Jeannette est contente ?

— Elle est excitée comme une puce... soupira Aimé Brichot. On dirait une ado...

— Eh bien ! profite-en, répondit Boris, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Juste après un coude que faisait l'allée, Boris Corentin et Géraldine Hébert découvrirent la masse sombre mais élégante du château des d'Allaucourt, se découpant pour moitié sur les arbres du bois se trouvant derrière, et pour l'autre sur le ciel criblé d'étoiles. Dans un coin du tableau, une lune pâle et cabossée brillait.

Dans le château lui-même, tout était noir, à l'exception de deux hautes fenêtres, au rez-de-chaussée, à droite du perron et de la porte d'entrée.

En revanche, Boris comme Géraldine purent constater qu'il n'y avait plus trace d'un quelconque camion frigorifique nulle part aux alentours.

— On arrive après la bagarre, on dirait... murmura Géraldine Hébert, d'une voix désappointée.

— Pas forcément... répondit Boris Corentin, les sourcils froncés et le visage tendu.

Il désigna de la main les deux fenêtres éclairées :

— Puisque notre amie Dores, d'après Mémé, se trouve à l'accueil du motel, on peut raisonnablement penser que derrière ces deux fenêtres doit se trouver son mari paralytique, le comte Bertrand d'Allaucourt. Qu'est-ce qui nous empêche de lui faire une petite visite de politesse ?

Géraldine le regarda avec un petit sourire ironique :

— Ah, parce que, là, sous prétexte que c'est mōssieur Corentin qui a eu l'idée, ça devient légal ?

— Mon Dieu... rien ne nous empêche de sonner à la porte et de voir ce qui se passe... répondit-il sur le même ton. Disons qu'on est là à titre privé. Et puis, il ne nous connaît pas, cet homme : rien ne nous empêche de dire qu'on cherche le motel et qu'on s'est perdu...

— Ben voyons !

Mais, au fond, Géraldine était très heureuse de l'initiative de son Grand chef. Ensemble, ils traversèrent la pelouse, puis l'esplanade gravillonnée et gravirent les quatre marches du perron en rotonde.

Au moment où ils s'approchaient de la porte, celle-ci s'ouvrit

brusquement. Et, des entrailles sombres du hall leur parvint une voix masculine, à la voix profonde et très lasse :

— Entrez, je vous en prie ! Et veuillez faire de la lumière, s'il vous plaît : l'interrupteur se trouve juste à votre droite...

Boris Corentin s'exécuta. Géraldine et lui découvrirent un vieillard d'une maigreur extrême, installé dans un fauteuil roulant, un plaid sur les genoux.

Et, sur cette couverture enveloppante, une superbe paire de jumelles à infrarouge.

« Il a dû nous voir arriver comme en plein jour... », songea Corentin, plus amusé qu'autre chose.

Le vieillard suivit son regard et posa sa main décharnée sur les jumelles :

— J'aime beaucoup observer les rapaces nocturnes... expliqua-t-il très simplement.

Boris Corentin se planta devant lui et eut une légère inclinaison du buste :

— Monsieur le comte d'Allaucourt, je suppose ?

Le vieillard parut apprécier d'être reconnu et honoré de son titre. Son visage sévère s'adoucit quelque peu.

— En personne, Monsieur. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

Boris Corentin faillit débiter le petit mensonge qu'il avait préparé au cas où. Mais son instinct le poussa à dire d'emblée toute la vérité au vieil aristocrate. Sans trop savoir ni comprendre pourquoi il le faisait.

— Ainsi donc, vous êtes de la police... murmura Bertrand d'Allaucourt, lorsque les présentations furent faites. Je savais que cela arriverait... Et, au fond, je me demande si ce n'est pas mieux ainsi...

— Monsieur le comte, serait-il indiscret de vous demander ce que vous entendez par là ? risqua Boris Corentin.

Au lieu de lui répondre directement, Bertrand d'Allaucourt se tourna vers Géraldine :

— Mademoiselle Hébert – c'est bien votre nom, n'est-ce pas ? – auriez-vous l'extrême gentillesse de pousser mon fauteuil en direction de ce couloir ? J'aimerais vous faire découvrir quelque chose qui risque d'intéresser les policiers que vous êtes...

Après un moment d'hésitation, Aimé Brichot décida de faire quelques pas le long du lac, le temps que Jeannette fasse couler le bain dont elle semblait avoir tellement envie. Et qu'il devait partager avec elle. Cela lui permettrait de profiter du clair de lune, tout en ayant un coup d'œil d'ensemble sur la plupart des bungalows construits sur ses rives.

Machinalement, il vérifia du bout des doigts que son arme de service était

bien à sa place dans son holster, dissimulé sous la veste de tweed un peu ample qu'il avait choisie tout exprès pour plus de discrétion.

Au même moment, un halo de lumière blanche apparut, venant de la droite et atteignant presque ses pieds. Instinctivement, Aimé Brichot fit un saut en arrière, afin de se dissimuler derrière la haie de buis impeccablement taillés qui séparait le bungalow qu'il venait juste de quitter des parties communes du motel.

Il n'eut qu'à s'en féliciter : la lumière qui avait failli le surprendre était produite par les phares d'un véhicule, encore éloigné mais roulant dans sa direction.

Aimé Brichot s'en félicita encore bien davantage lorsque le véhicule en question passa à quelques mètres de lui.

C'était le camion frigorifique qu'il avait vu, tout à l'heure, garé sur le côté du château.

Dès que celui-ci l'eut dépassé, Aimé Brichot se risqua hors de sa cachette et jeta un coup d'œil rapide vers la gauche. Il vit les feux de freinage du camion s'allumer et celui-ci s'arrêter, dans un léger crissement des gravillons.

Juste à la hauteur de la suite « Star Trek ».

Boris Corentin et Géraldine Hébert échangèrent un regard à la fois éberlué et surexcité. Ce que Bertrand d'Allaucourt, impassible dans son fauteuil roulant, venait de leur fournir, c'était tout simplement la clé de l'affaire et le moyen de coffrer tout le monde.

Poussé par Géraldine, il les avait d'abord guidés jusqu'au bureau de sa femme, situé au milieu du long couloir qu'il leur avait fait prendre.

Là, il avait désigné le petit coffre blindé à Corentin et lui en avait donné la combinaison d'ouverture.

— Sortez l'ordinateur portable qui doit se trouver juste devant vous, commandant, et oubliez le reste, au moins pour le moment, avait dit le vieillard.

Il avait eu un sourire sans joie, presque sinistre :

— Je suppose que vous avez déjà exploré l'ordinateur qui se trouve à la réception du motel et que vous n'y avez rien trouvé de bien intéressant ?

— En effet... soupira Boris Corentin, en mettant le *iBook* sous tension.

— C'est normal, reprit le comte : toutes les choses vraiment importantes sont dans celui-ci, ainsi que je l'ai découvert il y a quelques jours, presque par hasard. Mais je vous laisse fouiller tout à votre aise...

Et, là, ouvrant un à un les quelques fichiers contenus par l'ordinateur, Boris Corentin et Géraldine Hébert avaient découvert des listes de noms, des

colonnes de chiffres, des dates et des sommes d'argent formant un dossier tout ce qu'il y avait de plus « parlant ».

Tout le juteux business mis en place par Dores d'Allaucourt et Vasile Râmnicu s'étalait sur l'écran lumineux, dans ses moindres détails. De la « location » des bungalows du motel et des caves du château, à la fréquence des « soirées » mises sur pied par le Roumain, en passant par les sommes qu'il payait à la Brésilienne pour sa complicité ; et jusqu'aux prénoms et aux nationalités des filles qui transitaient par le domaine : tout y était scrupuleusement noté.

Ce n'était plus un ordinateur, c'était une bombe.

Géraldine Hébert, qui était penchée pour lire pardessus l'épaule de Corentin, se redressa et se tourna vers le vieillard, immobile et comme indifférent à toute chose, qui était demeuré quelques mètres en arrière du bureau.

— Monsieur le comte, dit-elle d'une voix presque cérémonieuse qui la surprit un peu elle-même, pardonnez ma question, mais...

— Vous voudriez comprendre pourquoi je vous donne spontanément les moyens de mettre ma propre femme sous les verrous, l'interrompit doucement d'Allaucourt. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Boris Corentin, qui écoutait sans s'être retourné, sut avec une quasi-certitude quelle allait être la réponse du vieillard. Et elle vint en effet :

— Le nom des d'Allaucourt est resté sans tache durant près de cinq siècles, Mademoiselle. Et elle était en train de le traîner dans la boue. De me déshonorer !

Géraldine Hébert allait répondre quelque chose, cherchant des paroles apaisantes, mais elle en fut empêchée par la voix féminine rageuse et sifflante qui déchira l'air :

— Ton nom ! ta famille ! mais qu'est-ce qu'on en a à foutre, pauvre débris !

Boris Corentin se retourna d'un bloc, sachant pertinemment qui venait de surgir dans la pièce. Car si la rage rendait la voix de cette femme méconnaissable, l'accent brésilien, lui, était toujours là.

C'était Dores Serrinha, comtesse d'Allaucourt.

Elle se tenait à exacte distance entre la porte du bureau et le fauteuil de son mari.

Et la lame du long couteau qu'elle tenait à la main droite étincelait sous les lumières du lustre.

Aimé Brichot avait pris sa décision en moins d'une seconde. Sortant son revolver de son étui, il avait rapidement contourné le bungalow dans lequel,

ignorant tout de ce qui se tramait, Jeannette devait finir de préparer « leur » bain.

Puis, il avait couru aussi silencieusement que possible, passant derrière le second bungalow, heureusement inoccupé, avant d'aller se dissimuler dans l'ombre du petit mur édifié pour que les passants ne puissent rien voir à l'intérieur du bungalow « Star Trek ».

Il n'était plus qu'à environ cinq mètres de l'arrière du camion, dont le moteur fut coupé au moment précis où il atteignait sa cachette.

Il vit s'ouvrir la porte du conducteur, et descendre un homme d'une trentaine d'années, au visage quelconque, mais à la mine sombre. Lequel se dirigea aussitôt vers la double porte arrière du camion frigorifique.

Puis, il entendit claquer la portière du côté passager, qu'il ne pouvait pas voir d'où il était. Une seconde plus tard apparut une jeune femme blonde, la tempe ornée d'un gros pansement, et vêtue d'une robe grise et austère.

Après un court conciliabule entre eux, le chauffeur ouvrit les deux battants du camion.

Et Aimé Brichot, stupéfait mais surexcité, vit apparaître les corps nus de deux filles, recroquevillées l'une contre l'autre, à l'intérieur de la chambre froide ambulante.

La blonde au pansement leur dit deux mots dans une langue impossible à identifier pour Brichot. Aussitôt, les deux filles descendirent péniblement du camion et restèrent debout, immobiles, comme amorphes, entre le chauffeur et la blonde qui les encadraient.

Ils était parfaitement groupés, c'était le moment.

Aimé Brichot bondit en avant, hors de la zone d'ombre qui le dissimulait. Il se planta à moins de trois mètres du petit groupe, son arme au bout de ses deux bras tendus :

— Police ! cria-t-il d'une voix sèche. Ne faites plus le moindre geste ou je serai obligé de tirer !

Les deux filles nues n'eurent pas le plus petit semblant de réaction, et Brichot, très vite, se dit qu'elles devaient être droguées. Quant au chauffeur du camion et à la blonde, ils demeurèrent comme tétanisés, les yeux fixés sur l'arme à feu braquée sur eux.

— Le premier qui bouge, je l'abats sans sommation ! crut bon d'ajouter Aimé Brichot, tout en extrayant son téléphone portable de sa poche arrière de pantalon. Sans même avoir besoin de regarder le clavier, il enfonça la touche correspondant au numéro de Boris Corentin.

Avant même que les deux policiers aient eu le temps d'esquisser un mouvement, Dores d'Allaucourt bondit en avant et se rua sur le fauteuil de

son mari. Lequel restait aussi impassible que s'il avait été seul dans la pièce.

Il avait enfoncé ses deux mains sous le plaid qui recouvrait ses genoux et demeurait d'une immobilité de sphinx. Comme si tout cela ne le concernait en rien.

La Brésilienne plaqua sa main gauche sur le front de Bertrand d'Allaucourt, pour l'empêcher de bouger, et appuya la lame de son couteau sur sa gorge maigre et ridée :

— Si vous faites le moindre geste, je l'égorge ! glapit-elle d'une voix méconnaissable.

— Madame d'Allaucourt, soyez raisonnable, dit doucement Boris Corentin. Nous sommes au courant de toutes vos activités. En admettant même que vous parveniez à sortir du domaine, où irez-vous ensuite ? Vous feriez mieux de poser ce couteau et d'admettre votre défaite...

— Jamais ! hurla la Brésilienne, rendue presque laide par l'ignoble rictus qui tordait sa bouche et convulsait ses traits. Vasile nous fera sortir de votre pays de merde ! Il est dix fois plus malin que vous, sale petit flic !

À ce moment, le téléphone de Corentin se mit à sonner, sur le coin du bureau où il l'avait posé. Il avança machinalement la main pour le prendre, mais un nouveau hurlement de Dores d'Allaucourt l'arrêta :

— Ne bougez pas ou je l'égorge ! Laissez sonner !

Et elle appuya un peu plus la lame de son couteau, faisant perler quelques gouttes de sang vermeil à la gorge décharnée de son mari.

Lequel resta tout aussi imperturbable, sorte de statue du Commandeur qui se serait retrouvée clouée à un fauteuil de paralytique...

Il expliqua en quelques phrases brèves et précises où il se trouvait, pourquoi, et exigea des renforts immédiats. Puis, il coupa la communication.

Au même moment, une voix s'éleva, à quelques mètres derrière lui :

— Capitaine Brichot, vous seriez fort avisé de laisser tomber votre arme à vos pieds et de vous retourner vers moi, lentement et sans à-coup, je vous prie...

La rage au cœur, Aimé Brichot s'exécuta. Et découvrit la silhouette mince et élégante de Vasile Râmnicu qui se tenait à l'angle du deuxième bungalow, un pistolet de petit calibre à la main et un fin sourire aux lèvres.

— Maugis ! dit le Roumain en s'adressant au chauffeur : emmène tout le monde à l'intérieur du bungalow et attendez-moi. Le temps de régler définitivement le cas de l'honorable capitaine Brichot et je vous rejoins.

— Vous savez ce que ça coûte, le meurtre d'un policier ? demanda tranquillement Aimé.

— Bien sûr que je le sais, pour qui me prenez-vous donc ? sourit Râmnicu. Mais je vous ferai observer que pour qu'il y ait meurtre d'un policier, il faut encore disposer d'un cadavre de policier. Or, qui aurait l'idée

de venir chercher votre corps au fond de l'étang d'une propriété privée ?

Aimé Brichot allait répondre que sa hiérarchie était au courant de sa présence ici et qu'on n'aurait donc aucun mal à retrouver son corps. Mais, à ce moment, il vit, à quelques mètres derrière Vasile Râmnicu, surgir une mince silhouette du renforcement de la porte du bungalow.

Laquelle silhouette bondit sur le Roumain avec une souplesse et une rapidité de chat, avant de lui abattre une sorte de bâton sur le sommet du crâne.

De saisissement autant que de douleur, Râmnicu laissa échapper son arme, qui atterrit aux pieds de Brichot. Qui se baissa vivement et ramassa les deux armes, la sienne et celle qui venait de glisser jusqu'à lui.

Lorsqu'il se redressa, prêt à tout, son « sauveur » était en train d'asséner un second coup sur la tête du Roumain. Lequel s'écroula et ne bougea plus.

Au même moment, le nuage qui masquait la lune se déchira, une clarté blême inonda toute la scène, et Brichot, sidéré, put constater que son sauveur était en fait une sauveuse, et pas n'importe laquelle.

Jeannette Brichot en personne.

Qui tenait encore à deux mains l'un des lourds chandeliers anciens qui servaient à la décoration de la chambre de la suite « Jeux d'eau ».

Jeannette contemplait le corps immobile de sa victime d'un air totalement hébété, comme si elle ne parvenait pas à réaliser que c'était bien elle qui avait fait ça. Enfin, reprenant un peu de ses esprits, elle releva la tête et regarda son mari, presque aussi interloqué qu'elle. Et tout ce qu'elle trouva à dire fut :

— Si ça continue, mon pauvre Mémé, notre bain va être complètement froid...

D'une main, Dores d'Allaucourt avait empoigné le fauteuil de son mari, tandis que l'autre maintenait toujours la lame contre son cou.

Et, ensemble, ils reculaient lentement vers la porte du bureau, en un attelage étrange et malhabile.

— Madame d'Allaucourt, tenta une nouvelle fois Boris Corentin, il est encore temps de tout arrêter. Essayez de vous montrer raisonnable, bon sang ! Ce serait si simple : il vous suffirait de poser ce...

À ce moment, les quatre personnes présentes dans le bureau perçurent nettement et ensemble le même son.

Celui produit, sur deux tons, par une sirène de police s'approchant rapidement.

Boris Corentin ouvrait déjà la bouche pour renouveler son exhortation à la raison. C'est alors qu'il vit les traits de Bertrand d'Allaucourt, jusqu'ici

totalelement inexpressifs se crispent et se tendent. En même temps, une lueur inquiétante s'alluma dans ses petits yeux injectés de rouge.

Corentin fut certain qu'il allait se passer quelque chose et tous ses muscles se tendirent.

Mais, en même temps, que pouvait bien faire ce pauvre vieillard paralysé contre sa femme armée d'un couteau ? Il le sut dans la fraction de seconde suivante.

Comme dans une séquence de cinéma tournée au ralenti, Boris Corentin vit Bertrand d'Allaucourt sortir sa main droite de dessous son plaid.

Il la vit s'élever devant le buste et le visage du vieillard, puis passer par-dessus son crâne et se tordre vers l'arrière.

Bizarrement, c'est seulement à ce moment-là qu'il réalisa que cette main tenait un gros pistolet de modèle ancien.

La détonation lui parut fracassante. Géraldine Hébert poussa un cri bref, en voyant le corps de Dores d'Allaucourt faire un bond en arrière, avant de s'écrouler, sans même un cri, sur le parquet ancien, une énorme tache de sang à hauteur de la poitrine et de la gorge.

En voyant le nouveau mouvement qu'esquissait Bertrand d'Allaucourt, Boris Corentin comprit qu'il voulait à présent retourner son arme contre lui.

Pour supprimer les dernières traces de la famille d'Allaucourt. Laver le déshonneur dans le sang de sa femme « indigne ».

Il bondit en avant. Son poing frappa l'arme au moment où le doigt sec du comte appuyait sur la queue de détente, la lui faisant sauter de la main. La balle alla se perdre dans les boiseries sculptées du plafond.

Corentin se précipita au chevet de Dores d'Allaucourt, où se trouvait déjà Géraldine Hébert. Rien qu'à son teint cireux, il comprit qu'elle était morte sur le coup.

Les deux policiers se relevèrent et se tournèrent en même temps vers le fauteuil roulant.

Immobile, le visage figé, les mains peut-être légèrement tremblantes, le vieillard fixait sur sa femme morte un regard intense et désespéré.

Et, silencieusement, il pleurait.

CHAPITRE XIV



— Bon, on va peut-être enfin pouvoir se le prendre, cet apéro, non ? claironna Aimé Brichot, en revenant de la chambre de Charles, son petit dernier, qui avait enfin consenti à laisser les adultes entre eux pour aller lire dans son lit.

— J'approuve chaleureusement ! déclara Justine, installée dans l'un des deux canapés, à côté de Liselotte qui souriait, intimidée parce que c'était la première fois qu'elle venait au Kremlin-Bicêtre, chez les Brichot.

Rose et Colette, les jumelles, étaient parties pour une semaine en « classe verte ». Quant à Jeannette, elle mettait la dernière main à son dîner, dans la cuisine.

— Tu as besoin d'aide, Mémé ? demanda gentiment Boris Corentin, installé dans un fauteuil en face des deux filles. Un ou deux bouchons à faire sauter ?

— Non, non, tout est déjà prêt, en fait : j'ai juste à aller sortir les bouteilles du frigo.

Effectivement, il revint moins d'une minute plus tard... escortée par une Jeannette radieuse.

— Tiens voilà Rambo ! la charria Géraldine avec un sourire qui fit apparaître sa petite fossette à la joue droite.

Jeannette Brichot rosit légèrement et sourit à son tour, un peu gênée tout de même. Non pas qu'elle regrettât d'avoir proprement assommé Vasile Râmnicu à coups de chandeliers – elle était au contraire très fière d'avoir tiré son homme de ce mauvais pas –, mais avec un recul de près d'une semaine, elle en arrivait à douter que ce soit vraiment elle qui ait fait cela. Comme si elle s'était dédoublée.

— Ah, au fait, Mémé, je ne t'ai pas dit...

— Non, mais tu vas le faire, répondit Brichot, qui n'était pas allé au

boulot ce jour-là, pour aider Jeannette à organiser son « grand dîner ».

— On a eu ce matin un communiqué officiel du ministère de l'Intérieur roumain – ou son équivalent –, pour nous dire que la police de Bucarest avait fini par mettre la main sur Valeriu Valcea, le chauffeur du camion frigorifique.

— Et alors ?

— Alors, il a raconté tout ce qu'on a voulu, concernant les transports de filles ! Il a même donné quelques tuyaux sur les filières qui devraient faciliter leur infiltration et leur « démantèlement », si je puis dire.

— Et les filles ? voulut savoir Géraldine Hébert qui, depuis le matin, avait été affectée à une nouvelle enquête, avec Rabert et Tardet, l'autre équipe des Affaires recommandées.

Boris Corentin fit la grimace :

— Moins facile que prévu : Vasile Râmnicu est un dur, il refuse de dire quoi que ce soit. Mais on finira bien par retrouver leurs traces. Même chose pour les deux tueurs de chez les Vandeuil : Râmnicu refuse de donner leurs noms, mais Michel Maugis, lui, les a donnés sans trop de difficulté. On finira par démonter tout le réseau... Avec de la patience...

— En fait, soupira Géraldine Hébert, le plus pitoyable, dans tout ça, c'est peut-être ce pauvre Bertrand d'Allaucourt...

La jeune femme s'était prise, pour le vieillard paralysé, d'une sorte de tendresse qu'elle-même avait du mal à s'expliquer, mais qui était bien réelle. Comment il va ?

— Pas très bien... répondit sombrement Boris Corentin. Il a été placé sous surveillance en clinique, comme vous savez, mais il refuse toujours de s'alimenter. On le nourrit par perfusion, mais il décline de jour en jour. Je serais surpris qu'il vive jusqu'à son procès.

— C'est peut-être aussi bien... murmura Aimé Brichot, en achevant de remplir les flûtes de champagne.

Puis, sur un ton nettement moins sombre :

— Bon, on trinque ?

— D'accord, mais à quoi ?

Aimé Brichot eut un petit sourire plein de malice et de tendresse, ainsi qu'un petit regard en coin vers Géraldine et Liselotte :

— On pourrait porter un toast au motel de l'amour... même s'il est fermé sans doute définitivement. Et aussi aux jeunes femmes qui y célèbrent leur anniversaire !

Tout le monde éclata de rire en voyant Liselotte Faarup devenir rouge comme une pivoine et enfouir son visage dans le cou de Géraldine Hébert.

TABLE



QUATRIEME
CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
TABLE

[1] Capitale de la Slovénie, parfois orthographiée Lubiana.

[2] « Vous êtes mon lion superbe et généreux » : vers de Victor Hugo, dans *Hernani*.